GEO HISTOIRE Blake et Mortimer

GEO HISTOIRE

OCTOBRE-NOVEMBRE 2019 N° 47

BLAKE ET MORTIMER

Deux aventuriers au cœur du XXe siècle

EMPIRE BRITANNIQUE, EXPLORATIONS POLAIRES, GUERRES MONDIALES, ESPIONNAGE, DÉFIS SCIENTIFIQUES...

EXCLUSIF

Des extraits du prochain album : *La Vallée des Immortels* (tome II)

+

Le Dernier Pharaon : des dessins préparatoires de François Schuiten

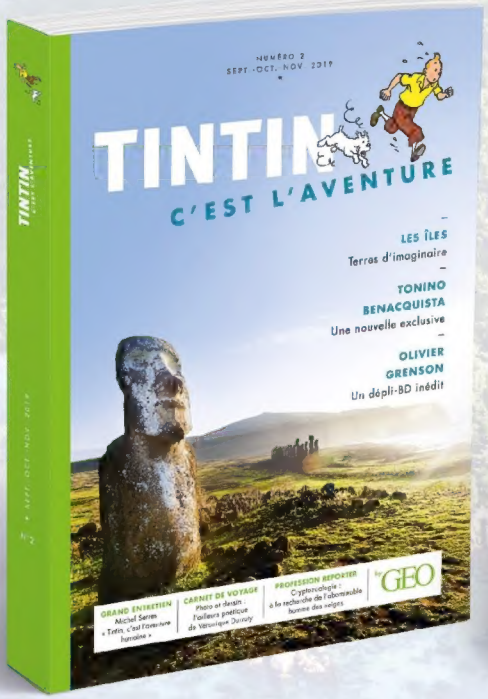
ACTUALITÉ : LES RICHES ENLUMINURES D'UN ROI CHEVALIER - EXPOS, LIVRES...

La nouvelle revue by GEO

TINTIN
C'EST L'AVENTURE

★

Retrouvez l'univers du célèbre reporter et découvrez le monde du XXIe siècle en reportages et en images



DANS CE 2ème NUMÉRO :

Dossier Îles, terres d'imaginaire

★

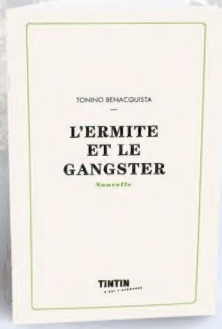
Rencontre émotion avec Michel Serres

★

Carnets de voyage

★

Une BD inédite d'Olivier Grenson



Une nouvelle exclusive de Tonino Benacquista dans l'esprit d'Hergé

VOTRE NOUVEAU RENDEZ-VOUS TRIMESTRIEL
chez les marchands de journaux et en librairies

Abonnez-vous ! Profitez de -5% en vous abonnant sur prismashop.fr avec le code "**GEOPTIN2**" à saisir dans Clé Prismashop

© Hergé-Moulinsart 2019

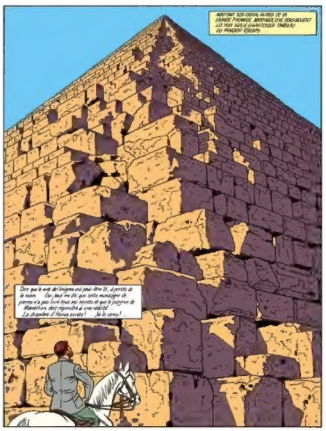
ÉDITO

J. Falsmagne

DE LA RÉALITÉ À LA FICTION (ET VICE VERSA)

C'est une vieille histoire. De celles qui remontent à l'enfance : chez un cousin plus âgé, en banlieue parisienne, ces albums de *Blake et Mortimer* méticuleusement rangés par date de parution. Et l'interdiction d'y toucher, bien sûr, nous étions trop jeunes, et que «ça, c'était sérieux !» Entendez par là, pas du tout destiné aux gamins que nous étions, plus familiers de l'inoffensif Spirou ou du rebondissant Tintin à houppette. Mais nous pressentions à travers quelques planches entraperçues que le virulent Philip Mortimer, pipe au bec, barbe et jurons à foison, pouvait être un double musclé du capitaine Haddock. Et Francis Blake, un Tintin vieilli, plus sévère, anguleux. En tout cas, plus tard, en dépit d'imposants phylactères, *Le Mystère de la Grande Pyramide* (1954) gardera pour moi, comme pour la plupart de ses lecteurs, une aura troublante d'énigme, de magnétisme. Comment oublier ces cases où le professeur Mortimer déambule de nuit dans le musée du Caire (couloirs grisés, silhouettes d'encre, faisceau jaune et triangulaire des torches) ou cet ahurissant pouvoir du cheik Abdel Razek qui, métamorphosé en grand prêtre, doué de télékinésie, jette à terre d'une formule magique le colonel Olrik dans les profondeurs sèches du sanctuaire ?

Cette émotion première de lecteur, omniprésente dès que l'on reprend les albums, court en filigrane chez les héritiers d'Edgar P. Jacobs, dessinateurs et scénaristes, qui ont su en perpétuer l'allant et l'esprit. Et le public répond présent. Le dernier opus, *La Vallée des Immortels*, tome II, dont nous publions en avant-première quelques extraits (p. 116), devrait atteindre à son tour des sommets...



Et si l'édifice au cœur du **Mystère de la Grande Pyramide** (1954) cachait encore des secrets ?

Au fil de l'avant-dernier ouvrage, signé par François Schuiten (voir ses dessins inédits p. 48), on retrouve encore les signes de l'Egypte antique... dans le labyrinthe du palais de Justice bruxellois. Tunnel secret, hiéroglyphes à décrypter, raccourcis spatio-temporels, réversibilité des choses, des êtres ! Au passage, les auteurs du *Dernier Pharaon* (2019) auront livré une explication plausible pour les échafaudages qui défigurent depuis près de quarante ans l'imposant bâtiment de la capitale belge : ce serait, selon eux, une cage de Faraday, mise en place pour contenir un rayonnement néfaste venu du fond des âges. Quand la fiction rejoint la réalité... ou le contraire !

Preuve encore : si, dans son album, maître Jacobs avait lancé ses héros dans la quête d'un trésor au cœur de la pyramide, n'y a-t-on pas découvert il y a peu, grâce à la mission ScanPyramids, en plus d'un début de couloir, une cavité de trente mètres de long baptisée *Big Void*, («grand vide»), comme une bulle prise entre les millions de pierres ajustées au millimètre ? Un robot miniature pourrait, sitôt les autorisations obtenues, percer une microgalerie et en révéler le contenu. L'aventure se perpétuerait, à la lisière du réel, du virtuel et de l'imaginaire... ■

JEAN-LUC COATALEM,
RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT

Keystone-France / Gamma-Rapho

26

Dans la troisième aventure de nos héros, *La Marque jaune*, Blake et Mortimer côtoient les services de Scotland Yard (ici, en 1897).

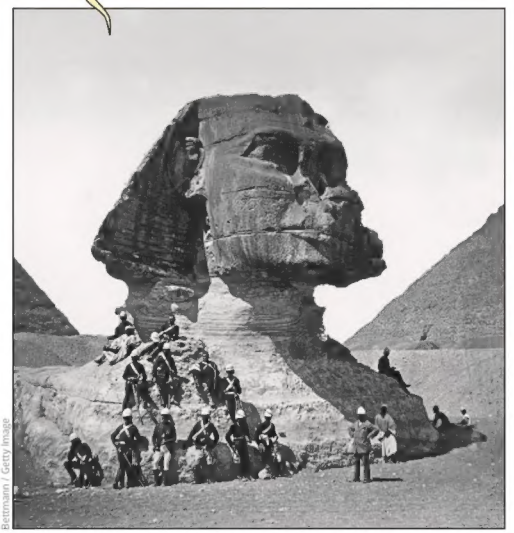
Granger Coll NY / Aurimages

34

D'anciennes photos de Hongkong, comme ici celle du Queen's Building en 1910, ont inspiré les auteurs de *La Vallée des Immortels (t. I)*.

40

En 1900, des soldats britanniques posent devant le Sphinx de Gizeh, en partie abîmé par le temps et l'érosion.



Bettmann / Getty Image

Frank Hurley / Scott Polar Research Institute, University of Cambridge / Getty images

72

En Antarctique, des membres de l'expédition Shackleton, prisonniers de la banquise, jouent au ballon sur la glace.

En couverture : Big Ben, le pont et le palais de Westminster à Londres. Crédit photo : Heritage Images / Leemage

SOMMAIRE

www.geo.fr

6 LE ROYAUME ET L'EMPIRE
Au fil de ce panorama, Blake et Mortimer nous emmènent à la découverte de l'Empire britannique.

22 MAIS QUI ÉTAIT SHAKESPEARE ?
Et si le célèbre dramaturge n'était pas l'auteur de ses pièces ? Cette controverse est au cœur du *Testament de William S.*

26 DANS LES DOSSIERS DE SCOTLAND YARD
Immersion dans le célèbre service de police londonien, mis en scène par Jacobs dans *La Marque jaune.*

34 HONGKONG, LE PORT DE LA DISCORDE
Dans *La Vallée des Immortels*, on retrouve ce territoire, objet de rivalités entre Chine et Angleterre depuis plus d'un siècle et demi.

40 ET LES BRITANNIQUES RESSUSCITÈRENT LES PHARAONS
La Grande-Bretagne a marqué l'archéologie égyptienne. Deux des albums réalisés par Jacobs plongent le lecteur dans cette épopée.

48 À L'OMBRE DES PYRAMIDES
Pour *Le Dernier Pharaon*, François Schuiten est parti en Egypte étudier Sphinx et pyramides. Il nous dévoile quelques-uns de ses dessins préparatoires.

58 DE LA SCIENCE À LA FICTION
Sous-marins, dinosaures, clones, armes nucléaires... Jacobs a puisé son inspiration dans les découvertes et les interrogations de son époque.

72 LES CONQUÉRANTS DE L'IMPOSSIBLE
En 1914, l'expédition Shackleton se lance dans la traversée de l'Antarctique. Nos deux héros affronteront eux aussi le pôle Sud.

82 LONDRES, LA TERREUR VIENT DU CIEL
De juin 1944 à mars 1945, la cité est ravagée par les bombes. Un drame qui a inspiré les trois tomes du *Secret de l'Espadon.*

Après plus de soixante-dix ans d'aventures palpitantes, nos deux héros n'ont pas pris une ride.

90 RETOUR VERS LE FUTUR
La saga a popularisé le concept d'«uchronie», un genre qui s'amuse à tordre l'Histoire et joue avec les bifurcations temporelles.

94 DE GRANDES FIGURES TRÈS DISCRÈTES
Personnages célèbres, événements historiques... A chaque album, des surprises attendent le lecteur.

99 CAHIER SPÉCIAL BD

100 EDGAR P. JACOBS, LE MAESTRO DU 9E ART
Portrait d'un auteur tourmenté aujourd'hui reconnu comme un géant de la bande dessinée.

108 AU SERVICE DE LA COURONNE
Histoire et caractéristiques de l'inflexible agent secret et du scientifique humaniste.

110 ENTRETIEN : YVES SENTE
Nous avons rencontré le scénariste qui a repris, depuis 2000, les aventures de Blake et Mortimer.

116 INÉDIT : «LA VALLÉE DES IMMORTELS», TOME II
En exclusivité, croquis et planches du prochain album.

L'ACTU DE L'HISTOIRE

124 LES RICHES ENLUMINURES DE MAXIMILIEN IER
Un inestimable témoignage sur les tournois au XVIe siècle.

134 À LIRE, À VOIR
Une expo sur les prisonniers de la Première Guerre mondiale, un beau livre sur les peuples du Nouveau Monde, etc.

Crédit de tous les dessins *de Blake et Mortimer* :
Jacobs : couverture + p. 3, 5, 10, 15, 27, 29, 30, 33, 41, 46, 58-59, 60-61, 62-63, 64-65, 66-67, 70-71, 84-85, 87, 88-89, 90-91, 92, 94, 99, 100, 102, 103, 104-105, 106, 107, 108-109.
Jacobs - De Moor : p. 61, 68-69.
Dufaux - Aubin - Schréder : p. 7, 13.
Van Hamme - Benoit : p. 33, 95.
Sente - Juillard : p 9, 18, 21, 23, 24, 25, 80-81, 94-95, 96-97, 112-113.
Sente - Berserik - Van Dongen : p. 17, 34-35, 36-37, 39, 60, 82-83, 116-117, 118-119, 120-121 + 4e de couverture.
Van Dormael, Gunzig, Schuiten : p. 57.
© Editions Blake et Mortimer / Studio Jacobs (Dargaud-Lombard s.a.), 2019
Schuiten : p. 49, 50-51, 52-53, 54-55, 56-57.
Remerciements à Mediatoon.
Abonnement Ce numéro comporte une lettre hausse ADI et une lettre bascule ADD vers ADI jetées sur la quatrième de couverture pour une sélection d'abonnés.

Photo12/JSR

À LA GLORIE DE LONDRES. Avec ses 246 mètres de long et sa mécanique sophistiquée, le Tower Bridge, inauguré en 1894, était sans égal : un symbole fort pour la monarchie britannique, alors première puissance mondiale.

LE ROYAUME ET L'EMPIRE

Pour les besoins de leurs enquêtes, Blake et Mortimer n'hésitent jamais à sauter dans le premier avion. Hongkong, Inde, Tanganyika... Ils nous emmènent à la découverte de l'Empire britannique.

En somme, sans vraiment nous concerter, nous avons contribué tous deux à la destruction d'Orpheus...
N'oublions pas le sacrifice d'Olrik. Sans lui, nous n'aurions pas obtenu la victoire.

Dans ***L'Onde Septimus*** (2013), les deux héros se baladent le long de la Tamise. L'emblématique silhouette du Tower Bridge domine le paysage.

VACANCES INDIENNES POUR LE COUPLE ROYAL

25 janvier 1961. Après une partie de chasse au tigre, Elizabeth II, en visite au Rajasthan, pose, caméra à la main, aux côtés de son époux, le prince Philip (à gauche). Il s'agit du premier voyage de la reine dans l'ancienne colonie. Possession britannique depuis 1857, l'Inde a obtenu son indépendance en 1947. Un processus d'émancipation qui a permis de maintenir des relations diplomatiques cordiales entre les deux pays.

Gamma-Keystone / Getty Images

Il fallait au moins un tigre pour faire trembler Mortimer... Comme le montre cette scène des ***Sarcophages du 6e continent*** (2003) dessinée par André Juillard.

UN ÉCRIN POUR LES TRÉSORS DE L'ANTIQUITÉ ÉGYPTIENNE

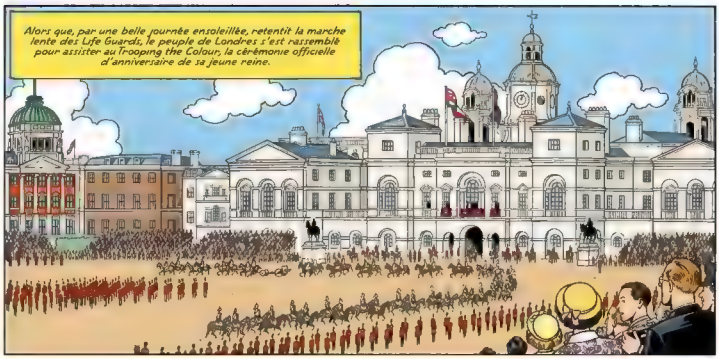
La construction du Musée égyptien du Caire débuta en 1898 sur les plans de l'architecte marseillais Marcel Dourgnon. Le pays était alors sous domination britannique depuis 1882, mais demeurait la chasse gardée des archéologues français : une situation héritée des campagnes napoléoniennes de 1798-1801. Lors de son inauguration en 1902, le musée abritait 36 000 pièces, il en compte aujourd'hui plus de 160 000, dont le fameux trésor de Toutankhamon.

adoc-photos

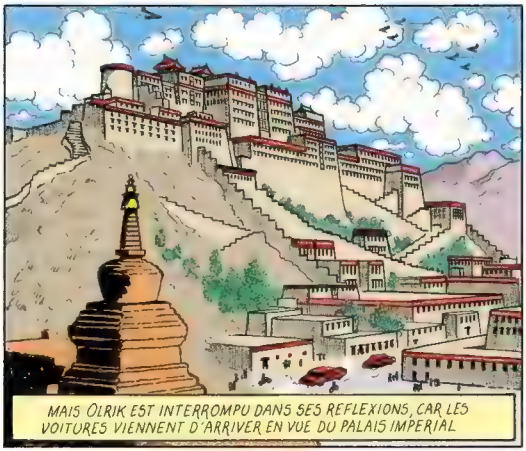
Un obscur papyrus, une chambre secrète... Dans ***Le Mystère de la Grande Pyramide*** (1950), les indices mèneront Mortimer au Musée égyptien du Caire.

AU SERVICE DE SA MAJESTÉ

Coiffe à poil d'ours, manteau de laine gris-bleu ou tunique rouge... Aujourd'hui comme en 1900 (sur cette photo), le spectacle de la relève de la garde à Buckingham Palace est le même. Mais au-delà de constituer une attraction touristique, ces hommes, affectés à la sécurité des souverains anglais depuis 1660, sont des soldats professionnels. Ils ont toujours pris une part active dans les conflits impliquant la Couronne, y compris dans les anciennes colonies.


Alors que, par une belle journée ensoleillée, retentit la marche lente des Life Guards, le peuple de Londres s'est rassemblé pour assister au Trooping the Colour, la cérémonie officielle d'anniversaire de sa jeune reine.

C'est pour l'anniversaire de la reine que les Life Guards paradent devant le palais sur la première vignette de l'album ***L'Onde Septimus*** (2013)



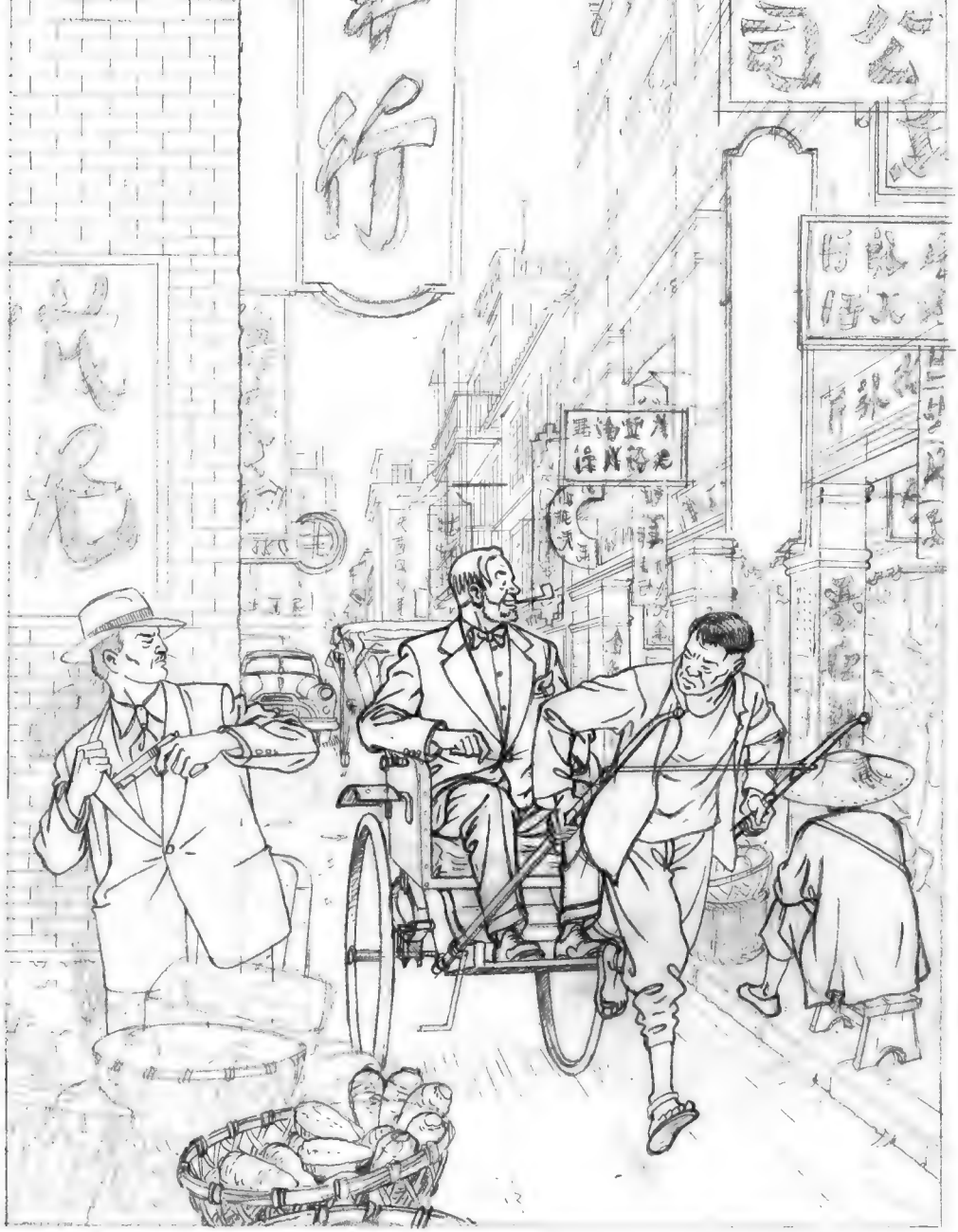
Ni lama ni bouddhisme dans ***Le Secret de l'Espadon*** [illegible] Potala abrite le [illegible] Basam-Damdu, à la tête [illegible] Empire jaune. Dans le troisième tome de la série, Edgar P. Jacobs s'amusera même à montrer le palais s'effondrant sous les bombes.

SUR LE TOIT DU MONDE

Le palais du Potala, à Lhassa, au Tibet, était la résidence des dalaï-lamas depuis le VII[e] siècle. Il le resta jusqu'en 1959 et l'écrasement de la révolte tibétaine par la République populaire de Chine. En 1903, année où fut prise cette photo, l'Armée britannique des Indes lança une expédition militaire sur Lhassa. Le 7 septembre 1904, Londres imposa au Tibet la signature d'une convention prévoyant l'ouverture de la région au commerce avec l'Angleterre et un droit de regard sur ses affaires intérieures.

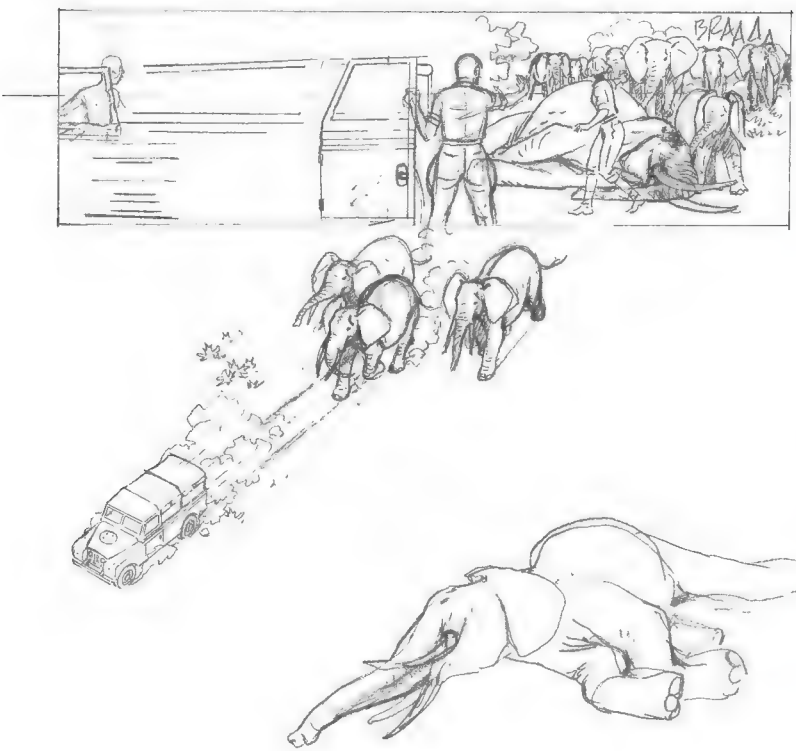
UNE ENCLAVE DANS L'EMPIRE DU MILIEU

Ces deux gentlemen s'interpellent depuis leur pousse-pousse dans une rue de Hongkong, en 1920. Ce territoire du Sud-Est de la Chine est devenu une possession de la Couronne britannique en 1842, après le traité de Nankin qui mit fin à la première guerre de l'opium. Il ne comptait alors que quelques milliers de pêcheurs. Lors de sa rétrocession à la Chine, en 1997, sa population s'élevait à plus de 6 millions d'habitants.



Cette esquisse réalisée par l'un des dessinateurs de ***La Vallée des Immortels*** (2018), le néerlandais Teun Berserik, servit de couverture à l'album (tome 1)

Sur les esquisses dessinées par Juillard en 2008 pour ***Le Sanctuaire du Gondwana***, la jeep de Mortimer est attaquée par un troupeau d'éléphant

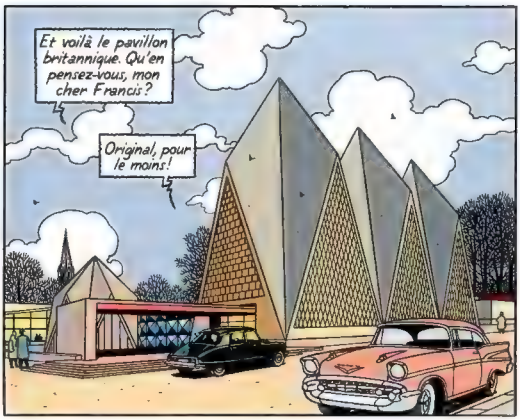


L'OR BLANC DES CHASSEURS

Les colonies africaines furent une inestimable source d'approvisionnement pour le royaume britannique : café, thé, clou de girofle... Ici, à Zanzibar (1912), ce fut l'ivoire qui enrichit les marchands. Cet archipel devint une plaque tournante pour le commerce de cette matière précieuse. Après son indépendance, en 1964, l'ancienne colonie fusionnera avec le Tanganyika pour former l'actuelle Tanzanie.

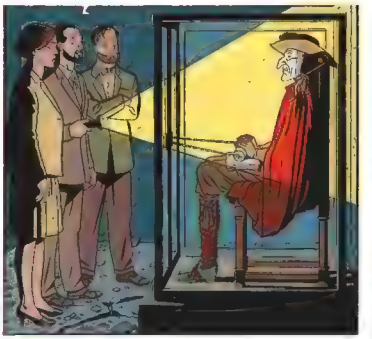
HAUTE TECHNOLOGIE ET NOSTALGIE COLONIALE

L'architecture futuriste du pavillon britannique reflète l'esprit de l'Exposition universelle de 1958 à Bruxelles : les progrès de la science au service d'un avenir meilleur. Centrales nucléaires, automates et ordinateurs étaient à l'honneur. Mais, à l'aube des indépendances, le prestige des nations passait aussi par la mise en valeur de leurs empires. La Belgique, notamment, exposait un village congolais reconstitué, qui fut qualifié de «zoo humain».



Pas sûr que ce pavillon soit au goût de Francis Blake. Il devra pourtant le sauver de la destruction dans ***Les Sarcophages du 6e continent*** (2003)

World History Archive / Avalmages



Dans une chambre secrète, Mortimer se retrouve en face d'un mannequin portant un masque de Venise. Comme cet élément n'a rien à voir avec l'histoire de Shakespeare, il s'agit probablement d'un clin d'œil de l'auteur. (p.03)

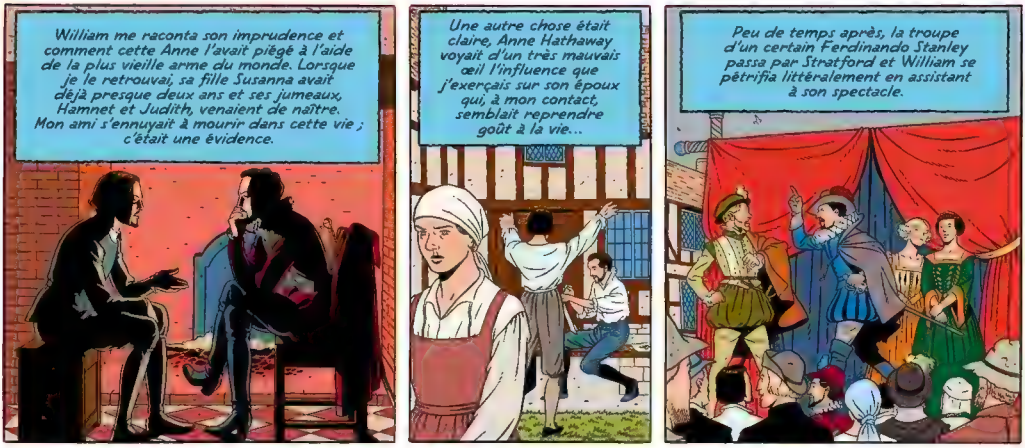
1564 – 1616

MAIS QUI ÉTAIT SHAKESPEARE ?

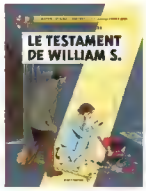
Et si le célèbre dramaturge n'était pas l'auteur de ses pièces ? Cette controverse, qui divisa l'Angleterre du XIXe siècle, est au cœur de l'intrigue du *Testament de William S.* Une enquête qui reste d'actualité.

Cette illustration du XVIIe siècle, publiée dans une revue anglaise, montre plusieurs portraits de William Shakespeare à des âges différents.

Tout est vrai. Tel est le titre de l'avant-dernière pièce de William Shakespeare (1564-1616), jouée au Théâtre du Globe, à Londres, le jour même où l'édifice fut détruit par un incendie, le mardi 29 juin 1613. Ou presque, serait-on tenté de dire en parcourant *Le Testament de William S.* (2016). Ce vingt-quatrième album des aventures de Blake et Mortimer embarque le lecteur dans une enquête haletante sur le mystère de la paternité des œuvres du dramaturge britannique. Shakespeare a-t-il existé ? Les héros d'Edgar P. Jacobs se posent la question lorsqu'ils apprennent que lors de fouilles effectuées durant l'été 1858 sur la berge sud de la Tamise, un coffre contenant une lettre signée W. S. avait été trouvé. «Si nous ne devions plus nous revoir, je te ●●●


William me raconta son imprudence et comment cette Anne l'avait piégé à l'aide de la plus vieille arme du monde. Lorsque je le retrouvai, sa fille Susanna avait déjà presque deux ans et ses jumeaux, Hamnet et Judith, venaient de naître. Mon ami s'ennuyait à mourir dans cette vie ; c'était une évidence.
Une autre chose était claire, Anne Hathaway voyait d'un très mauvais œil l'influence que j'exerçais sur son époux qui, à mon contact, semblait reprendre goût à la vie...
Peu de temps après, la troupe d'un certain Ferdinando Stanley passa par Stratford et William se pétrifia littéralement en assistant à son spectacle.

Un flash-back réussi ! *Le Testament de William S.* met en scène, au XVIe siècle, un Shakespeare qui s'ennuie. Son ami Guillermo Da Spiri révèle alors en lui



En 2016, pour célébrer les 400 ans de la mort de Shakespeare, le scénariste Yves Sente et le dessinateur André Juillard ont enquêté sur le mystère du *Testament de William S.*

●●● confie ainsi qu'à la Sérénissime le soin de laisser à la postérité notre dernière pièce et la vérité sur nous», dit la missive. Une mystérieuse lettre qui serait à l'origine d'une vaste polémique sur le plus célèbre auteur de la littérature anglaise. Si cette découverte est une pure invention narrative dans l'album, la controverse, elle, fut réelle. Au milieu du XIXe siècle, une querelle a opposé deux camps de la haute société londonienne. Les Stratfordiens (du nom de la ville de naissance et de mort du poète : Stratford-sur-Avon), défenseurs de cet authentique génie littéraire, et les Oxfordiens (du Temple maçonnique de la loge d'Oxford), affirmant que Shakespeare ne fut qu'un prête-nom pour des auteurs qui souhaitaient conserver l'anonymat. Cette dernière catégorie avança des noms de nobles tels que lord Stanley, comte de Derby, ou Eduard de Vere, comte d'Oxford. On parla aussi du philosophe londonien Francis Bacon. Pour quelle raison les Oxfordiens ne croyaient-ils pas en Shakespeare ? Ils se refusaient à penser qu'un petit-bourgeois du Warwickshire, qui n'avait jamais quitté l'Angleterre, ait pu atteindre une telle connaissance du monde avec une aussi belle expression poétique.

Le Testament de William S. apporte sa pierre à l'édifice. Dans l'album, à l'âge de 16 ans, William Shake (sic) rencontre un italien avec qui il se lie d'amitié : Guillermo Da Spiri. Ce dernier lui raconte ses récits glanés durant son voyage en Europe. «De la vieille légende italienne de Romeus et Giuletta jusqu'aux récits nordiques du roi Horvendil assassiné par son frère Fengo, je fis voyager mon ami», écrit-il dans une lettre lue par Mortimer, accompagnée d'un flash-back dans l'Angleterre élisabéthaine. «Ce témoignage nous explique enfin comment un jeune campagnard anglais a pu avoir accès à toutes ces sources étrangères et à cette culture», résume Elizabeth Mac Kenzie, la jeune femme qui mène l'enquête avec Mortimer. L'album apporte de l'eau au moulin des Oxfordiens, mais il n'est pas pour autant antistratfordien puisqu'il ne nie jamais l'existence de Shakespeare.

> POUR CERTAINS, SHAKESPEARE N'AURAIT ÉTÉ QU'UN SIMPLE **PRÊTE-NOM**

Le dramaturge est bien né le 23 avril 1564 à Stratford-sur-Avon, bourg situé à l'époque à deux jours de cheval de Londres. Ce garçon vif et doué est engagé comme précepteur dans plusieurs demeures de la noblesse catholique du Lancashire. Il y apprend les bonnes manières et se révèle être un acteur et un auteur prometteur grâce aux nombreuses troupes de comédiens reçues par ces grandes familles. De retour dans son village, il épouse une certaine Anne Hattaway, de huit ans son aînée, qui lui donne trois enfants. Devenu clerc de notaire, sa vie semble toute tracée... Ces faits, attestés par les historiens, sont d'ailleurs présents dans l'album.

Puis viennent les années obscures... «De 1585 à 1592, on ne sait rien de ce que fut sa vie. Il réapparaît comme un acteur et un

J'entends encore mon ami : "C'est décidé, Guillermo. Je n'ai qu'une vie... Et c'est au théâtre qu'elle doit se réaliser pleinement ! Demain, je pars avec cette troupe. Londres m'attend... Et si tu le veux, Londres NOUS attend !"
Ainsi, le lendemain, William Shake quittait femme et enfants pour partir à Londres jouer "Le Roi Leir", "Le Règne troublé du Roi Jean" et autres pièces célèbres dont nous allions nous inspirer largement pour notre œuvre prochaine."
Vous comprenez ? Ce témoignage nous explique enfin comment un jeune campagnard anglais a pu avoir accès à toutes ces sources étrangères et à cette culture !
Que voulez-vous dire ?

sa fibre artistique. Il va faire prendre une décision radicale : ils vont vivre à Londres et se lanceront dans le théâtre. Une version purement fictive

dramaturge à succès à Londres sans que l'on sache comment...», note Mortimer. *Le Testament de William S.* profite de cette ellipse temporelle, bien réelle, pour montrer Guillermo et William allant à Londres pour écrire des pièces de théâtre... à quatre mains. Le duo, appelé Shake-Speares (les premiers sonnets de Shakespeare ont bien été signés ainsi), connaît un succès immédiat. Une fois encore, l'album prend une tournure oxfordienne. Du côté des Stratfordiens, on avançait que William Shakespeare aurait profité de ces sept années pour obtenir la protection de mécènes comme le comte de Derby afin d'intégrer les meilleures troupes de comédiens de Londres. Dans cette époque où l'Angleterre basculait dans le protestantisme, Londres restait une ville festive, tournée vers les arts, où l'auteur réécrivait ses œuvres au gré des représentations. Une obstination qui finira par rencontrer le succès avec sa tragédie *Le Songe d'une nuit d'été* (1600).

Aujourd'hui, les historiens savent de source sûre que Shakespeare a bien sollicité, de temps en temps, la collaboration d'autres auteurs, comme George Peele pour l'une de ses premières pièces, *Titus Andronicus* (1594). Mais de là à dire qu'il n'a jamais écrit une seule de ses pièces... Ce «corbeau parvenu embelli avec nos plumes», écrivit un pamphlétaire du XVI[e] siècle, Robert Greene. Ce qui n'empêcha pas le dramaturge de connaître le succès et de quitter Londres pour une paisible retraite dans sa ville natale de Stratford-sur-Avon, où il mourut de la typhoïde en 1616. Un fait historique détourné dans l'aventure de Blake et Mortimer. Ses modestes funérailles à Stratford n'auraient été qu'une mise en scène destinée à cacher sa fuite à Venise avec Da Spiri et sa cousine Ornella dont il était fou amoureux. Le poète aurait ainsi disparu dans la cité des Doges, libre, heureux et sous un faux nom vers 1630. De quoi alimenter encore plus les fantasmes sur la vie du Molière anglais ■

JEAN-BAPTISTE MICHEL

ET AUJOURD'HUI

L'auteur de *Roméo et Juliette* était-il... italien ?

Depuis deux siècles, les candidats au rôle du vrai-faux Shakespeare ne se comptent plus. Le dernier en date a été présenté par le philosophe canadien Lamberto Tassinari, dans son livre *John Florio, alias Shakespeare* (éd. Le Bord de l'Eau, 2016). Florio (1553-1625) est né à Londres dans une famille de réfugiés protestants d'origine juive, qui a fui l'Italie et l'Inquisition... Précepteur des enfants du roi d'Angleterre Jacques I[er], cet excellent linguiste et amateur de théâtre a traduit les *Essais* de Montaigne en anglais. Selon Lamberto Tassinari, il aurait rencontré Shakespeare et lui aurait fourni des renseignements de première main sur l'Italie. Florio se serait-il dissimulé sous le nom de Shakespeare en raison de de sa position délicate de réfugié religieux ? C'est la théorie avancée. «Le langage de John Florio dans ses œuvres apparaît poétiquement semblable à celui de Shakespeare», avance le philosophe canadien.

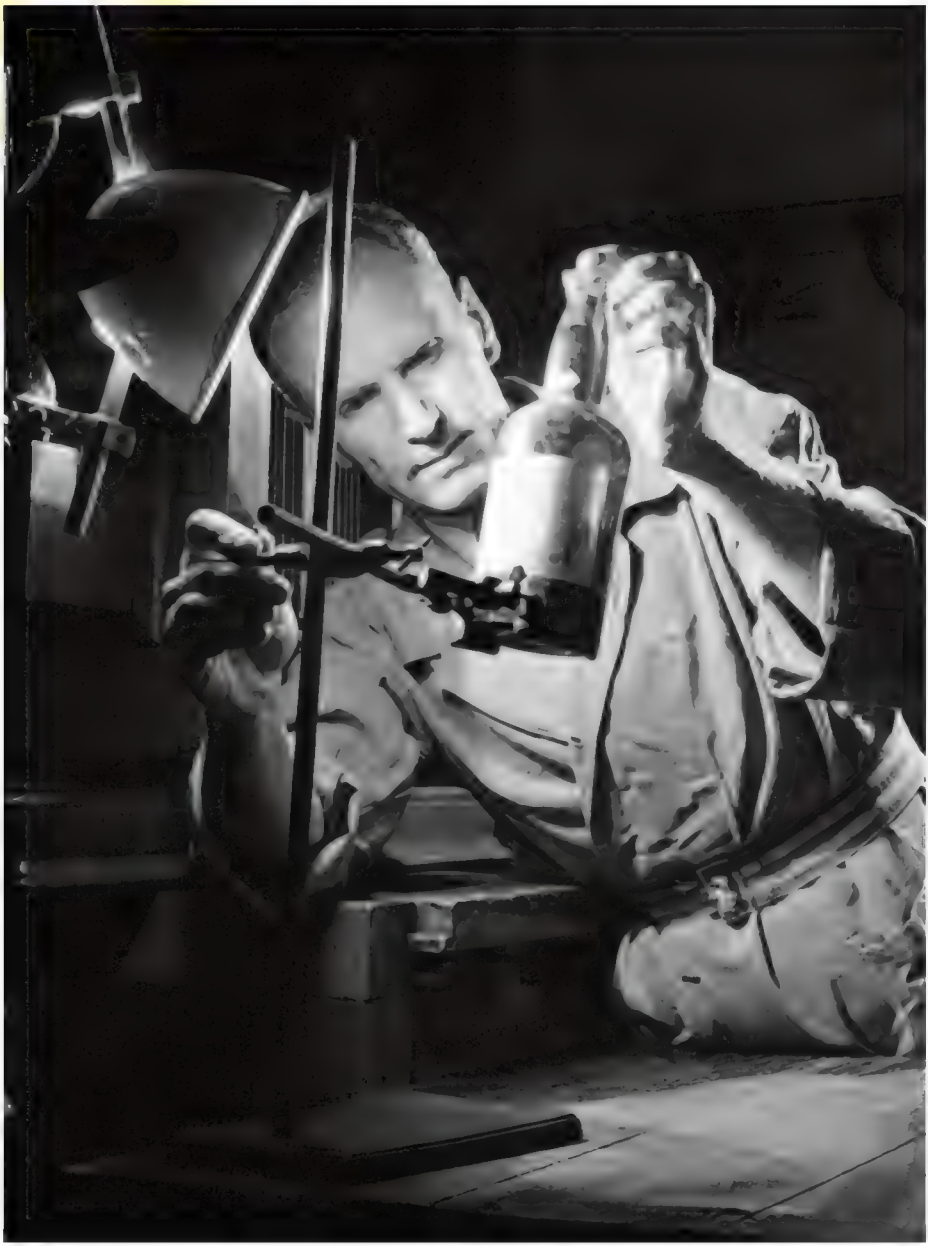
Cette photo, prise en 1929, montre deux inspecteurs londoniens en train de compulser des dossiers criminels. Le Yard commença à constituer ce type

d'archives en 1869, quarante ans après sa création.

1829
–
2006

DANS LES DOSSIERS DE SCOTLAND YARD

Au fil de leurs aventures, Blake et Mortimer sont parfois amenés à collaborer avec les détectives londoniens. Et notamment avec l'inspecteur-chef Kendall, fin limier du service : les criminels n'ont aucune chance ! Mais, dans la réalité, les affaires s'avèrent souvent plus compliquées.



En 1897, le fameux service de police londonien adopte le relevé d'empreintes digitales (ici en 1930) pour identifier les criminels.

Lorsque les victimes sont inconnues, étudier les caractéristiques de leur dentition, comme ici en 1930, permet parfois de déterminer leur identité.

Parmi toutes les polices du monde, la star est sans conteste Scotland Yard ! De l'inspecteur Lestrade, le souffre-douleur de Sherlock Holmes chez Conan Doyle, à Japp, le compagnon d'Hercule Poirot imaginé par Agatha Christie, ses enquêteurs ont toujours eu la part belle dans la littérature policière. L'univers d'Edgar P. Jacobs ne déroge pas à cette tradition. Dès 1953, avec *La Marque jaune*, et jusqu'au récent *Testament de William S.*, paru en 2016, la police londonienne est de la partie. Il faut dire que son QG était, à une époque, particulièrement pittoresque. La silhouette du Metropolitan Police Service (MET) croquée par le dessinateur correspond au bâtiment victorien édifié en 1887 sur Victoria Embankment, au bord de la Tamise : soit la deuxième adresse de Scotland Yard, de 1890 à 1967. A l'origine, ce monument baroque signé par l'architecte Norman Shaw avait été conçu pour abriter... un opéra. Faute d'argent, sa destination changea du tout au tout. De l'avis général, ce bâtiment tout en granit, pierres blanches et tourelles d'angle était trop fastueux pour héberger la police métropolitaine. Qu'à cela ne tienne : le «Yard», comme disent les initiés, y prit ses quartiers pendant près d'un siècle.

Lors de sa création, en 1829, le MET avait de multiples missions : prévention de la criminalité, préservation de l'ordre public et supervision de la circulation routière. A Londres, dont la population passa de moins d'un million à plus de 6 millions d'habitants au cours du XIX[e] siècle, la tâche était démesurée. Et pourtant, ce fut un succès : jusque-là, le maintien de l'ordre était assuré par des miliciens qui profitaient de leur statut de vigile pour arrondir leurs fins de mois. Ce n'était pas le cas des vertueux «bobbies» – du prénom de Robert Peel (1788-1850), le ministre de l'Intérieur à l'origine de cette nouvelle police – qui démontrèrent rapidement leur intégrité et leur efficacité dans les rues de Londres. Alors qu'ils étaient 3 300 à l'origine, leur nombre passa à 12 000 individus au cours •••

Branle-bas de combat au QG de Scotland Yard : la Marque jaune est de retour dans la ville

DÈS 1867, LONDRES DEVINT L'UNE DES CAPITALES **LES PLUS SÛRES** D'EUROPE

••• du dernier tiers du XIX[e] siècle (ils sont 30 000 aujourd'hui). Nouvelle innovation en 1842 : le Yard se dota d'une cellule spécialisée dans l'investigation, la Detective Branch. Composé à l'origine de deux inspecteurs et de six sergents, ce département secondait les policiers dans les affaires difficiles, qu'il s'agisse de meurtres ou de vols. En 1878, le service devint le Criminal Investigation Department et, cinq ans plus tard, il comptait près de 800 agents, pour la plupart des détectives en civil. Les résultats ne se firent pas attendre. Selon les statistiques judiciaires, entre 1867 et 1906, le taux des crimes contre les personnes avait baissé de 20 % et les atteintes à la propriété de 33 % !

Pourtant, dix ans plus tard, Jack l'Eventreur allait tenir en échec les enquêteurs du Criminal Investigation Department : entre le 31 août et le 9 novembre 1888, au moins cinq prostituées furent assassinées à Londres, dans le district de Whitechapel. L'incapacité de Scotland Yard à appréhender le légendaire tueur en série était d'autant plus surprenante, affirme l'historien Philippe Chassaigne dans son article intitulé «Jack l'Eventreur : l'exception ou la règle ?» (*Histoire, économie et société*, 1989), que l'efficacité de la police avait fait de Londres l'une des capitales les plus sûres d'Europe. Mais le profil de l'Eventreur, premier «*serial killer*» médiatique, ne correspondait en rien à ce que connaissaient les enquêteurs. Dès l'automne 1888, alors que l'affaire s'enlisait, une grêle de reproches s'abattit sur le Metropolitan Police Service. Même le *Times*, ordinairement si circonspect, déplora dans sa une du 1[er] octobre «l'impuissance de la police, qui semble attendre, d'un nouveau crime, la chance de découvrir la bonne piste». En décembre, le chef de Scotland Yard, Charles Warren, fut contraint de démissionner.

Cette même année parut le roman de Conan Doyle *A Study in Scarlet (Une étude en rouge)*. Dès le début, le ton était donné : les limiers de Scotland Yard étaient condamnés à être doublés par le «privé» Sherlock Holmes. En fervent admirateur du maître de l'énigme, Edgar P. Jacobs s'en est souvenu. Dans *La Marque jaune*, l'un des plus célèbres albums de la série, ce n'est pas l'inspecteur en chef de Scotland Yard Glenn Kendall qui résoudra cette étrange affaire de savant fou, mais le capitaine Francis Blake, un fringant agent du service du renseignement intérieur, le célèbre MI5. Si l'esthétique de *La Marque jaune* puise largement aux sources du cinéma allemand – notamment *M le Maudit* de Fritz Lang (1931), pour le monogramme «M» et le regard halluciné de Peter Lorre fidèlement reproduit dans le dessin de l'affreux Olrik –, le spectre de l'Eventreur continue à hanter l'album. Représentés sous un ciel d'encre nimbé de brouillard, les docks de Limehouse – théâtre dans l'album d'une vaine course-pour-

En septembre 1888, la police londonienne reçoit cette lettre signée Jack the Ripper... Une histoire qui inspirera Edgar P. Jacobs.

A partir des années 1930 apparurent des patrouilles motorisées pour veiller, entre autres, au respect des règles de la circulation routière (ici en 1955).

suite entre Scotland Yard et l'ennemi public n° 1 – renvoient au sinistre Whitechapel où sévit jadis le plus célèbre meurtrier de tous les temps. La figure même du «monstre semant la panique sur son passage» est un écho à l'insaisissable tueur qui, cinquante ans plus tôt, mit Scotland Yard sens dessus dessous. Dans les deux cas, ces criminels sans visage usent d'une signature : en 1888, ce sont la police et l'agence de presse Central News Agency qui reçurent des courriers signés «Jack The Ripper» (Jack l'Eventreur). Et, tout comme son illustre prédecesseur, le «méchant» de l'album est un génie de la communication : il s'adresse de préférence au très populaire *Daily Mail*, voire – modernité oblige – aux caméras de la BBC.

Pour mettre un terme aux agissements de la «Marque jaune», le capitaine Francis Blake, officier du MI5, traite en permanence avec les inspecteurs du «Yard». Comme dans la réalité, où les agents des services secrets ne détiennent aucun pouvoir d'instruction ni d'arrestation et doivent s'en remettre à la police pour les interpellations. Pourtant, dans l'univers des deux héros, il arrive que le MI5 et le Yard s'affrontent. C'est ainsi que dans *L'Affaire Francis Blake*, publiée en 1996, la police métropolitaine se lance aux trousses du capitaine. La raison ? Pressé par le *Daily Mail* de débusquer l'agent double niché au sein des services secrets, le chef de Scotland Yard croit l'avoir trouvé dans la personne irréprochable de Francis Blake. Grossière erreur : les traitres à Sa Majesté sont en fait deux personnalités phares de l'establishment : un richissime mécène féru de science et le sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'Intérieur. Pas moins !

Divagations de bédéaste ? Le scénario de *L'Affaire Francis Blake* n'est en réalité qu'un pâle reflet du «vrai» roman d'espionnage connu sous le nom de l'affaire des «Cinq de Cambridge» qui, pendant la guerre froide, a affolé le Royaume-Uni… et ●●●

••• mis en déroute Scotland Yard ! A partir de la fin des années 1930, cinq intellectuels issus de l'ultraselect Trinity College de Cambridge ont collaboré avec les services secrets de l'URSS, par «simple» idéalisme. Ces agents doubles ont ainsi infiltré les sphères du pouvoir britannique. Kim Philby et Guy Burgess, deux journalistes du *Times*, ont intégré dans les années 1940 les rangs du MI6, le service du renseignement extérieur. Anthony Blunt, un illustre historien de l'art, proche du roi George VI, a rejoint à la même époque le MI5, tandis que le brillant diplomate Donald Maclean chapeauta au début des années 1950 le département américain du Foreign Office. Et le cinquième ? Si l'on en croit les révélations d'un transfuge du KGB, le dernier de ces agents doubles était John Cairncross, un traducteur de Racine et de Pascal qui collaborait à la fois avec les Russes et les Britanniques. A moins que ce cinquième homme n'ait été le financier et scientifique lord Victor Rothschild, lui aussi jadis agent du MI5, qui devint sur le tard l'un des conseillers de la Première ministre Margaret Thatcher...

A l'issue de ce scandale national, seul l'historien d'art Anthony Blunt, demeuré au Royaume-Uni, fut contraint de faire des aveux publics en 1979. Malgré tous ses efforts, Scotland Yard ne parvint jamais à confondre les trois autres, exfiltrés vers l'URSS entre 1951 et 1963. Quant au cinquième membre présumé, l'universitaire John Cairncross, il s'éteignit en 1995, à l'âge de 82 ans, après avoir coulé des jours heureux dans le sud de la France. Tout comme dans *L'Affaire Francis Blake*, la presse britannique fut la première à s'emparer de cette

L'EMPOISONNEMENT D'UN **AGENT DOUBLE** JETTE LE TROUBLE AU YARD

histoire rocambolesque. Dans cette «chasse à la taupe», les enquêteurs du *Daily Express* doublèrent Scotland Yard et les services secrets de Sa Majesté, tous deux laissés sur le carreau...

Guerre froide oblige, l'URSS et son lot de menaces, réelles ou supposées, ont fourni d'excellents ressorts dramatiques aux histoires d'espionnage. Dans *La Machination Voronov*, l'album paru en 2000, l'Occident échappe de peu à une agression bactériologique orchestrée par le docteur Voronov, le responsable d'un laboratoire secret du KGB. Fort heureusement, l'assistante de ce savant fou, la blonde Nastasia Wardynska, est également un agent du MI6 au service de Sa Majesté. Elle informera Blake et Mortimer de l'intention de son patron d'utiliser des armes biologiques contre les dirigeants occidentaux.

Cette histoire d'agression chimique orchestrée par Moscou rappelle une autre affaire, bien réelle celle-ci, et autrement plus dramatique : Alexandre Litvinenko, ancien lieutenant-colonel du FSB (l'ex-KGB), et aussi informateur du MI6, y laissa la vie. Dans son ouvrage publié en 2002, *La Bande criminelle de la Loubianka* (éditions Grani, New York), cet opposant à Vladimir Poutine réfugié à Londres évoquait la réactivation du laboratoire n° 12 créé par Lénine et sollicité pendant la guerre froide. But de ce site ultrasecret ? Fabriquer des poisons pour éliminer les «ennemis du peuple». Alexandre Litvinenko, décédé d'un empoisonnement à Londres le 23 novembre 2006, aura ainsi eu deux dramatiques privilèges : celui de prophétiser les conditions de son exécution et celui de participer à l'enquête sur son propre assassinat. Car durant ses trois semaines d'agonie, le transfuge russe eut tout le temps de renseigner la section antiterroriste de Scotland Yard diligentée pour l'occasion. C'est le Yard qui établit que l'agent pathogène versé dans le thé de Litvinenko par deux sbires du FSB était du polonium 210 : une matière radioactive ultratoxique produite par un réacteur nucléaire Russe. C'est encore Scotland Yard qui mit en évidence l'incroyable trainée radioactive laissée par les deux assassins de Litvinenko : depuis les sièges de leur avion jusqu'à la poignée de porte de leur hôtel, en passant par la pipe d'une chicha fumée à leurs heures perdues. C'est enfin Scotland Yard qui, formellement,

ET AUJOURD'HUI

Une suite 5 étoiles... dans les bureaux des «bobbies»

Au 4, Whitehall Place, dans la capitale anglaise, un imposant bâtiment de briques rouges se targue d'être «plus chargé d'histoire(s) qu'aucun autre à Londres». Et pour cause : de 1829 à 1890, il abrita le quartier général du Metropolitan Police Service. Ses murs furent notamment témoins de l'enquête sur Jack l'Eventreur. Récemment restauré, l'édifice ouvrira ses portes au public à l'automne 2019. Sa nouvelle fonction : un hôtel cinq étoiles ! Sobrement baptisé Great Scotland Yard, le palace compte bien exploiter cet héritage : anciens boucliers et emblèmes de la police, grilles de fer d'origine et même passages dérobés... Prix d'une nuit dans la «Sherlock Suit» ? 1 500 euros !

Le 8 novembre 1955, Kim Philby (à droite), dans le collimateur du Yard, donne une conférence de presse où il nie être un espion russe. Un scénario digne de Jacobs !

conclut au meurtre par empoisonnement. Dans cette ténébreuse affaire, qui restera dans les annales comme le premier cas de «terrorisme nucléaire» perpétré sur le sol britannique, toutes les preuves pointent vers une seule direction : le Kremlin, c'est-à-dire Vladimir Poutine. Pourtant, Scotland Yard a dû s'incliner devant les exigences de la diplomatie. Dans l'univers fictif d'Edgar P. Jacobs, le commanditaire du crime aurait été châtié, mais dans le monde bien tangible de la realpolitik, il peut dormir sur ses deux oreilles.

Mais au Yard, le temps n'est pas au découragement. Les affaires se suivent et, parfois même, se ressemblent. En 2018, un autre cas d'empoisonnement, l'affaire Skripal, a relancé les enquêteurs londoniens sur la piste de Moscou ! Un vivier d'histoires qui n'a pas fini d'inspirer romanciers et scénaristes... ■

CHRISTÈLE DEDEBANT

Entre 1956 (*La Marque jaune*) et 1996 (*L'Affaire Francis Blake*), l'inspecteur Kendall de Scotland Yard, aux prises avec de sinistres affaires, n'a eu les honneurs que de trois albums dans *La Machination Voronov* (2000).

1842
-
1997

HONGKONG
LE PORT DE LA DISCORDE

Théâtre des dernières aventures de nos héros, ce minuscule territoire d'Asie fut un point de tension majeur entre Chinois et Britanniques. De la guerre de l'opium à la rétrocession, retour sur un siècle et demi de rivalités.

Mortimer se lance dans une course-poursuite à travers le quartier populaire de Wan Chai dans le premier tome de *La Vallée des Immortels* (2018)

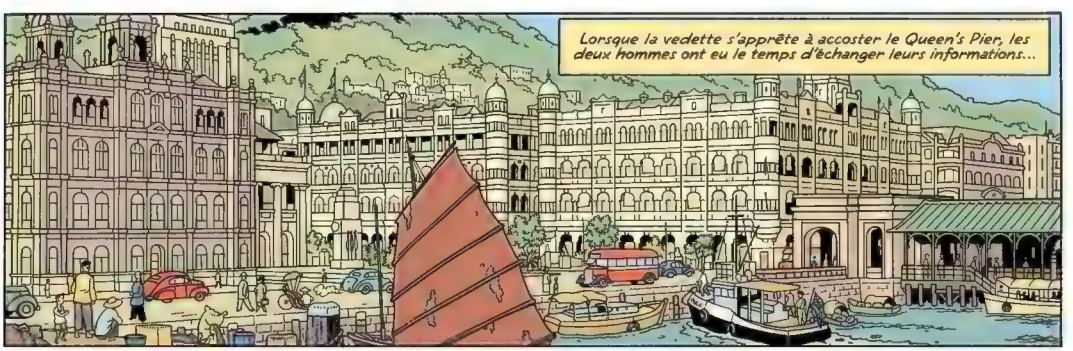
Pouvait-on rêver meilleur terrain de jeu pour les deux héros ? Dans le tome I de *La Vallée des Immortels* (2018), Blake et Mortimer s'emploient à sauver les intérêts de la Couronne britannique à Hongkong au moment où, en Chine voisine, les communistes de Mao affrontent les nationalistes de Tchang Kaïchek. Fidèle à l'esprit d'E. P. Jacobs, le scénariste Yves Sente signe une brillante aventure exotique au cœur de cette île du Sud-Est asiatique où se croisent diplomates et espions, hommes d'affaires et trafiquants. Un petit rocher qui, historiquement, se trouve au cœur de toutes les tensions et convoitises.

En 1841, Hongkong était la «tête de pont» des Anglais

Tout commence avec les ambitions commerciales naissantes des Anglais dans l'Empire chinois : en 1760, ils obtiennent de la prudente dynastie Qing l'autorisation pour leurs navires de jeter l'ancre à Canton, dans le sud du pays. Mais les échanges commerciaux font place aux affrontements lorsque l'empire du Milieu interdit, en 1839, l'importation et la consommation d'opium. Au grand dam de la Compagnie britannique des Indes orientales, qui prospère dans ce fructueux et illégal commerce vers la Chine. Chassés de Canton par les Qing, les Anglais occupent en 1841 une rade toute proche capable d'accueillir leurs navires de fret : Hongkong, une terre constituée de roches volcaniques et peuplée de quelques milliers de pêcheurs. Ils en font la tête de pont de leur riposte. Dans cette «guerre de l'opium», face aux forces britanniques bien supérieures, la Chine est contrainte de signer, le 29 août 1842 le traité de Nankin, qui officialise la cession de l'île aux Britanniques et leur ouvre de nombreux ports de commerce.

Hongkong devient ainsi la plus petite colonie de sa Majesté, avec à sa tête un gouverneur, sir Henry Pottinger. Rapidement, l'activité économique explose. Dans les années 1840, entrepôts et locaux surgissent sur la côte nord de l'île. Décrété port franc, Hongkong voit affluer commerçants d'opium, banquiers et anciens négociants de Canton, à l'image de la société Jardine Matheson, qui y fait transiter coton, thé, soie... De nombreux immigrants venus de Chine fournissent à ces firmes une main-d'œuvre bon marché. Au début du XX[e] siècle, une soixantaine d'années après l'arrivée des Anglais, l'île est devenue une riche colonie où l'on construit des buildings dignes de ceux de Chicago, où se

Abritant les bureaux des plus grandes firmes de la colonie, le Queen's Building, ici en 1910, est un parfait exemple de l'architecture néoclassique.



Les auteurs de *La Vallée des Immortels* se sont servis de documents d'époque pour recréer les bâtiments victoriens, aujourd'hui remplacés par des gratte-ciel.

mêlent architecture asiatique et néoclassicisme élisabéthain, comme le montrent les superbes plans de la baie dessinés dans l'album par Teun Berserik et Peter Van Dongen. Il est vrai que, pour s'assurer la viabilité du port, Londres a largement étendu son emprise sur les terres voisines grâce à deux traités avec la Chine, ajoutant à la petite île la péninsule de Kowloon (1860) et les «Nouveaux Territoires» (1898), qui les entourent et représentent plus de 950 kilomètres carrés (soit 90 % de la surface de la colonie). Avec cependant un bémol : le traité de 1898 stipule que les «Nouveaux Territoires» n'appartiennent à la colonie britannique que pour... 99 ans et devront donc être rétrocédés à la Chine en 1997.

En 1928, Londres s'inquiète : en Chine continentale, le Kuomintang, parti nationaliste, prend le pouvoir après avoir renversé l'Empire. Tchang Kaï-chek devient président du gouvernement central de la République de Chine. Traversant la frontière, des Chinois affolés affluent dans la colonie anglaise. Quant au nouveau régime, il s'empresse de contester les «traités inégaux» conclus par les Qing, jugés illégitimes car imposés par des Anglais en position de force. Le Kuomintang, toutefois, se contente de mots : il sait qu'il dépend des Occidentaux pour combattre ses ennemis sur son sol – notamment les communistes –, et la colonie lui sert de point d'entrée pour les armes.

Le port à la fin des années 1950 : le textile constituait encore la principale source de revenus de la colonie, avant que la finance ne prenne le dessus.

Une jonque entre dans la baie d'Hongkong, joyau commercial de la Couronne, mais aussi haut lieu de la contrebande

De longues files de migrants fuient alors la guerre civile

Ainsi, Hongkong continue de prospérer et, en 1941, la colonie abrite 1,6 million de personnes au moment où les troupes japonaises, en guerre contre la Grande-Bretagne, attaquent l'île, préambule à trois années et huit mois d'une occupation terrible. Les prisonniers de guerre sont envoyés dans des camps de travail, à Hongkong ou au Japon, au moment où la résistance s'organise dans les Nouveaux Territoires. En représailles, l'armée nippone organise des opérations de répression, rasant de nombreux villages.

Les Japonais ont beau être défaits en septembre 1945, le répit est de courte durée pour la colonie anglaise. Le 1er octobre 1949, les communistes prennent le pouvoir en Chine. Comme vingt ans plus tôt avec les nationalistes, la révolution chinoise se traduit à Hongkong par l'arrivée de longues files de migrants. Un épisode évoqué avec inquiétude dans *La Vallée des Immortels* par l'inspecteur principal de la police maritime Ian Flagson, chargé de guider Mortimer sur l'île. «Cette ville est aussi un centre mondial de contrebande, entourée d'une mer chinoise sur laquelle ma police n'a aucun pouvoir. Il y a aussi cet afflux massif de migrants fuyant la guerre civile qui a éclaté sur le continent. Et tout ce désordre ne fait qu'empirer au passage des typhons», explique-t-il au professeur.

Cette nouvelle République populaire de Chine, que l'ONU ne reconnaît pas, fait peur : elle affirme sa volonté de recouvrer sa souveraineté sur l'ensemble de ce qu'elle considère être son territoire, dont Macao, Taïwan et, bien sûr, Hongkong. Mais les revendications de la Chine restent aussi verbales que celles du Kuomintang précédemment : Mao a besoin de la colonie pour commercer avec l'Occident et obtenir des devises. De leur côté, soucieux de préserver leur position dans la région, les Britanniques ont l'habileté de reconnaître la République populaire chinoise, le 6 janvier 1950. Ainsi, cette même année, durant la ●●●

Tension dans la colonie : un partisan maoïste est arrêté par la police lors d'une manifestation à Hongkong, le 18 mai 1967.

●●● guerre de Corée, Chine et Grande-Bretagne combattent dans les camps adverses, pendant qu'à Hongkong règne le calme, fruit d'intérêts croisés et de concessions entre les deux pays. Dans la colonie, la prospérité continue de régner mais change de nature : de place de négoce au XIXe siècle, elle se mue en plateforme industrielle. Profitant de la main-d'œuvre et des capitaux fournis par les centaines de milliers de réfugiés chinois, les Hongkongais fondent de nombreuses entreprises de produits textiles puis d'électronique bon marché, destinés à l'Amérique du Nord et à l'Europe. Dans les années 1970, Hongkong devient l'un des «tigres asiatiques», avec la Corée du Sud, Taïwan et Singapour.

Cette prospérité n'empêche pas la colonie de connaître des difficultés politiques et sociales. L'afflux constant de Chinois du continent nourrit tensions sociales et problèmes de logement. Les prix de l'immobilier explosent. Et surtout, pour la première fois, une crise politique éclate en 1967, faisant vaciller l'entente entre Pékin et Londres et menaçant le statut de l'île. Galvanisés par les remous de la révolution culturelle en Chine, des militants communistes hongkongais contestent la domination anglaise. Ils organisent des grèves et des attentats meurtriers – un commentateur radio jugé hostile à la cause est même brûlé vif dans sa voiture. Le bilan est lourd : 51 morts. A Pékin, la représentation diplomatique anglaise est saccagée, et les inquiétudes croissent, jusqu'à ce que le gouvernement chinois stoppe le mouvement.

Hongkong, petit territoire occidental perdu au cœur de l'Asie, ressemble de plus en plus à une anomalie, d'autant que la République populaire de Chine commence enfin à se trouver une légitimité sur la scène internationale. En 1971, elle obtient le siège de la Chine au Conseil de sécurité de l'ONU, occupé jusque-là par Taïwan (alors gouverné par Tchang Kaï-chek, qui s'y était réfugié en 1949 après l'avènement du régime communiste en Chine).

A la surprise générale, c'est l'Angleterre qui remet sur la table les fameux «traités inégaux», entamant le processus qui va clore l'épisode colonial. C'est ainsi qu'à partir d'octobre 1982, deux ans durant, Hongkong – dont les habitants ne sont quasi pas consultés – vit suspendu aux négociations entre les deux pays. Soucieux de ne pas dégrader encore sa réputation, déjà ternie par l'attaque brutale des îles Malouines disputées à l'Argentine, le Royaume-Uni cherche une solution à l'amiable mais veut s'assurer que la colonie puisse garder son économie, ses libertés fondamentales, son mode de vie, ceux d'une démocratie libérale. Quant au gouvernement chinois, il entend récupérer une

L'ALBUM RETRANSCRIT AVEC SUBTILITÉ LE **MARIAGE** ENTRE ORIENT ET OCCIDENT

île prospère, pour flatter les sentiments nationalistes et satisfaire ses ambitions économiques.

Alors, pour s'assurer que les investisseurs ne s'enfuient pas, Deng Xiaoping énonce le principe «un pays, deux systèmes» : intégré à la Chine, Hongkong conservera son libéralisme financier, promet-il. Las, les négociations, tenues secrètes, nourrissent l'inquiétude des Hongkongais : les Anglais resteront-ils jusqu'en 1997, date d'échéance du bail ? Après, quelle sera le système de gouvernance politique ? Le régime économique sera-t-il préservé ? Sur l'île, les tensions se multiplient : en 1983, le dollar hongkongais s'effondre. Tout un symbole : l'illustre entreprise Jardine Matheson, institution à Hongkong, transfère son siège social aux Bermudes en 1984. Les actes de vandalisme se multiplient jusqu'à la conclusion des négociations à l'automne 1984. Le 27 mai de l'année suivante, Margaret Thatcher, Premier Ministre anglais, et Deng Xiaoping ratifient la déclaration commune qui fixe la restitution des «Nouveau Territoires» à la Chine au 30 juin 1997...

Théoriquement, les Britanniques auraient pu conserver l'île de Hongkong, mais l'ensemble urbain (les lignes de métro passant par exemple d'une zone à l'autre) rendait caduque l'idée d'une restitution partielle. Avant cette date, prévoit le texte, Hongkong restera donc sous administration et responsabilité des Anglais. Après leur départ, les Chinois s'engagent à préserver le modèle économique en place jusqu'en 2047. La gouvernance politique, elle, doit faire l'objet d'une «loi fondamentale», dont Pékin fait traîner la rédaction. Confiance ou fatalisme ? Sur l'île, la perspective du retour dans le giron chinois ne freine pas l'activité, bien au contraire : les milieux d'affaires accroissent leurs investissements dans les usines chinoises. Entre 1987 et 1997, les échanges commerciaux entre l'île et le continent grimpent de 28 % par an et Hongkong se transforme en centre financier et de services pour les entreprises internationales qui veulent accéder au marché chinois.

En 1997, le territoire retrouve le giron chinois

Pourtant, au printemps 1989, la répression sanglante du mouvement démocratique en Chine bouscule le processus, engendrant une escalade entre Pékin et Londres, ainsi que des troubles à Hongkong. Sur l'île, où l'on reste attaché à la démocratie, des habitants se mobilisent en organisant des collectes en faveur des étudiants de Pékin, ou en aidant des militants chinois à fuir. En réaction, la Chine publie le 4 avril 1990 la tant attendue «loi fondamentale», imposant un exécutif facilement contrôlable par l'Etat chinois : l'aile dure du parti communiste, qui s'est imposée, craint en effet de voir se consolider un foyer de rébellion politique à Hongkong.

A son tour, Londres ne peut que réagir au comportement chinois. En 1992, sir Christopher Francis Patten est investi gouverneur, chargé de rassurer les Hongkongais quant à la pérennité du système en place, ce qui provoque un nouveau raidissement des Chinois. Les ambitions économiques l'ont-elles emporté sur les postures idéologiques ? A la date fatidique, c'est sans incident majeur que la très libérale Hongkong intègre la Chine, amorçant une période de transition qui doit durer officiellement cinquante ans. L'événement donne lieu à une cérémonie retransmise par les télévisions du monde entier. Le prince Charles a fait le déplacement. Plus jamais le drapeau britannique ne flottera sur cet îlot du bout du monde. On s'échange des poignées de main et des sourires de façade... en attendant une inévitable explosion. ■

ANNE DAUBRÉE

ET AUJOURD'HUI

La rue défie Pékin : jusqu'à quand ?

Les manifestants ont du mal à y croire. «Cette loi n'est pas une initiative de la République populaire de Chine. Je n'ai reçu aucune instruction, aucun mandat de Pékin», déclare la chef de l'exécutif de Hongkong, Carrie Lam, le 10 juin 2019, tentant de justifier un projet de loi qui permettrait d'extrader plus facilement vers la Chine continentale des suspects présents sur son territoire. La veille, plus d'un million de personnes (soit un septième de la population) défilaient dans les rues pour dénoncer la mainmise des oligarques du parti communiste chinois sur leur gouvernance. Car, depuis 1997, Pékin cherche à limiter l'autonomie de Hongkong à travers, par exemple, l'interdiction des partis indépendantistes. Aujourd'hui, cette petite «Chine démocratique» est insupportable aux yeux du président chinois Xi Jinping, qui craint une contagion sur le continent. Malgré l'énorme résistance de la rue à l'heure où nous imprimons ce numéro, les jours sont peut-être comptés pour «l'exception hongkongaise».

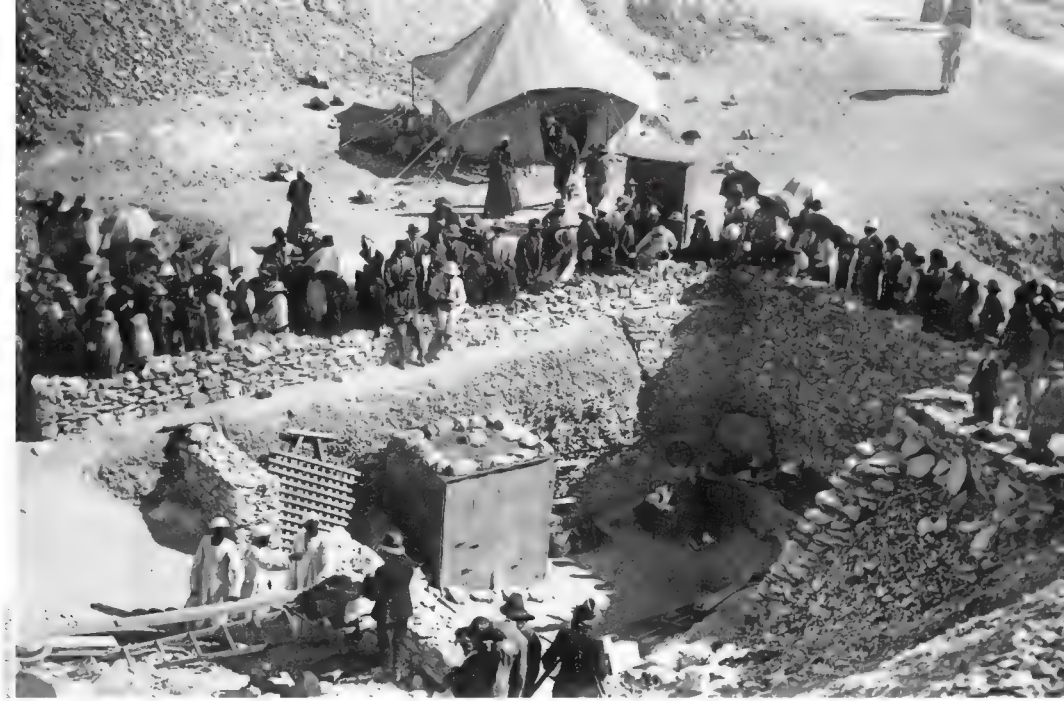
Mortimer et son fidèle Nasir au pied d'un des symboles de la grandeur de l'Egypte antique

1862 – 1956

ET LES BRITANNIQUES RESSUSCITÈRENT LES PHARAONS

Pendant près d'un siècle, la Grande-Bretagne a marqué l'histoire de l'archéologie en mettant au jour de fabuleux vestiges enfouis sous le sable. Les deux albums du *Mystère de la Grande Pyramide*, réalisés entre 1950 et 1952, plongent le lecteur dans cette épopée.

Pour ***Le Mystère de la Grande Pyramide***, Edgar P. Jacobs a fait appel à l'historien belge Pierre Gilbert, qui le conseilla pour dessiner de vrais hiéroglyphes



Sous cet abri de planches démarre l'escalier menant au tombeau de Toutankhamon. Le 24 novembre 1922, Howard Carter (au centre, portant un casque colonial) a convoqué la presse pour immortaliser son entrée dans le complexe funéraire.

Edgar P. Jacobs était un brin nostalgique. Quand il publia le double album du *Mystère de la Grande Pyramide* dans l'hebdomadaire *Tintin*, entre mars 1950 et mai 1952, l'Empire britannique, vacillant, était sur le point de perdre le contrôle définitif de l'Egypte qu'il occupait militairement depuis 1882 afin de «rétablir l'ordre». Le 8 octobre 1951, las de la tutelle politique de Londres, le Premier ministre égyptien, Mustafa al-Nahhas Pacha, appela à chasser du pays les Anglais qui refusaient de le quitter. Après tout, l'Egypte était indépendante depuis 1922. Des émeutes violentes firent des centaines de morts du côté des Britanniques. Mais les Egyptiens durent attendre 1956, après la nationalisation du canal de Suez par le président de la République Nasser (1918-1970) et l'échec de la riposte militaire franco-britannique – l'opération Mousquetaire –, pour que Londres ne tourne définitivement cette page coloniale vieille de soixante-quatorze ans... Dans l'album, dont l'action se déroule en Egypte au début des années 1950, ce climat de violence antibritannique n'existe pas. A croire que l'instabilité du pays ne préoccupe en aucun cas le flegmatique capitaine Francis Blake, de l'Intelligence Service, ni le bouillant professeur Philip Mortimer. Les très *british* héros du récit de Jacobs préfèrent s'intéresser à une autre Egypte, celle de l'Antiquité, dont les mystères n'ont cessé de fasciner l'Angleterre depuis la fin du XIX^{e} siècle.

Au début du premier tome du *Mystère de la Grande Pyramide*, Mortimer traverse les rues bondées du Caire et rejoint son ami Ahmed Rassim Bey, conservateur du musée des Antiquités égyptiennes. Egyptologue éclairé capable de lire les hiéroglyphes (!), le scientifique britannique déchiffre alors un fragment de papyrus prélevé sur une momie. Un autre trésor, estime-t-il, est à portée de main, plus extraordinaire encore que celui de Toutankhamon : celui du père du jeune pharaon, Akhenaton, l'instaurateur du culte mono-

SI LES FRANÇAIS FAISAIENT AUTORITÉ SUR LE TERRAIN DES FOUILLES,

Une carte postale à l'ambiance coloniale : au début du XX[e] siècle, ces chic ladies anglaises, accompagnées de leur guide local, admirent le coucher du soleil sur le désert égyptien, du haut de la grande pyramide de Kheops.

théiste d'Aton, le dieu solaire. Où le chercher ? A deux pas, sur le plateau de Gizeh, surplombé par les plus belles pyramides du pays. Akhenaton y reposerait depuis des millénaires avec son or, ses bijoux, des œuvres d'art précieuses et du mobilier de grande valeur, dans une pièce secrète, la chambre d'Horus, au sein même de la pyramide de Kheops. Passant outre les réserves de son ami Rassim Bey, Mortimer se lance alors tête baissée dans une enquête mêlant fantastique et péripéties policières. Un récit bien ancré dans la tradition d'une Grande-Bretagne passionnée par les pharaons... Les Britanniques ont pourtant fait une entrée bien tardive sur le terrain des fouilles en Egypte. Elle n'en a été que plus fracassante. La France, grâce à l'expédition de Bonaparte (1798-1801), aux travaux de l'égyptologue Jean-François Champollion (1790-1832) et à l'entrepreneur Ferdinand de Lesseps (1805-1894) – concepteur du canal de Suez, percé de 1859 à 1869 –, s'était octroyé une exclusivité en la matière. Du reste, c'est un Français, Auguste Mariette (1821-1881), qui créa en 1858 le Service des antiquités de l'Egypte, institution stratégique puisqu'elle accordait – ou non – les concessions de fouilles. Mariette, homme de forte autorité, resta à la direction du Service jusqu'à sa mort... L'orientaliste James Darmesteter, pourtant un compatriote, parla alors de «trente années de dictature scientifique». Tous les successeurs de Mariette furent ensuite des Français, jusqu'en 1953, date de proclamation de la première République d'Egypte.

Les Britanniques, présents dans la région depuis la fin des années 1870, étaient devenus, à cette époque, les «banquiers» d'une Egypte en proie aux pires difficultés financières. Le pays, toujours province de l'Empire ottoman, était tellement endetté que le khédive Ismaïl Pacha, vice-roi d'Egypte, avait dû se résoudre à céder les parts égyptiennes du canal de Suez aux Anglais. Une bonne affaire pour la City, même si les archéologues de Sa Gracieuse Majesté n'obtinrent pas pour autant •••

LES ANGLAIS ALLAIENT Y FAIRE UNE **ENTRÉE FRACASSANTE**

••• «l'autorisation française» de mener des fouilles... Tout bascula alors en 1881. Un groupe d'officiers nationalistes, hostiles à la présence des Européens, s'empara du pouvoir au Caire et à Alexandrie. La Grande-Bretagne, jugeant sa route des Indes – qui passait par le canal de Suez – menacée, intervint par la force et écrasa les rebelles. Elle profita de la situation pour se rendre maîtresse de l'Egypte ! Présente d'abord militairement, elle recourut ensuite au système de l'*indirect rule* : autrement dit, elle fit de ce territoire un protectorat en laissant en place les institutions politiques existantes. L'équilibre des puissances occidentales dans la région ayant changé, la France dut s'adapter... Gaston Maspero (1846-1916), successeur d'Auguste Mariette au Service des antiquités délivra concessions et autorisations de fouilles aux archéologues étrangers, allemands, américains, italiens et, bien sûr, anglais. «Ce fut le début d'une période d'activité intense. La plus glorieuse de l'archéologie égyptienne», résume Eric Gady, docteur en histoire de l'université de Paris IV-Sorbonne. Chaque année, près d'une vingtaine de sites (pyramides, temples, tombes, chambres funéraires...) furent mis au jour, dont un tiers par des Britanniques ! Parmi eux, la figure pittoresque d'Amelia Edwards (1831-1892), exploratrice de la vallée du Nil, du Caire à Abou-Simbel, entre 1873 et 1874, ou encore celles de lord Carnarvon (1866-1923) et Howard Carter (1874-1939), les découvreurs de la tombe de Toutankhamon dans la vallée des Rois, sur la rive ouest du Nil, face à Louxor. Un autre nom est à retenir : celui de William Matthew Flinders Petrie (1853-1942). Ce charismatique archéologue avait mis en place une nouvelle méthode de fouilles scientifiques, la stratigraphie, qui consistait à exhumer les objets couche après couche afin de les dater avec précision. Un procédé qui lui permit de faire des découvertes stupéfiantes à Amarna, site archéologique d'Akhetaton, la capitale de Moyenne-Egypte construite par Akhenaton aux alentours de 1360 av. J.-C. Le pharaon et son épouse Nefertiti y vécurent jusqu'à leur mort. Ce lieu est cité dans la fin du second tome du *Mystère de la Grande Pyramide* : «La nouvelle capitale fut abandonnée aux sables du désert», explique le cheik Abdel Razek à Blake et Mortimer dans un flash-back sur la vie tumultueuse du pharaon. Etonnamment, aucun égyptologue britannique – ni français – n'apparaît dans les deux albums. Le seul représentant de la profession est Grossgrabenstein, personnage fantasque à l'accent germanique effarant que nos héros rencontrent dès le tome I. Pour imaginer cet archéologue un brin loufoque, Edgar P. Jacobs s'était inspiré d'un égyptologue belge, Jean Capart... dont Hergé avait déjà fait son professeur Bergamotte dans *Les Sept Boules de cristal* (1948). Souvent moqué, Grossgrabenstein est traité avec désinvolture par Mortimer, qui va jusqu'à l'appeler «ce raseur d'archéologue» dans le tome II. La traditionnelle irrévérence d'un homme d'action face à un intellectuel enfermé dans sa tour d'ivoire.

Howard Carter supervise toutes les opérations jusqu'au moindre détail. Il escorte ici ce buste trouvé dans l'antichambre, la première pièce du caveau du roi.

Toujours est-il que les planches du tome I, consacrées au chantier de fouilles du professeur Grossgrabenstein au pied de la grande pyramide de Kheops, ne manquent pas de réalisme. On y observe notamment une organisation quasi militaire, avec le *moudir* – le directeur des travaux –, ses *raïs* – les contremaîtres –, et une foule de malheureux *fellahs*, des ouvriers rudoyés sous un soleil de plomb par des explorateurs sans scrupule comme Sharkey... Les archéologues étaient-ils davantage des colons que des scientifiques ? Dans *Les Nouvelles de l'archéologie*, une revue trimestrielle française de référence, l'historien Eric Gady établit volontiers une nette distinction entre Britanniques et Français. Selon lui, les premiers obéissaient à un impérialisme de profit. Avides de découvertes archéologiques spectaculaires, ils enrichissaient ainsi les grands musées occidentaux, comme le British Museum à Londres, qui finançaient les expéditions... Les Français, en •••

SUR LES CHANTIERS, UNE ORGANISATION **QUASI MILITAIRE** EST MISE EN PLACE

Un moment d'une rare intensité : Howard Carter (au centre), assisté d'Arthur Callender (à droite), descelle la porte qui permet d'accéder à la chambre funéraire. A l'intérieur l'attend le sarcophage de Toutankhamon.

Devant le sarcophage où repose la momie du jeune pharaon, Carter et son assistant égyptien nettoient avec minutie les bagues, bracelets, pendentifs, mais aussi le masque d'or présent sur le cercueil en bois de cèdre du souverain.

Mortimer et son ami Blake, conservateur du musée des Antiquités du Caire, s'interrogent aussi sur **Akhenaton**, le père de Toutankhamon et le plus mystérieux pharaon de l'Egypte ancienne.

●●● revanche, appuyés par l'institution du Service des antiquités, pouvaient se montrer moins cupides, d'autant qu'ils considéraient le passé de l'Egypte comme leur possession exclusive. Après tout, Maspero, dans un discours de 1909, n'avait-il pas dit que l'Egypte était «comme une sorte de province de la science française» ? Pour Eric Gady, la France s'adonnait plutôt à «un impérialisme imaginaire, de prestige et de substitution».

Reste que l'archéologie égyptienne s'est davantage épanouie à l'ombre des Britanniques. Malgré, il faut le dire, une mentalité plus colonialiste... Lord Cromer, premier consul général du Royaume-Uni en Egypte – en poste de 1883 à 1907 –, ne cachait pas qu'à ses yeux les «indigènes» des bords du Nil «manquaient d'initiative et d'énergie». Pour lui, la Couronne apportait les lumières du progrès aux peuples colonisés plongés dans l'obscurantisme. Durant tout le protectorat, les Egyptiens ont été écartés des recherches effectuées dans leur pays. La mainmise occidentale sur les fouilles perdurera jusque dans les années 1950. Trouve-t-on trace de ce vieil esprit colonial anglais dans *Le Mystère de la Grande Pyramide* ? Sur la forme, oui. Dans le tome I, Mortimer se rendant en costume blanc de dîner dans les salons du Continental Savoy, un palace du Caire, ou chevauchant en pantalon et fines bottes de cavalier au pied des pyramides, évoque sans conteste le temps où la Grande-Bretagne régnait sur les lieux. Le professeur, dans son impétuosité à découvrir la chambre d'Horus, privilégie, en outre, les découvertes les plus spectaculaires, si chères aux Britanniques. «Vous qui aimez l'égyptologie à sensation, vous voilà comblé !», lui dit avec amusement Rassim Bey, le conservateur de musée. Mais, sur le fond, Mortimer et son ami Blake n'appartiennent pas à l'univers colonial. Etrangers à toute mentalité mercantile, ils affrontent, au contraire, une bande de trafiquants d'antiquités dirigée par leur ennemi juré, l'odieux colonel Olrik, le «Superman de l'illégalité», dixit Mortimer. Nos deux justiciers, exempts de préjugés racistes, prennent parti pour les «indigènes» lorsque Sharkey, dans le tome I, est sur le point de punir un ouvrier sur un chantier de fouilles, après l'avoir traité de «macaque» et de «moricaud».

Pour écrire son scénario, Edgar P. Jacobs a lu des historiens et géographes de la Grèce antique comme Hérodote et Strabon, mais aussi les publications d'Auguste Mariette et Gaston Maspero. Mais la principale source d'inspiration du *Mystère de la Grande Pyramide* reste la découverte, en 1922, du tombeau intact de Toutankhamon par Howard Carter, «muet

Parmi les trésors de l'antichambre, des lits funéraires, que Carter décrit dans son journal comme des objets en «forme d'animaux monstrueux dont le corps était curieusement stylisé mais dont les têtes faisaient preuve d'un réalisme stupéfiant».

de stupeur, les mains tremblantes», d'après le journal de l'explorateur. Jamais un événement archéologique n'avait autant fasciné le monde. Des centaines de bagues, bracelets et pendentifs incrustés de pierres précieuses comme le lapis-lazuli, des statuettes, des vases, des masques funéraires, mais aussi 5 000 pièces d'or... Un inestimable trésor qui, pour l'essentiel, resta en Egypte, à la fureur des archéologues britanniques. Pour quelle raison ? Cette fabuleuse découverte eut lieu le 4 novembre 1922, huit mois après que le Royaume-Uni, devant la montée du nationalisme, reconnaisse l'indépendance de l'Egypte. Le Service des antiquités édicta alors une nouvelle réglementation : si un tombeau était retrouvé intact, les objets qui s'y trouvaient ne devaient pas quitter le sol égyptien. Jacobs n'a pu qu'être impressionné aussi par «la malédiction de Toutankhamon». Dans les douze années qui suivirent l'ouverture de la tombe par Carter, 27 collaborateurs proches de l'expédition trouvèrent la mort, certains dans des conditions étranges... Un élément «surnaturel» qui a conduit l'auteur à introduire des éléments fantastiques dans son récit autour du personnage du cheik Abdel Razek, réincarnation d'un grand prêtre du culte d'Osiris, l'un des dieux du panthéon égyptien. A sa façon, Edgar P. Jacobs a lui aussi apporté sa pierre à ce gigantesque édifice qu'est l'égyptologie... ■

PIERRE ANTILOGUS

ET AUJOURD'HUI

Des millions de momies encore à découvrir ?

L'Egypte des pharaons est loin d'avoir livré tous ses secrets. Pas une année sans une découverte archéologique majeure le long de la vallée du Nil. La plus retentissante reste celle menée par la mission internationale scientifique ScanPyramids, en 2017, qui, après avoir sondé les entrailles de la pyramide de Kheops – principal décor du *Mystère de la Grande Pyramide* – a repéré une gigantesque cavité à l'intérieur du monument. A ce jour, personne n'a encore pu y accéder. L'autre événement archéologique s'est produit en février dernier. Plus de 40 corps embaumés – adultes, enfants, animaux – ont été trouvés en dessous du site de Tounah el-Gebel, édifié au IVe siècle av. J.-C. Selon les experts, ce site géant regorge de salles souterraines où reposeraient jusqu'à quatre millions de momies ! Enfin, le 15 juillet 2018, un puits funéraire vieux de 2 500 ans a été mis au jour à Gizeh. Profond d'une trentaine de mètres, il abritait un atelier funéraire contenant une trentaine de momies, remarquablement conservées. Un spectacle saisissant.

INÉDIT

LES DESSINS PRÉPARATOIRES DE **FRANÇOIS SCHUITEN** POUR *LE DERNIER PHARAON*

À L'OMBRE DES PYRAMIDES

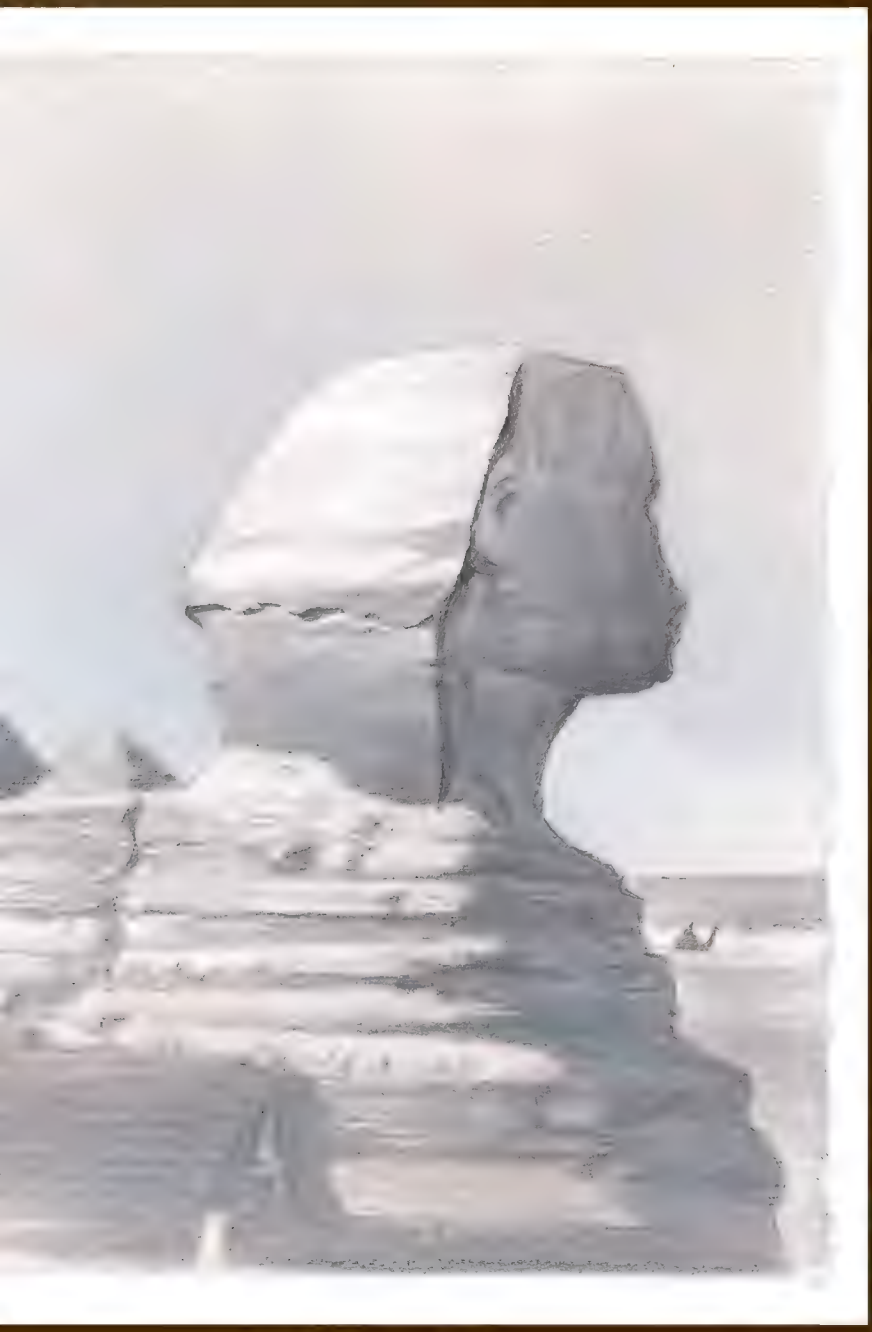
A l'occasion de la mission scientifique franco-égyptienne ScanPyramids, qui a étudié en 2017 la structure de la pyramide de Kheops, le dessinateur belge a rempli ses carnets de croquis et d'études. Une occasion unique pour lui de travailler au crayon, au fusain et à l'aquarelle sur l'un des monuments les plus fameux de l'histoire de l'humanité. Florilège de ce travail exceptionnel, qui a nourri l'album sorti en mai dernier.

Afin de reproduire l'édifice avec précision, François Schuiten a pu escalader «ce monstre invraisemblable de pierres»

Un croisement entre la science et le dessin. Cette esquisse met en évidence l'un des secrets de la pyramide : l'entrée probable d'un «trou» béant découvert par ScanPyramids. «C'est ici que les sondes de la mission ont repéré la cavité. Je voulais révéler cette "anomalie" en insistant sur les traits de cet assemblage particulier de pierres qui m'est apparu à force d'observer l'endroit», explique Schuiten.

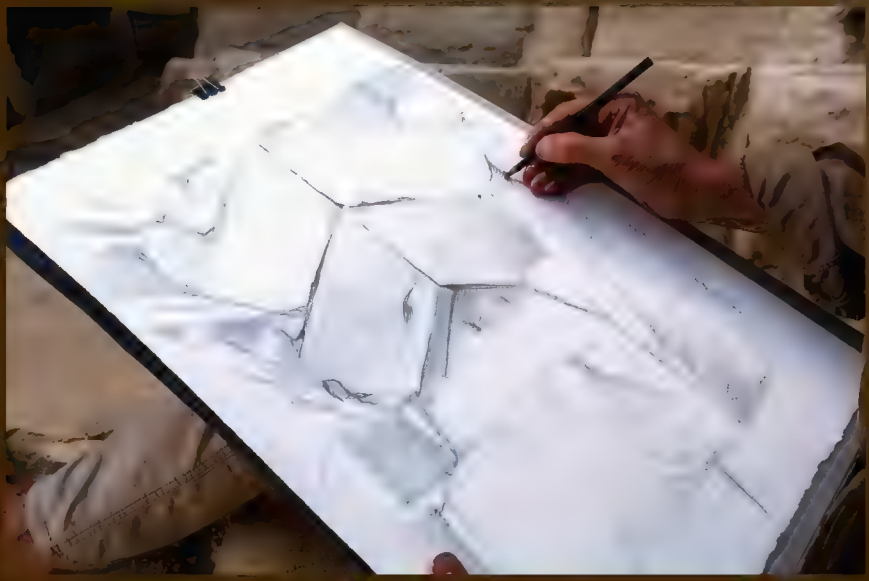
Ici, le dessinateur s'attarde sur un chevron. «Un détail longtemps passé inaperçu et dont on ne connaît toujours pas la fonction.»

«Difficile de dessiner la pyramide. Trop proche, elle est un chaos de pierres, trop loin, elle n'est que lignes», confesse-t-il.



Pour *Le Dernier Pharaon*, il souhaitait à tout prix «croquer» le Sphinx de Gizeh avec la Grande Pyramide en arrière-plan. «J'ai longtemps tourné autour de lui pour m'arrêter sur ce point de vue. Le dessin, effectué en fin de journée lorsque la lumière du soleil est rasante, m'a pris quatre heures. J'avais le site pour moi tout seul.»

L'artiste belge a eu l'autorisation de gravir la plus ancienne – et la seule encore debout – des Sept Merveilles du monde antique : «Je voulais ressentir sa force tellurique. Assis dans cette petite cavité, j'avais l'impression d'être presque dedans.»



À partir de la découverte faite par ScanPyramids, il a «imaginé que ces chevrons se prolongent à l'intérieur de l'édifice»

Photos : Philippe Bourseiller (x4)

Le défi le plus complexe : restituer la rugosité des pierres...

... et leur donner une once de chaleur par un subtil jeu de couleurs.

UNE **ÉNIGME ARCHITECTURALE** DE 4 500 ANS ET 2,3 MILLIONS DE PIERRES

Dans *Le Mystère de la Grande Pyramide*, Edgar P. Jacobs postulait déjà qu'il existait une chambre d'Horus sous la pyramide de Kheops surnommée la Grande Pyramide. Par la suite, l'auteur féru d'égyptologie ne cessera de s'intéresser au tombeau de ce pharaon. Une coupure de presse de 1967, retrouvée dans sa documentation, fait référence au prix Nobel de physique Luis Walter Alvarez, le pionnier américain des muons. Alvarez a été le premier à utiliser ces particules élémentaires pour tenter de repérer des chambres secrètes dans la pyramide de Khephren...

Cinquante ans plus tard, cette même technique des muons a permis à la mission scientifique ScanPyramids d'identifier la présence d'une cavité inconnue de 30 mètres de long au cœur de celle de Kheops. La méthode d'investigation repose sur ces particules issues de rayons cosmiques. Tombant sur le sol comme une pluie invisible d'étoiles filantes, les muons pénètrent la matière. A l'image des rayons X, qui traversent le corps humain et permettent de visualiser son squelette, ils peuvent fournir de précieuses indications sur l'épaisseur des pierres. Les muons ont aidé ScanPyramids à matérialiser pour la première fois l'intérieur de la Grande Pyramide sans percer le moindre trou.

Dans l'esprit des missions d'exploration napoléoniennes pluridisciplinaires, l'auteur de bande dessinée François Schuiten participait à cette aventure, tout en réfléchissant au scénario du *Dernier Pharaon*, un album en forme de suite et de conclusion au *Mystère de la Grande Pyramide*, et qui connaît cette année un retentissant succès en librairie. «François a fait deux voyages en Egypte avec ScanPyramids, explique le coloriste du *Dernier Pharaon*, Laurent Durieux. Jacobs n'avait pas eu la possibilité de se rendre au Caire en raison de la crise politique autour du canal de Suez [qui opposait Nasser aux Anglais et aux Français]. François a eu la chance d'escalader le tombeau de Kheops et d'y entrer.»

Soixante-neuf ans après ***Le Mystère de la Grande Pyramide***, les deux héros replongent dans une enquête ésotérique égyptienne.

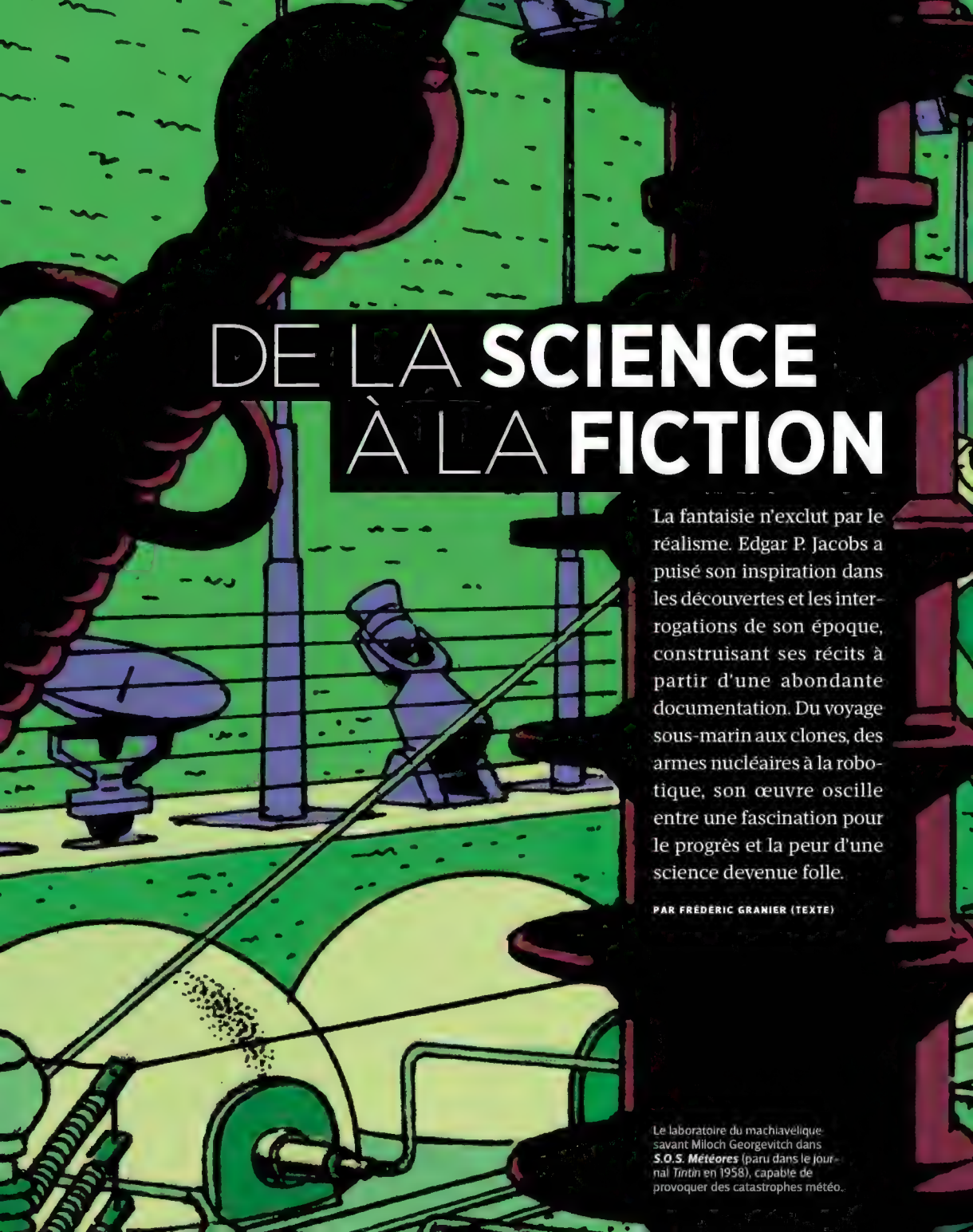
«Les révélations de cette mission bouleversent les connaissances des archéologues, raconte François Schuiten. Elles rappellent aussi l'intrigue du *Mystère de la Grande Pyramide* [publié dans le journal *Tintin* entre 1950 et 1952], à commencer par la découverte non pas de la chambre d'Horus, mais d'un énorme espace. Un autre, plus petit, a aussi été détecté, qui pourrait être un couloir secret derrière les chevrons de la face nord. Jacobs les avait très précisément dessinés à la fin de l'histoire. Blake et Mortimer ressortaient du tombeau de Kheops quelques dizaines de mètres en dessous de ces chevrons, après avoir tout oublié des secrets de la chambre d'Horus. Personne n'imaginait qu'un couloir puisse exister à cet endroit.» Selon le dessinateur – qui a annoncé en mai 2019 que *Le Dernier Pharaon* serait son ultime BD –, si l'album n'est pas à proprement parler une aventure archéologique, toutes ces réflexions sur la structure de la pyramide de Kheops lui ont servi pour la création de l'album. «Ce monument de 4 500 ans reste une énigme architecturale de 2,3 millions de blocs de pierre. Il a encore des leçons à nous donner, qui ne doivent rien à la magie ni à l'ésotérisme. Mon rêve serait de percer un trou de souris pour introduire une caméra capable de visiter les espaces secrets découverts grâce aux rayons cosmiques des muons.» ■

DANIEL COUVREUR

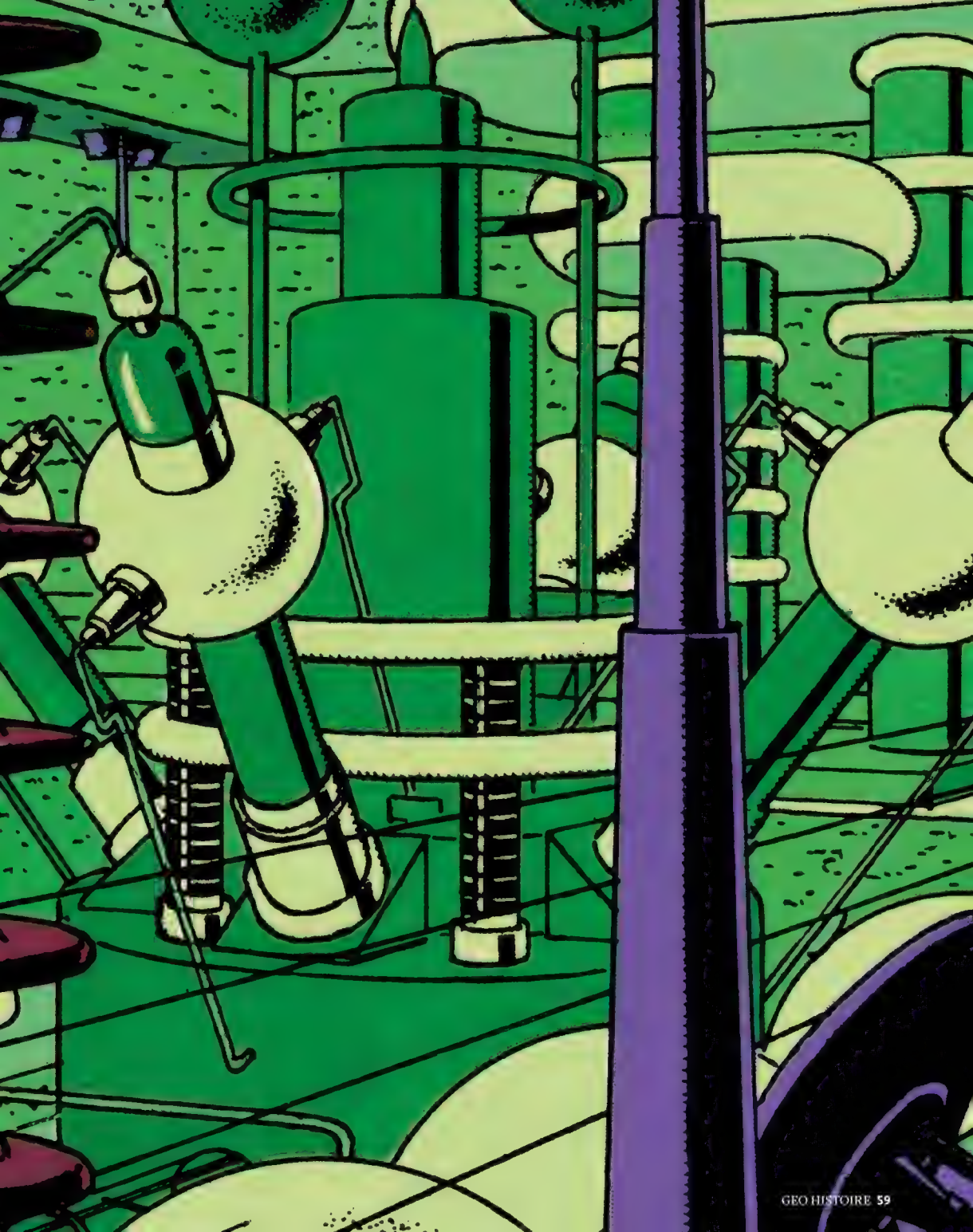
DE LA **SCIENCE** À LA **FICTION**

La fantaisie n'exclut par le réalisme. Edgar P. Jacobs a puisé son inspiration dans les découvertes et les interrogations de son époque, construisant ses récits à partir d'une abondante documentation. Du voyage sous-marin aux clones, des armes nucléaires à la robotique, son œuvre oscille entre une fascination pour le progrès et la peur d'une science devenue folle.

PAR FRÉDÉRIC GRANIER (TEXTE)



Le laboratoire du machiavélique savant Miloch Georgevitch dans ***S.O.S. Météores*** (paru dans le journal *Tintin* en 1958), capable de provoquer des catastrophes météo.



L'ARME ATOMIQUE
POUR JACOBS, UN MAL NÉCESSAIRE

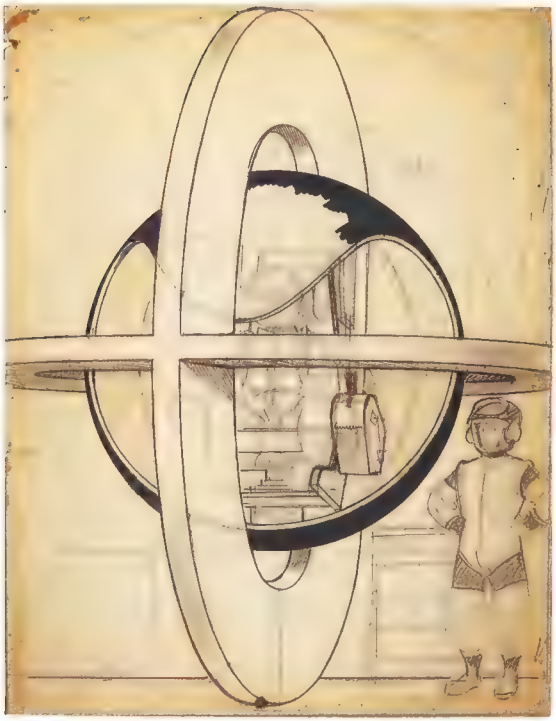
Le 6 août 1945, les Américains larguent la bombe A sur Hiroshima. Trois jours plus tard, Nagasaki subit le même sort. Environ 200 000 Japonais perdent la vie dans ces deux attaques, sans compter ceux qui périront, par la suite, des effets secondaires. Face à cette terreur d'un nouveau genre, l'empire du Soleil-Levant s'incline : moins d'un mois plus tard, le 2 septembre, Hirohito capitule. Impossible de ne pas songer à cet épisode toujours controversé de la Seconde Guerre mondiale lorsqu'à la fin du troisième tome du *Secret de l'Espadon*, publié dans le journal *Tintin* en 1949, les bombes atomiques larguées par des avions conçus par Mortimer permettent de triompher de l'infâme Basam-Damdu. Pour Jacobs, le message est clair : pour sauver l'humanité de la tyrannie, il faut savoir utiliser tous les moyens.

Dans *La Vallée des Immortels*, tome I (2018), Yves Sente, Teun Berserik et Peter van Gerwen reprennent l'ascenseur de [illegible] *Secret de l'Espadon*, mais [illegible] champignon de explosion.

Dans *Les 3 Formules du professeur Sato*, [illegible] 1990, Mortimer se retrouve face à un double [illegible] d'une force surhumaine.

LES CLONES
AVANT LA RÉVOLUTION DE LA GÉNÉTIQUE

Les fans durent attendre treize ans pour connaître la fin de l'histoire... En 1977, Edgar P. Jacobs faisait paraître le premier tome des *3 Formules du professeur Satō*, avant de laisser son œuvre inachevée. C'est finalement en 1990 que Bob De Moor reprend ce récit mêlant complot cybernétique et enquêtes au bout du monde, en l'occurrence le Japon : pour supprimer Blake, Olrik va se servir d'un double de Mortimer, en réalité un androïde autonome volant. On aurait conseillé au diabolique colonel d'utiliser plutôt la technologie du clonage génétique, qui n'est aujourd'hui plus du domaine de la science-fiction. En 1996, Dolly, la petite brebis d'Edimbourg, est ainsi devenue le premier mammifère cloné de l'Histoire. Quant au premier homme dupliqué, il ne s'est pas encore présenté...

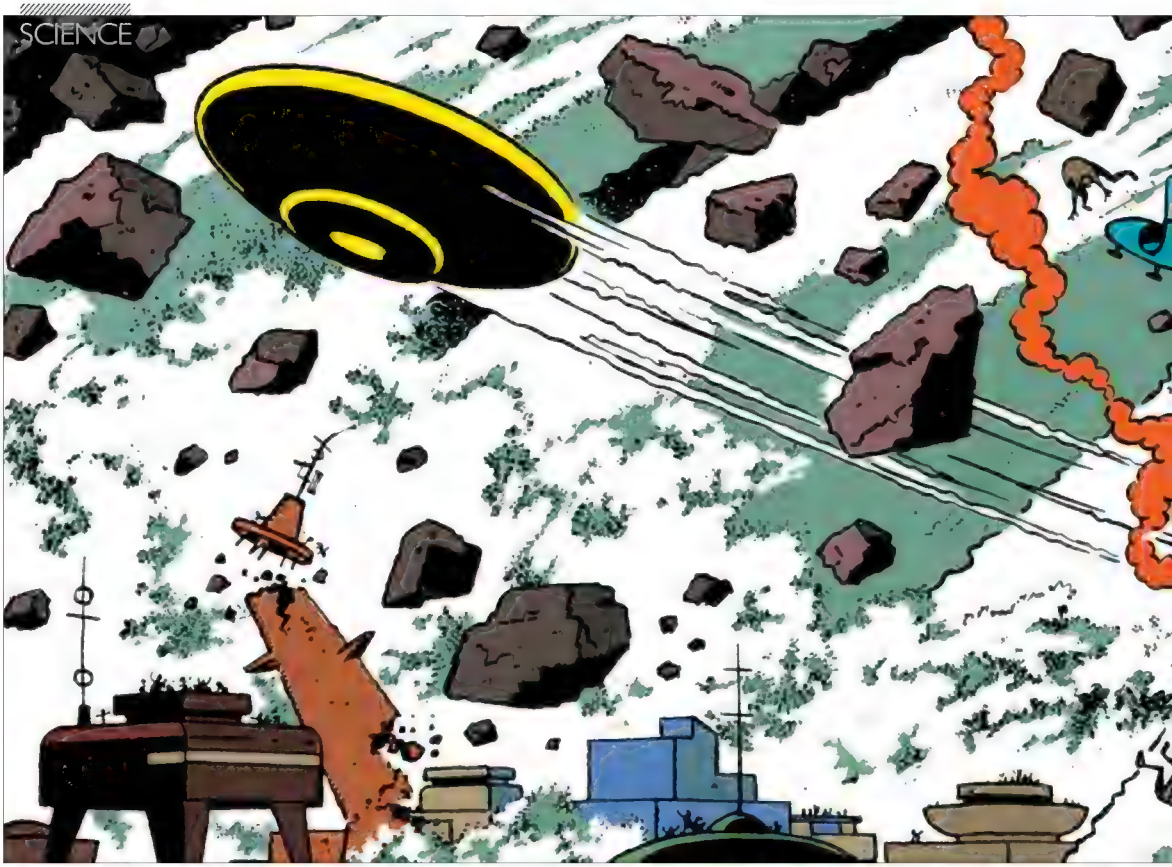


Une esquisse sur calque du Chronoscaphe. Jacobs imaginait un appareil qui voyage dans le temps. L'habitacle du pilote est protégé par des anneaux formant une armature de métal.

LES VOYAGES TEMPORELS
DANS LE SILLAGE D'ALBERT EINSTEIN

Grand admirateur de l'écrivain H. G. Wells, Jacobs avait été fasciné par la lecture de *La Machine à explorer le temps* (1895), classique de la science-fiction dans lequel un savant parvient à atteindre l'an 802701. Il s'en servit pour concocter *Le Piège diabolique* (1962), aventure solo de Mortimer, où celui-ci explore le Jurassique, le Moyen Age et le futur à bord du Chronoscaphe de son vieil ennemi le professeur Miloch. L'auteur de BD s'intéressait aux travaux d'Albert Einstein qui, dès les années 1920, posa les bases de la théorie de la relativité restreinte, avançant l'idée qu'un mouvement dans l'espace a un impact sur le temps. Si l'on passe dix ans dans une fusée fonçant à 99,99 % de la vitesse de la lumière (300 000 kilomètres par seconde), il se sera écoulé 223 ans à notre retour sur Terre. Mais ce type de voyage n'est pas pour demain...

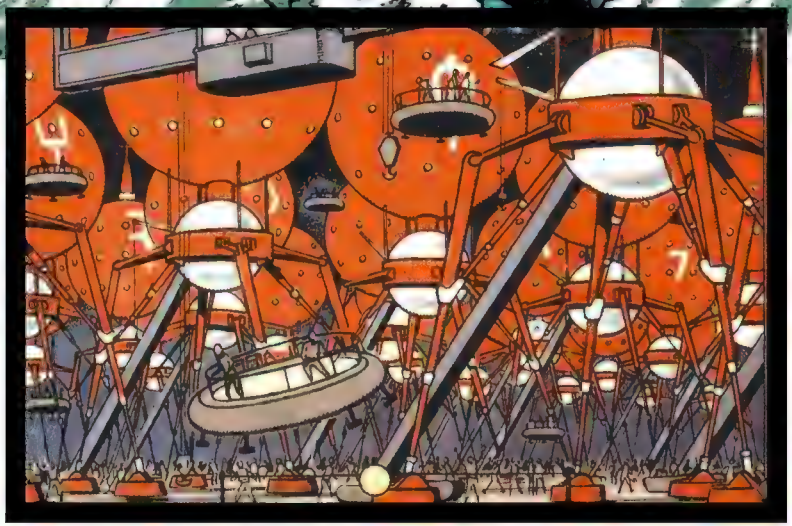
Hallucinations ou mal des transports ? La vitesse du Chronoscaphe provoque chez Mortimer de drôles d'effets secondaires (***Le Piège diabolique***, 1962).



A la fin de ***L'Enigme de l'Atlantide*** (publié en album en 1970), une gigantesque vague noie la cité de Poseidopolis, capitale de l'Atlantide.

L'ATLANTIDE
PLUS PROCHE DE WELLS QUE DE PLATON

Platon fut le premier à l'évoquer : l'Atlantide était une cité prospère et fastueuse, dédiée à Poséidon, engloutie après un cataclysme provoqué par Zeus. Dans *L'Enigme de l'Atlantide* (publié dans le journal *Tintin* entre 1955 et 1956), Jacobs s'inspire du mythe pour imaginer une cité futuriste préservée de la folie des hommes. S'il reprend des éléments mentionnés par Platon (dont l'orichalque, l'alliage métallique légendaire du bouclier d'Hercule), il fait le choix de placer l'Atlantide dans un site sauvage d'Amérique centrale pour composer un récit digne d'un space opera. Le «sixième continent» fascina bien des aventuriers et des chercheurs : dans les années 1970, Jacques-Yves Cousteau se lança dans cette quête utopique et envoya son équipe sonder l'Altiplano. Aujourd'hui, même avec Google Earth, la mystérieuse cité n'a pu être débusquée.



Pour que la civilisation perdure, une fois les astronefs atlantes se préparent à décoller, ils choisissent d'une autre planète

LE PIÈGE DIABOLIQUE

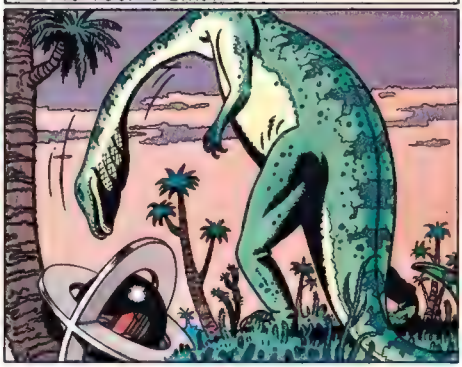
PAR E. P. JACOBS

Miloch a légué à Mortimer un chronoscaphe volontairement déréglé qui l'a amené à l'époque préhistorique. Un élasmosaure vient de se dresser devant lui...

A CETTE VUE MORTIMER EMPOIGNANT SON CAS QUE REPLONGE PRECIPITAMMENT DANS L'ENCHEVÊTREMENT PROTECTEUR DES PLANTES GÉANTES, À L'INSTANT PRÉCIS OÙ LA TÊTE DU MONSTRE SE RABAT SUR LUI!...

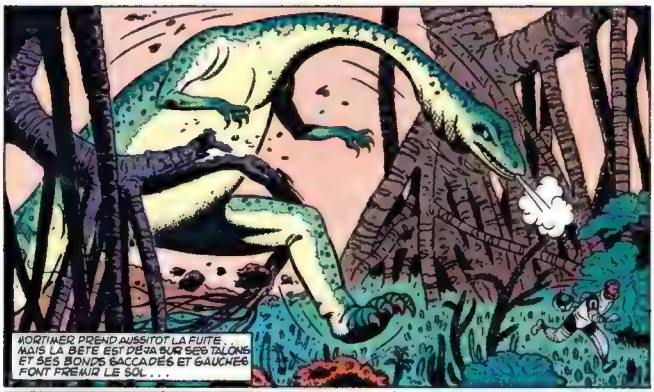
DÉJÀ, NOTRE AMI SE CROIT HORS DE DANGER, MAIS COMME, À BOUT DE SOUFFLE, IL ÉMERGE DES FOURRÉS, UNE OMBRE GIGANTESQUE PASSE AU-DESSUS DE LUI...

...IL LÈVE LA TÊTE ET SE REND COMPTE AVEC EFFROI, QUE L'ÊTRE MONSTRUEUX QUI VIENT DE L'ENJAMBER SANS LE VOIR EST UN ENORME PLATEOSAURE QUI, INTRIGUÉ PAR LE CHRONOSCAPHE, S'EN VA FLAIRER CELUI-CI, AU RISQUE DE LE FAIRE CHOIR DANS LE MARAIS!...



À CETTE VUE L'INFORTUNÉ PROFESSEUR NE PEU RETENIR UN CRI...

SURPRIS, LE MONSTRE TOURNE LA TÊTE DE SON CÔTÉ ET LE DÉCOUVRE...



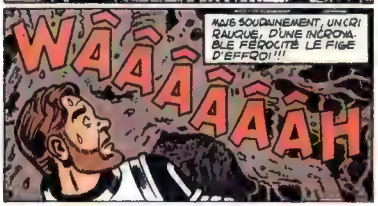
MORTIMER PREND AUSSITÔT LA FUITE. MAIS LA BÊTE EST DÉJÀ SUR SES TALONS ET SES BONDS SACCADÉS ET GAUCHES FONT FREMIR LE SOL...

...DÉSESPÉRÉMENT LE FUGITIF TENTE DE CHERCHER REFUGE DANS LA JUNGLE DU MARAIS DÉJÀ IL SENT SUR SA NUQUE LE SOUFFLE DE SON GIGANTESQUE POURSUIVANT LORSQUE SOUDAIN...

...LE PROFESSEUR S'ENGLOUTIT DANS UNE PROFONDE EXCAVATION CREUSÉE ENTRE LES RACINES D'UN ARBRE ABATTU...

FURIEUX, LE PLATEOSAURE TENTE DE L'ARRACHER À SON PRÉCAIRE ABRI, MAIS DEVANT L'INUTILITÉ DE SES EFFORTS, IL SE MET À SACCAGER TOUT LE TERRAIN D'ALENTOUR...

...FAISANT S'ÉCROULER LA TERRE EN MASSES ÉNORMES...



Insectivore, le platéosaure n'aurait jamais pourchassé Mortimer Dans ***Le Piège diabolique,*** Jacobs s'éloigne de la rigueur scientifique pour l'univers fantaisiste de Jules Verne ou H G Wells

Piégé par le professeur Miloch, Mortimer se retrouve plongé 150 millions d'années en arrière. C'est l'album le plus débridé de la saga

LES DINOSAURES
UNE VISION PLUTÔT FANTAISISTE

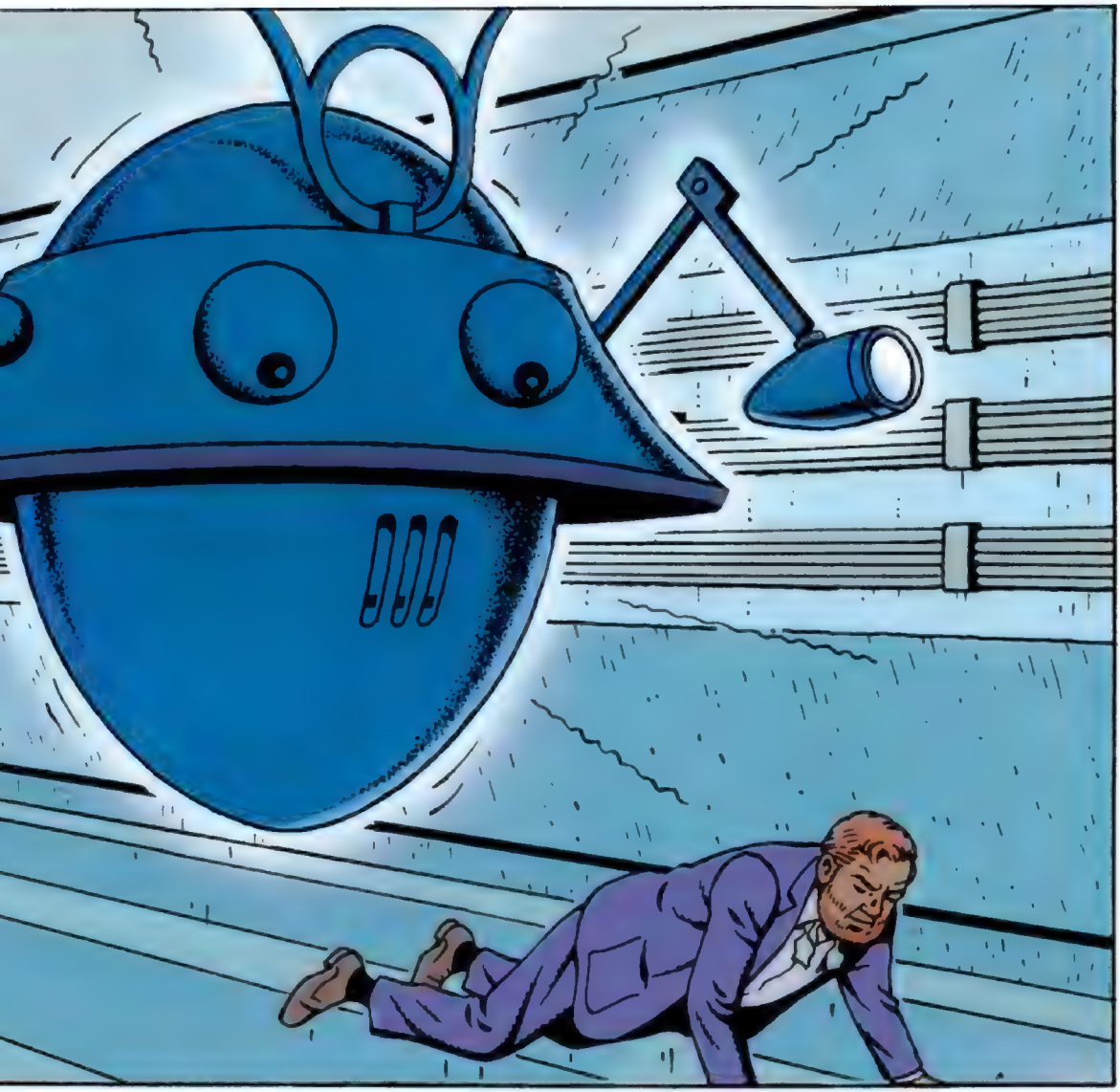
En 1824, William Buckland jette un pavé dans la mare : face à ses pairs dubitatifs, le géologue anglais affirme que le fossile de mâchoire qu'il étudie depuis des années appartiendrait... à un reptile géant (qu'il nomme *Megalosaurus*). Dix-huit ans plus tard, un autre Britannique, Richard Owen, est le premier à utiliser le mot dinosaure. Ces premières découvertes vont affoler la science, mais aussi les artistes. Intrigué par les récentes révélations, Henry de la Beche réalise des peintures macabres où d'étranges créatures aquatiques se livrent à des luttes sans merci et où des lézards géants dévorent des ptérodactyles. Jacobs s'est sans nul doute inspiré de ce courant artistique (plus fantaisiste que scientifique) que l'on nomme le paléoart pour croquer les bêtes féroces du *Piège diabolique* (1962), splendide récit d'aventures. Spielberg n'a rien inventé...

LES ANDROÏDES

QUAND LA BD ANNONCE LA ROBOTIQUE

En 1942, dans *Cercle vicieux*, l'écrivain de science-fiction Isaac Asimov définissait les trois lois de la robotique. Un robot ne peut porter atteinte à un être humain. Un robot doit obéir aux ordres qui lui sont donnés par un être humain. Un robot doit protéger son existence tant que cela n'entre pas en conflit avec les deux autres lois. Cette sainte trilogie n'a pas empêché romanciers et scénaristes d'inventer des androïdes tueurs, voire des robots qui se retournent contre leurs créateurs. Dans *Les 3 Formules du professeur Satō*, tome I (1977), Jacobs a l'intuition géniale de placer son histoire au Japon. Aujourd'hui, le pays compte sur la robotique pour pallier la baisse de natalité et dynamiser sa productivité : des androïdes vous accueillent dans des hôtels, et des chiens mécaniques divertissent les personnes âgées...

Dessins préparatoires d'Edgar P. Jacobs pour *Les 3 Formules du professeur Satō* (1977).



Pour réaliser cet inquiétant robot samouraï qui terrasse Mortimer, Jacobs s'est inspiré d'une authentique armure nippone.

PERDANT L'ÉQUILIBRE, IL TOMBE À LA RENVERSE, BLAKE AUSSITÔT CHERCHE À TIRER SUR LE MOLLUSQUE PAR L'INTERSTICE DES VALVES, MAIS IL CONSTATE AVEC ANGOISSE QUE SON ARME EST DÉCHARGÉE !...
OLRIK QUI NE VOIT PLUS LE RAYON DU PROJECTEUR DE BLAKE, SE RETOURNE APERCEVANT L'ANGLAIS À TERRE..
?
...IL REVIENT AUSSITÔT SUR SES PAS ET S'APPROCHE EN RICANANT DE SON ADVERSAIRE IMMOBILISÉ.
Ah ! Ah ! Vous voilà bien attrapé, mon cher capitaine !
ET, SAISISSANT SOUDAIN LE TUYAU D'ARRIVÉE D'AIR, IL S'EFFORCE DE LE FAIRE SAUTER, TANDIS QUE LE MALHEUREUX BLAKE, LA JAMBE BROYÉE PAR LA BIVALVE, ESSAYE DÉSESPÉREMENT DE SE DÉFENDRE...

L'infâme Olrik tente d'étouffer le capitaine Blake dont le pied vient d'être pris dans un énorme coquillage

LES ABYSSES
DANS LE SOUVENIR DE JULES VERNE

C'est l'un des moments les plus angoissants du *Secret de l'Espadon* : des scaphandriers tentent de rejoindre le sous-marin *SII*, sans savoir qu'Olrik s'est glissé dans l'équipe. Cette plongée dans le monde du silence est la seule de la saga *Blake et Mortimer*, mais elle tenait à cœur à Jacobs, grand lecteur de Jules Verne. Dès l'Antiquité, les hommes se servaient de cloches de plongée pour travailler sous l'eau : Aristote mentionne, au IVe siècle avant J.-C., des « cuves d'airain descendant dans l'océan, dont l'ouverture était dirigée vers le bas et qui pouvaient abriter un ou plusieurs hommes ». Mais il faut attendre 1776 pour qu'apparaisse le premier scaphandre lourd, et 1943 pour le scaphandre autonome, qui affranchit le plongeur du casque et des chaussures.

Dans cette scène du *Secret de l'Espadon*, tome III, Jacobs fait une référence directe à l'attaque du poulpe géant de *Vingt Mille Lieues sous les mers*

Maître Jacobs au microscope

Les savants fous qu'affrontent Blake et Mortimer, les armes ultraperfectionnées qui anéantissent en un éclair des villes entières... Derrière la fascination pour les nouvelles technologies, Jacobs pointait du doigt la part sombre de la science. A Paris, le musée des Arts et Métiers lui consacre une passionnante exposition à travers une sélection d'objets prélevés dans les réserves ainsi que 120 originaux du maître (crayonnés, planches encrées, maquettes...). La plupart n'ont jamais été présentés au public. Incontournable !

ScientiFiction, *musée des Arts et Métiers, Paris. Jusqu'au 5 janvier 2020.*

1914

LES CONQUÉRANTS DE L'IMPOSSIBLE

Cette année-là, l'expédition Shackleton part à la découverte de l'Antarctique. Elle ne l'atteindra jamais, et ses membres survivront dix-huit mois dans des conditions extrêmes. Bien plus tard, Blake et Mortimer affronteront eux aussi le pôle Sud !

PAR FRANCISQUE OESCHGER (TEXTE) ET FRANK HURLEY/SCOTT POLAR RESEARCH INSTITUTE, UNIVERSITY OF CAMBRIDGE/GETTY IMAGES (PHOTOS)

mois et demi après son départ, [illegible]

Avant de quitter l'île de la Géorgie du Sud, fin 1914, l'équipage pose face à l'objectif de Frank Hurley, le photographe de l'expédition.

LE DÉFI EST DE RÉALISER **LA PREMIÈRE TRAVERSÉE** DU

En janvier 1915, la mer gèle autour du navire. A sa surface se forment ce que les scientifiques appellent des «fleurs de glace».

CONTINENT POLAIRE : UN RAID DE 3 000 KILOMÈTRES

SOUDAIN, LA BANQUISE SE SOUDE AUTOUR DU NAVIRE : L'ÉQUIPAGE SE RETROUVE **PRISONNIER**

Juin 1915, en attendant le dégel, la vie continue à bord. La viande de phoque vient heureusement compléter les réserves de vivres.

APRÈS LA **DISLOCATION** DU NAVIRE, ILS N'ONT PLUS LE CHOIX : POURSUIVRE À PIED COÛTE QUE COÛTE

Fin octobre 1915, le navire est broyé par les glaces. Pour survivre, l'équipage doit rejoindre l'île la plus proche, à 640 kilomètres.

MORTIMER, LUI, SERA SAUVÉ DES **GLACES** PAR UN HYDRAVION

Une nuit d'encre, une mer déchaînée... En route pour le pôle Sud, *La Madeleine*, sur laquelle ont pris place Blake et Mortimer, est malmenée par la tempête. Le pire reste à venir: «Surgissant soudain à travers un dense rideau de pluie, un iceberg géant se dresse à quelques encablures...» «A tribord toute !!!», hurle Mortimer au commandant tandis que le bateau, emporté par son poids et sa vitesse, écorche son flanc sur le monstre de glace dans un bruit de tôles lacérées. Cette scène, au début du tome 2 des *Sarcophages du 6e continent*, n'exagère pas les dangers qui guettent les bateaux naviguant dans l'océan Austral. Comme le disent les marins: «Sous les quarantièmes rugissants, il n'y a plus de lois, mais sous les cinquantièmes hurlants, il n'y a plus de Dieu.» Si les deux héros, mis en scène par Yves Sente et André Juillard en 2004, se sortent sans dommages de ce mauvais pas, tous les aventuriers des pôles n'ont pas eu cette chance. Au début du XXe siècle, Ernest Shackleton (1874-1922) a failli y laisser sa vie et celle de son équipage.

Dans le tome 2 des *Sarcophages du 6e continent*, Mortimer affronte une tempête de neige sur un traîneau pour échapper à Açoka, l'empereur resuscité

Le 5 décembre 1914, l'explorateur britannique quitte l'île de Géorgie du Sud, au large de l'Argentine, à bord de l'*Endurance*, et met le cap sur l'Antarctique. L'homme connaît la région. En 1901 et 1909, il a participé à deux expéditions pour tenter d'atteindre le pôle. Des exploits qui lui ont valu d'être anobli par le roi Edouard VII et d'entrer dans la légende de ces grands aventuriers qui tentent au mépris de leur vie de planter l'Union Jack sur les dernières terres inconnues du globe, pour la gloire et l'honneur de l'Empire britannique.

Le pôle Sud a été conquis trois ans plus tôt par le Norvégien Roald Admundsen, mais Sir Ernest Shackleton retourne cette année-là en Antarctique pour relever un autre défi : réaliser la première traversée du continent polaire entre la mer de Weddell (océan Atlantique) et la mer de Ross (océan Pacifique). Soit un raid de 3 000 kilomètres dans les «conditions les plus inhumaines qui soient» à travers «l'une des zones géographiques les plus inhospitalières de notre planète», écrit l'explorateur français Paul-Emile Victor dans sa préface au récit que Shackleton a consacré à son aventure, *L'Odyssée de l'Endurance* (éd. Phébus, 1988).

Le trois-mâts spécialement construit pour l'expédition n'atteindra jamais les côtes du continent blanc. Dès le 19 janvier, il est bloqué dans le pack, la banquise flottante, que Shackleton décrit comme «un jeu de puzzle gigantesque imaginé par la nature», dont les fragments se soudent, se séparent et se ressoudent au gré des variations de température – jusqu'à moins 30 °C – et des courants marins. Le navire est vite immobilisé par les glaces avec son équipage, 26 hommes que Shackleton et son capitaine, Frank Worsley, ont sélectionnés parmi 5 000 volontaires. Les matelots chassent des phoques dont la viande et la graisse viennent enrichir les réserves de vivres, les scientifiques procèdent à différents relevés, tandis que le photographe de l'expédition, Frank Hurley, immortalise les étapes de cet interminable hivernage qui va durer huit mois.

Le 10 octobre 1915, le dégel disloque enfin la banquise et l'*Endurance* tente de se frayer un passage au milieu des glaçons. L'espoir ne sera que de courte durée. Le 23, les glaces se reforment brutalement autour de la coque qui est soumise à une pression énorme. «L'assaut fut terrible, raconte Shackleton. [...] Tout le bâtiment était ébranlé et gémissait sous la poussée [...]. Le navire se tordait et commençait à faire eau dangereusement.» Provisions, équipements, chiens, traîneaux et canots sont débarqués sur la banquise. Le mercredi 27 octobre, Shackleton donne l'ordre d'abandonner le bateau. L'objectif est maintenant de trouver des secours. L'île la plus proche, Paulet, est à 346 milles marins, soit 640 kilomètres...

Les 28 naufragés de l'*Endurance* n'ont pas le choix. A la veille de Noël 1915, ils se lancent à pied à travers le pack, emportant trois canots et des provisions pour 42 jours. Des hommes courbés derrière un traîneau tiré par des chiens, avançant au milieu d'une immensité de glace balayée par les vents... Une image mythique de la conquête des pôles à laquelle, toujours dans le même album,

Francis Blake n'échappe pas. «Pourvu que je sois toujours dans la bonne direction. On n'y voit pas à trente pas dans ce blizzard...», s'inquiète-t-il, égaré avec son attelage dans une violente tempête de neige. Effectivement, alors qu'il cherche à rallier la base française, l'agent du MI5 tombe sur celle des Soviétiques... Mais nulle base en vue pour Shackleton et son équipage qui progressent à grand-peine. «Chaque bateau avec son chargement et les traîneaux qui le portaient pesait plus d'une tonne», détaille l'explorateur.

Le convoi glisse mal sur une glace trop molle, épuisant les hommes et les chiens. Il faut s'arrêter en attendant de meilleures conditions météorologiques. Ils vont rester trois mois prisonniers de ce campement qu'ils baptisent avec un flegme tout britannique «le camp de la Patience». En dépit de la capture de quelques phoques et pingouins, les réserves de nourriture baissent et, la mort dans l'âme, ils doivent abattre leurs derniers chiens. Shackleton, qui fait chaque jour le point sur leur position, constate avec inquiétude que le pack, «trop disloqué pour nos traîneaux et pas assez pour permettre à nos canots de naviguer», les éloigne inexorablement de l'île Paulet.

Le 9 avril, les glaces se disloquent enfin, faisant apparaître des chenaux praticables. Ils peuvent mettre les canots à l'eau et quitter leur glaçon flottant. Quatre jours plus tard, les trois embarcations s'arrachent aux derniers lambeaux du pack et affrontent la haute mer. Torturés par la faim et la soif, les «bouches enflées» et les «langues brûlantes», les matelots des trois embarcations mettent le cap sur l'île de l'Eléphant, refuge le plus proche, dont ils finissent par apercevoir la silhouette à l'horizon. Ils y abordent le 14 avril, épuisés. Ils ne sont pas sauvés pour autant. L'île est à l'écart des routes maritimes. Aucun bateau ne passe jamais au large.

Le professeur Mortimer connaîtra lui aussi cette angoisse. A la fin de l'aventure, il se retrouve avec quelques compagnons sur un iceberg à la dérive, scrutant l'horizon dans l'espoir d'y voir apparaître un navire... En vain. Mais les deux compères ne s'en tirent-ils pas toujours sains et saufs ? Mortimer retrouve justement un émetteur oublié au fond de sa poche. Et bientôt un hydravion emportera les rescapés loin des glaces.

Au printemps 1916, Ernest Shackleton et ses compagnons ne peuvent compter que sur eux-mêmes. Leur seule chance de salut est de gagner l'île de Géorgie du Sud, au nord-est, d'où ils ont appareillé seize mois plus tôt. Soit un nouveau périple de près de 1 500 kilomètres à travers les mers les plus difficiles du globe. Seul un des canots, le *James Caird*, une embarcation de 7 mètres, est taillé pour une telle aventure. Shackleton y embarque le 24 avril avec le capitaine Worsley et quatre volontaires. Les 22 autres hommes de l'*Endurance* devront attendre... et survivre au froid et à la faim.

Après quinze jours d'une traversée durant laquelle ils manquent à plusieurs reprises de sombrer, les six hommes atteignent la côte sud de l'île. Il leur reste une ultime épreuve. Pour rejoindre la station de Stromness, sur la côte nord, il leur faut traverser cette terre inhospitalière dont les sommets glacés culminent à près de 3 000 mètres d'altitude – «un morceau des Alpes planté dans l'Atlantique», comme le résument l'explorateur Bertrand Imbert et le chercheur Claude Lorius dans leur ouvrage *Le Grand Défi des pôles* (coll. Découvertes Gallimard, 1987). Trente kilomètres de haute montagne que les naufragés entreprennent avec pour tout équipement une corde et une herminette de charpentier en guise de piolet.

Le 20 mai, ils se présentent, à bout de forces, aux autorités de la petite base britannique. Douchés et habillés de propre, ils peuvent enfin prendre un repas chaud digne de ce nom... le premier depuis un an et demi ! Après trois tentatives infructueuses, les hommes de l'*Endurance* bloqués sur l'île de l'Eléphant seront récupérés trois mois plus tard, le 30 août 1916. Comme les deux héros de Edgar P. Jacobs, les Robinson des glaces s'en sont tous tirés sains et saufs. «Nous avons échoué», reconnaîtra l'explorateur à la fin de son récit. Il venait pourtant de signer l'un des plus grands exploits de la conquête des pôles. ■

FRANCISQUE OESCHGER

La deuxième aventure de Blake et Mortimer
Les Sarcophages du 6e continent
(1 Cycle) a été scénarisée par Yves Sente et dessinée par André Juillard

ET AUJOURD'HUI

Un vaisseau futuriste pour explorer les eaux polaires

Plus d'un siècle après l'épopée de l'*Endurance*, le continent blanc continue de fasciner scientifiques et explorateurs. Mais plus question de trois-mâts, ni de moteur à vapeur... Au XXIe siècle, la technologie se met au service de la découverte. *Polar Pod* est le vaisseau de l'avenir : une plateforme océanographique verticale de 100 mètres de haut conçue pour résister aux vagues et aux courants des cinquantièmes hurlants. Pendant deux ans, ce «navire» va tourner autour de l'Antarctique. Son équipement sophistiqué permettra à une équipe internationale de chercheurs d'étudier les courants, la dynamique des vagues ou encore de recenser la faune marine grâce à des mesures acoustiques. L'initiateur du projet n'est autre que Jean-Louis Etienne qui, entre 1989 et 1990, avait traversé le pôle à pied sur 6 300 kilomètres. Départ prévu en octobre 2021.

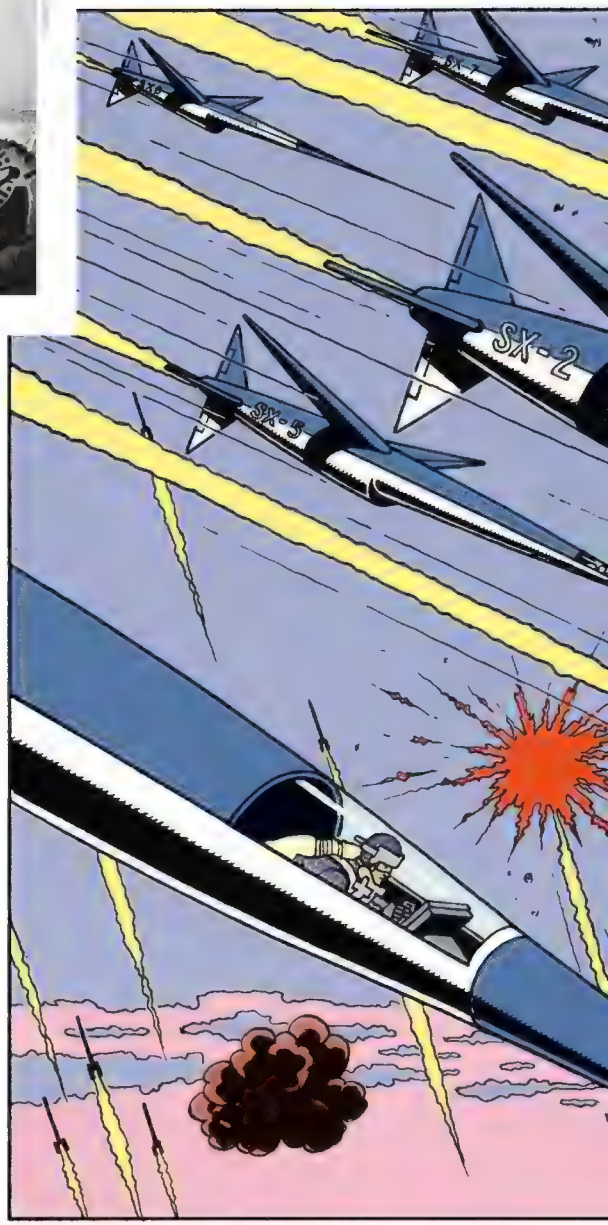
1944
1945

LONDRES
LA TERREUR VIENT DU CIEL

De juin 1944 à mars 1945, la capitale est ravagée par les bombes volantes V1, puis par les fusées V2, tirées par les nazis. Des épisodes meurtriers dont Edgar P. Jacobs s'est largement inspiré dans les trois tomes du *Secret de l'Espadon*.

Dans cette illustration de *La Vallée des Immortels*, Blake et Mortimer se retrouvent dans un Londres dévasté par les bombardements de l'Empire jaune.

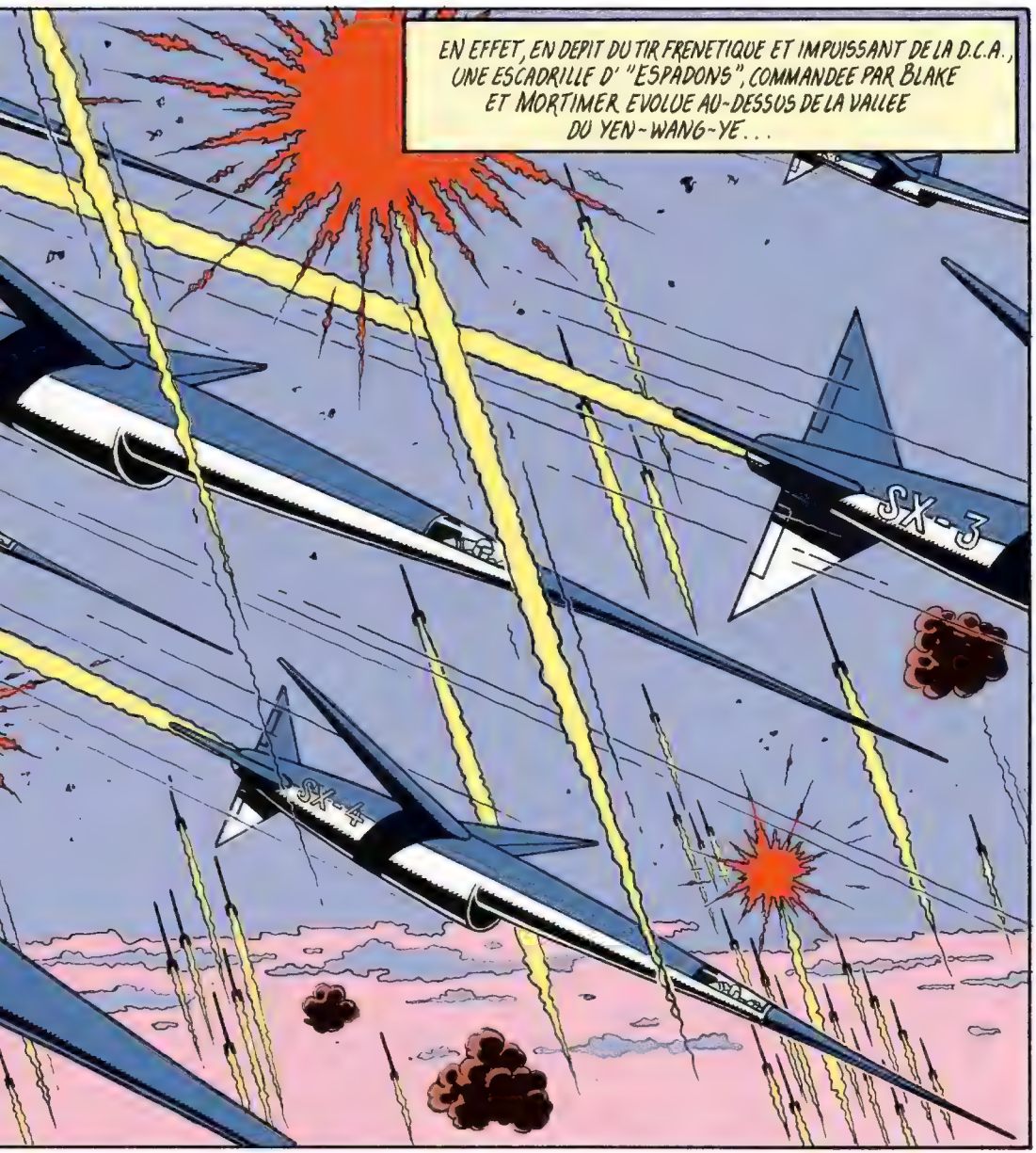
Le prototype de la bombe volante V1 est lancé avec succès par les nazis en octobre 1943. Huit mois plus tard, ce missile sèmera la terreur sur Londres.



Pour les 55 ans d'Adolf Hitler, ce 20 avril 1944, les plus hauts dignitaires nazis ont prévu d'offrir à leur führer un cadeau dont il rêvait depuis longtemps : une arme terrifiante pour dévaster Londres et se venger ainsi des Britanniques qui bombardent l'Allemagne depuis 1940. Les ingénieurs de la Luftwaffe, l'armée de l'air allemande, ont développé ce mystérieux armement depuis deux ans dans une base secrète à Peenemünde, un port situé sur les bord de la Baltique. Sur quoi ont-ils travaillé ? Sur une bombe volante sans pilote, propulsée par un moteur à réaction, à plus de 600 kilomètres par heure, avec une portée de 200 kilomètres. Le nom de ce premier missile de croisière de l'histoire ? Le Vergeltungswaffe-1 (littéralement, arme de représailles n° 1). Une appellation peu séduisante que les services de la propagande de Joseph Goebbels rebaptiseront V1, son abréviation, pour marquer davantage les esprits. A compter du cinquante-cinquième anniversaire d'Hitler, le III[e] Reich promet en effet l'enfer aux Londoniens, en menaçant de faire pleuvoir, en l'espace de dix jours, 1 000 à 1 500 de ces bombes d'un nouveau genre sur leur capitale.

Mais ces engins de mort ne sont pas prêts immédiatement. Les groupes industriels chargés de la production ont besoin de deux mois supplémentaires pour parfaire leur nouveau jouet de guerre. Finalement, les premiers V1 s'abattent sur la Grande-Bretagne le 13 juin 1944, une semaine après le débarquement des forces alliées sur les côtes normandes. Ce jour-là, dix V1, tirés depuis des rampes installées en France, dans la Somme et le Pas-de-Calais, foncent vers l'Angleterre. ●●●

Dans le tome III du *Secret de l'Espadon*, Jean Graton met au point un engin révolutionnaire capable d'échapper aux tirs de la DCA. Ce qui était le cas des V2


EN EFFET, EN DEPIT DU TIR FRENETIQUE ET IMPUISSANT DE LA D.C.A., UNE ESCADRILLE D' "ESPADONS", COMMANDEE PAR BLAKE ET MORTIMER EVOLUE AU-DESSUS DE LA VALLEE DU YEN-WANG-YE...
SX-3
SX-4

AVEC 800 KILOS D'EXPLOSIFS, CHAQUE V1 PROVOQUE UNE **DÉFLAGRATION** GIGANTESQUE

●●● Quatre missiles parviennent à franchir la Manche, mais un seul s'avère meurtrier, tuant six personnes dans la banlieue de Londres. «De la mousse de champagne !» s'esclaffe-t-on dans les rangs de la Royal Air Force (RAF), l'armée de l'air britannique, en voyant des missiles tomber dans l'estuaire de la Tamise. L'ironie est de courte durée. Deux jours plus tard, ce sont 73 V1 qui frappent le sol londonien. L'un d'eux atteint la chapelle des Gardes des casernes de Wellington. Bilan : 80 morts et 120 blessés graves. En moins de vingt-quatre heures, quelque 200 autres engins s'écrasent sur la ville, provoquant à chaque fois une déflagration de 800 kilos d'explosifs ! Un carnage. Plusieurs quartiers populaires de Londres brûlent entièrement, comme on peut le voir en écho dans le premier volume du *Secret de l'Espadon*. L'action de ce triple album, publié à partir de septembre 1946 dans le journal *Tintin*, se déroule en effet pendant une imaginaire Troisième Guerre mondiale contre l'Empire jaune, mais Edgar P. Jacobs, marqué par les bombardements sur la Grande-Bretagne, y fait clairement référence en dessinant des bombes volantes ressemblant beaucoup aux V1. «Londres, l'orgueilleuse métropole, achève de se consumer !» se félicite le mégalomane empereur Basam-Damdu.

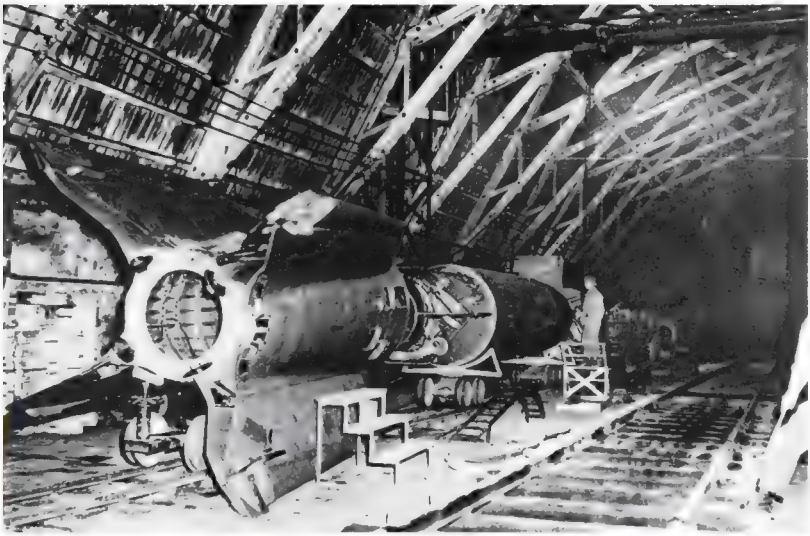
En 1944, les Londoniens se sentent impuissants face à ces missiles qui ravagent chaque jour un peu plus leur ville. Les yeux rivés sur le ciel, ils attendent, stoïques, les signes annonciateurs de frappes assassines : une flamme rougeoyante provoquée par le réacteur et un bruit de moteur. Face au danger de ces «*buzz bomb*» (bombes bruyantes), comme ils aiment à les appeler, les Londoniens s'abritent dans les stations de métro les plus profondes. Après chaque attaque, les habitants des quartiers de Westminster, Chelsea et Greenwich, mais aussi ceux du Kent et du Sussex, deux comtés situés au sud-est de la capitale et rebaptisés «l'allée des bombes», découvrent, horrifiés, le même spectacle de désolation. Partout des immeubles éventrés, des maisons en proie aux flammes, des canalisations d'eau et de gaz transpercées... Les secours s'activent pour dégager les corps déchiquetés et les hôpitaux sont vite débordés par le nombre de blessés. En quelques jours, l'angoisse gagne la population. Le premier ministre Winston Churchill (1874-1965) déclenche alors un vaste plan d'évacuation d'un million de civils (femmes, enfants, vieillards et malades). Le 6 juillet, le Vieux Lion se livre à un magistral exercice de communication de crise. Aux députés inquiets, il lance : «Jusqu'à ce matin, environ 2 750 bombes volantes ont été lancées. Cela représente une personne tuée par missile. Jamais Londres ne sera vaincue !» Un style churchillien que l'on retrouve dans le message du général des forces de résistance dans le deuxième volume du *Secret de l'Espadon*. «Un agresseur implacable et féroce nous a battus par surprise en utilisant des armes terribles inventées par la technique moderne... Nous répondrons par la plus froide détermination !» écrit-il.

A Peenemünde, où s'activent ingénieurs et militaires, le développement du missile V2 (ici, la première version) a démarré dès 1939.

L'été 1944, l'Angleterre contre-attaque. Les bombardiers de la RAF pilonnent sans relâche les rampes de lancement situées en France ainsi que le principal centre de stockage des V1, caché dans une grotte à Saint-Leu-d'Esserent, dans l'Oise. Les pilotes les plus audacieux des Spitfire, les avions de chasse des escadrilles anglaises, réussissent même à faire dévier de leur trajectoire les V1, volant à 3 000 mètres d'altitude, en les touchant avec les ailes de leurs avions de chasse ! Début septembre, l'avancée des alliés est telle sur le front de l'Ouest que la Wehrmacht doit en outre abandonner ses postes de tir en France. Le 6 septembre, Herbert Morrison, le secrétaire d'Etat ●●●

Sur cette vignette d'un realisme etonnant, l'armee de l'Empire jaune tente de proteger des tirs ses fusees transcontinentales, cachees dans l'Himalaya

Jacobs a publié *Le Secret de l'Espadon* des [illegible] tandis qu'il était [illegible] corflen, nerveux, [illegible] fatalistes [illegible]



A Dora, une annexe du camp de Buchenwald, les missiles V2 sont assemblés par les déportés, notamment français.

En novembre 1944, des Londoniens, abasourdis, tentent de retrouver des survivants dans les ruines fumantes d'un immeuble désintégré par un V2.

DÈS LA FIN DE LA GUERRE, LES ÉTATS-UNIS RECRUTENT LES **CONCEPTEURS** DE CES ARMES

●●● à l'Intérieur, claironne : «La bataille de Londres est gagnée !» Mais à quel prix. Le bilan est lourd : 6 184 civils tués et 17 981 blessés, sans oublier les dommages matériels. Plus d'un million de maisons ont été détruites. Et cette «victoire» n'est que de courte durée...

Deux jours plus tard, le 8 septembre, les nazis dévoilent une arme technologiquement plus avancée : le V2. Londres voit alors fondre sur elle les deux premiers exemplaires de cet engin révolutionnaire : une fusée de 13 tonnes, d'une autonomie de 300 kilomètres et pouvant s'écraser à la verticale à plus de 1 300 kilomètres par heure ! Autrement dit : le premier missile balistique jamais construit. Conçu lui aussi à Peenemünde, ses 20 000 pièces sont assemblées par des dizaines de milliers de déportés dans le site souterrain de Dora, annexe du camp de concentration de Buchenwald. Une gigantesque usine de 100 000 mètres carrés construite en six mois par ces mêmes détenus dans des conditions effroyables. Pour les besoins du *Secret de l'Espadon*, Edgar P. Jacobs rompt avec la réalité historique. Il imagine ainsi, dans le troisième volume, que ce sont les Britanniques qui disposent d'une grotte secrète pour concevoir un armement futuriste. Le chercheur en physique nucléaire Mortimer y met au point un avion révolutionnaire, le SX1, ersatz du V2, qui apportera la victoire finale aux forces occidentales.

Pendant sept mois, jusqu'en mars 1945, 1 300 fusées sorties de Dora sont tirées sur l'Angleterre depuis La Haye, aux Pays-Bas. Soit une cadence de 200 lancements par mois, un rythme bien supérieur à celui des attaques de V1 sur la capitale. Dans ses *Mémoires*, Churchill explique que «le V1 émettait un bruit strident qui permettait aux gens de s'abriter, alors que le V2 arrivait silencieusement», car il volait au-delà de la vitesse du son.

ET LA NOUVELLE PARVIENT A LA BASE OU ELLE SOULEVE UN ENTHOUSIASME INDESCRIPTIBLE.
Boys ! Le raid a réussi ! L'arsenal et la ville sont détruits ! La victoire est à nous !!!
Hip ! Hip ! Hurrah !..

Victoire ! L'Occident remporte le conflit face à l'Empire jaune grâce à l'Est... [illegible] qui peut aussi [illegible] projet dans les profondeurs des océans.

Autre différence : du fait de sa grande vitesse, il ne peut être intercepté par la Royal Air Force... L'aviation anglaise bombarde alors tant bien que mal les rampes de lancement défendues par la Wehrmacht jusqu'à la fin du mois de mars, date à laquelle les Allemands sont repoussés des Pays-Bas. Le 27, un ultime V2 s'abat sur le quartier de Stepney, tuant 130 habitants. Le macabre décompte des victimes de ce nouvel engin de malheur monte à 2 724 morts et 6 467 blessés graves.

Au début du mois de mai 1945, alors que le IIIe Reich s'effondre – mais que le conflit n'est pas totalement achevé –, les Alliés se bousculent déjà pour mettre la main sur les plans de ces fusées d'une incroyable modernité. Dans la plus grande discrétion, les Américains lancent l'opération Paperclip, dont l'objectif est de mettre la main sur le maximum d'ingénieurs et de savants allemands. Le plus convoité d'entre eux : Wernher von Braun (1912-1977), l'un des créateurs du V2, qui dirigeait le département scientifique de la base de Peenemünde. Après la capitulation des nazis, cet ancien SS négocie son exfiltration au pays de l'Oncle Sam et se fait naturaliser américain en 1955. Trois ans plus tard, le scientifique met au point le lanceur Juno, qui place en orbite *Explorer 1*, le premier satellite made in USA. En 1960, l'ex-protégé d'Hitler prend la tête du centre spatial Marshall où il se consacre à son rêve : la conquête de l'espace. Lorsque Neil Armstrong pose le pied sur la Lune le 21 juillet 1969, von Braun est au faîte de sa gloire. L'Amérique dissimule alors au monde entier que le père du programme Apollo aura été le responsable des bombardements à Londres et complice de la mort de 20 000 prisonniers dans le camp d'assemblage de Dora. Les V2 tuèrent deux fois plus de déportés en Allemagne que de civils au Royaume-Uni. Un sombre volet que *Le Secret de l'Espadon* n'aborde pas. ■

JEAN-JACQUES ALLEVI

RETOUR VERS LE FUTUR

Et si Napoléon avait fondé un empire en Amérique ? Et si les nazis avaient gagné la guerre ? La saga *Blake et Mortimer* a popularisé le concept d'«uchronie», un genre qui s'amuse à tordre l'Histoire et joue avec les bifurcations temporelles.

L'attaque éclair de l'Empire du Tibet a réussi : la tour Eiffel s'effondre sous le feu des obus. Une vision de cauchemar tirée du *Secret de l'Espadon* (1946).

Dans *Le Secret de l'Espadon* (1946), la première aventure de Blake et Mortimer, le lecteur découvre avec horreur que l'Empire du Tibet, dirigé par l'usurpateur Basam-Damdu, déverse un déluge de feu sur les capitales occidentales. «Rome, la ville éternelle, n'est plus qu'un souvenir»... «Paris, la ville lumière, gît sur le sol, broyée»... «Londres, l'orgueilleuse métropole, achève de se consumer»... Sans la nommer ni indiquer de date, mais avec un réalisme saisissant, Edgar P. Jacobs raconte alors tout simplement la Troisième Guerre mondiale, «la plus effroyable et la plus criminelle des guerres».

En remodelant ainsi l'histoire du XX^{e} siècle, Jacobs place son récit sous le signe de l'uchronie. Ce mot féminin hérité du grec désigne «une reconstruction fictive de l'Histoire, relatant les faits tels qu'ils auraient pu se produire», selon le dictionnaire Larousse. Les Anglo-Saxons parlent plutôt d'«histoire alternative» ou d'«histoire contrefactuelle». Les auteurs qui la pratiquent, qu'ils soient romanciers, scénaristes de bande dessinée ou de cinéma, ne ●●●

●●● font que s'amuser au petit jeu bien connu du «et si...». En 2013, dans l'ouvrage *Il est midi dans le siècle* (éd. Robert Laffont), Michel-Antoine Burnier et Léon Mercadet définissaient ce genre comme «de la science-fiction dans le passé», une formule séduisante... mais réductrice. «Une uchronie peut être utilisée pour situer un récit très loin dans le futur. Elle n'aura servi que de prétexte et de point de départ à l'intrigue», précise Karine Gobled, coauteure avec Bertrand Campeis du *Guide de l'uchronie* (éd. Actu SF, 2015).

Ce principe littéraire consiste donc en une réécriture de l'Histoire – qui n'a rien à voir avec un quelconque révisionnisme. Elle s'appuie sur un «point de divergence», c'est-à-dire sur un événement fondateur et connu de tous. «L'uchronie modifie cet événement marquant qui a servi de point de bascule. Elle entraîne un changement de la trame temporelle, même s'il s'agit d'une modification mineure qui ne concerne que la vie d'un personnage», explique Karine Gobled.

Romans, BD, mais aussi séries télé s'essaient au genre

«Certaines périodes historiques s'y prêtent plus que d'autres, comme les deux guerres mondiales. Aux Etats-Unis, il existe un courant de l'uchronie qui s'intéresse à la guerre de Sécession, un moment charnière qui a entraîné une fracture dans ce pays.» Mais un auteur peut modifier un événement du passé avant de faire reprendre à l'Histoire son cours officiel. C'est la solution qu'a choisie Philip Roth en 2004 dans l'un de ses romans, *Le Complot contre l'Amérique*. Il imagine que Charles Lindbergh, élu président des Etats-Unis en 1940 à la place de Franklin D. Roosevelt, signe un pacte avec l'Allemagne nazie et le Japon, avant que Roosevelt soit élu à son tour et entre en guerre aux côtés des démocraties.

Karine Gobled et Bertrand Campeis suggèrent que Blaise Pascal peut être considéré comme un pionnier de l'uchronie, grâce à sa célèbre phrase consacrée au nez de Cléopâtre («S'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé»). Mais le véritable «inventeur» est un auteur du XIXe siècle, Louis Geoffroy, avec un texte intitulé *Napoléon et la conquête du monde*, que Gobled et Campeis qualifient d'«uchronie napoléonienne nostalgique». Et le mot a été forgé par un certain Charles Renouvier, philosophe de son état, dans un roman publié en 1857.

Même si les librairies ne possèdent pas de rayon dédié au genre, celui-ci donne lieu à un incontestable engouement depuis une vingtaine d'années, dans le domaine du roman comme de la bande dessinée. Du côté aussi des séries télévisées, avec le succès de *Black Mirror* sur Netflix ou de *The Handmaid's Tale*, qui réinvente les années 2010 dans lesquelles des femmes sont réduites à leur statut de procréatrices esclaves.

L'écrivain américain Philip K. Dick a popularisé le genre

Ce sont les écrivains de science-fiction, notamment américains, qui ont posé les premiers jalons de ce succès dans les années 1960, avant de donner envie aux générations suivantes de s'y exercer à leur tour. Le thème du voyage dans le temps, ce grand classique de la SF, a contribué à son développement, même si une balade dans

A genoux, misérable vermine !
A genoux devant ma sublime grandeur !... Préparez-vous à comparaître devant l'implacable maître des dix tribunaux, car moi, Basam le Grand, empereur du Pic de l'Est, je vous condamne à mort, vous qui avez osé, dans votre inconcevable orgueil, vous dresser contre la volonté de mon incommensurable puissance !
...

Après Massada et Rome, le monde selon les fictions d'uchronie tourne également autour de Basam le Grand à la tête de l'Empire jaune

le passé ne s'accompagne pas nécessairement d'une modification de la trame historique. «Il a fallu attendre que ces écrivains soient traduits en français et qu'une génération se nourrisse de leur œuvre», rappelle Karine Gobled, qui apprécie particulièrement les romans de l'écrivaine contemporaine anglaise de science-fiction et de fantasy Jo Walton, auteure de la trilogie *Le Subtil Changement*. «Philip K. Dick a eu beaucoup d'influence avec son roman *Le Maître du Haut Château* [qui décrit un monde alternatif où l'Allemagne nazie et le Japon ont remporté la guerre], et il est considéré comme une référence majeure, mais l'auteur traduit en français le plus pro-

L'UCHRONIE CHANGE LES FAITS, AJOUTE DES PERSONNAGES, ET MULTIPLIE **LES POSSIBLES**

lifique en matière d'uchronie reste Robert Silverberg.» Dans le roman *La Porte des mondes*, publié en 1967, l'écrivain new-yorkais imagine que la peste noire a décimé l'Europe au XIV^e^ siècle. Le continent a été conquis en partie par l'Empire ottoman et William Shakespeare a écrit ses pièces en turc...

Il en est même qui pratiquent l'uchronie sans le savoir, à la manière de M. Jourdain, ou du moins sans vouloir le reconnaître. C'est le cas de... Valéry Giscard d'Estaing. Dans *La Victoire de la Grande Armée* (Plon, 2010), il met en scène Napoléon se retirant de Russie avant d'être pris au piège de l'hiver, lui évitant ainsi la célèbre retraite qui décima l'armée française. De retour à Paris, son personnage fonde un empire libéral et envisage la création des Etats-Unis d'Europe. «L'uchronie n'a pas toujours bonne presse, observe Karine Gobled. Certains considèrent que l'on peut utiliser l'Histoire comme un matériau romanesque, mais que la modification de la trame temporelle constitue une offense. Les romans historiques sont tout aussi fictifs qu'une uchronie, mais sont mieux acceptés.»

Les historiens français, à la différence de leurs confrères anglo-saxons, ont longtemps accueilli ce style avec méfiance, voire avec hostilité, tout comme les scientifiques regardaient avec suspicion la science-fiction à ses débuts. «En France, l'Histoire est considérée comme une science, poursuit-elle. Les historiens ne sont pas toujours prêts à voir leur discipline malmenée par une fiction, d'autant qu'ils font tout pour trouver des sources fiables afin de donner du passé l'image la plus fidèle possible.» Mais la situation a tendance à évoluer. Dans les lycées, on utilise de plus en plus l'uchronie pour aborder les cours d'histoire sur un mode plus ludique : elle peut stimuler l'esprit critique des jeunes en leur apprenant à déjouer les pièges tendus par les *fake news* et les théories du complot. Ainsi, nombre de professeurs analysent avec eux la construction de récits uchroniques célèbres, avant de les inciter à écrire leurs propres variations, par exemple sous la forme de fausses «unes» de journal. Depuis 2010, le musée de l'Armée, à Paris, organise des «Rencontres de l'uchronie» auxquelles participent des auteurs et des historiens. Et en 2013, le département d'histoire de l'Ecole normale supérieure a proposé un séminaire intitulé «L'Histoire avec des si».

Le principe, s'il est au départ un outil de narration et un jeu intellectuel, peut se révéler «utile». Même si les auteurs ne sont pas d'accord quand il s'agit de savoir si elle doit ou non avoir une raison d'être pratique. Eternel débat sur la finalité de l'art... Certains se refusent à faire passer un message et privilégient le plaisir de raconter une bonne histoire, laissant le lecteur libre de développer une réflexion personnelle. D'autres estiment qu'un roman ou une bande dessinée «uchronique» ne doit pas seulement distraire mais aussi prendre position.

Que serait devenu Hitler s'il était resté... aux Beaux-Arts ?

Jean-Pierre Pécau, ancien professeur d'histoire devenu scénariste de bande dessinée, coauteur de la série *Jour J* publiée chez Delcourt, estime que celle-ci «sert à faire de la politique. En mettant en perspective les différentes possibilités d'une situation historique, on réfléchit à ce qu'une situation politique va changer dans le monde, ou pas, et on comprend que tout peut changer.» De son côté, le romancier Eric-Emmanuel Schmitt imagine, dans *La Part de l'autre* (Albin Michel, 2001), qu'Adolf Hitler est reçu à l'Ecole des beaux-arts de Vienne et ne devient pas le dictateur qu'il a été. Une manière existentialiste de faire comprendre que chacun de nous peut basculer vers le mal en fonction des circonstances.

En travaillant sur *Le Secret de l'Espadon*, Edgar P. Jacobs cherchait à distraire les lecteurs du journal *Tintin*. Il souhaitait aussi partager ses inquiétudes face à la menace atomique et aux dangers d'une science toute-puissante. Son épopée se termine cependant sur une note d'optimisme. Basam-Damdu est vaincu, le monde libre retrouve la paix. Les rues de Londres sont ravagées, mais l'heure est à la reconstruction. A la dernière page, on pourrait penser que l'auteur renonce à l'uchronie pour revenir à la réalité historique. Il suffit de remplacer le nom de Basam-Damdu par celui d'Hitler et on jurerait qu'il illustre la victoire des Alliés sur les nazis. Merveilleux raconteur d'histoires, Jacobs était aussi, ne l'oublions pas, un passionné de «l'autre» Histoire, la vraie . ■

CHRISTOPHE QUILLIEN

DE GRANDES FIGURES TRÈS DISCRÈTES

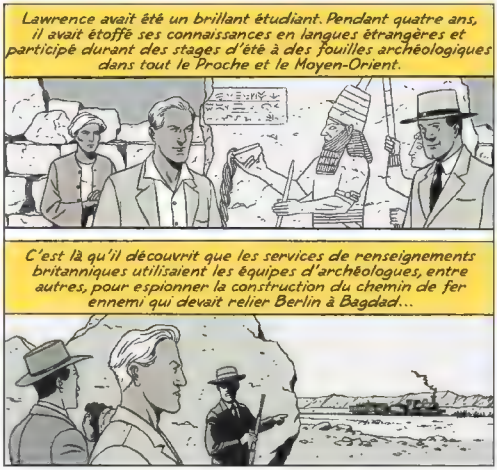
Au fil des aventures des deux héros, quelques surprises attendent le lecteur : personnages célèbres, événements historiques... Il suffit d'ouvrir l'œil !

PAR MARC OUAHNON ET JULES PRÉVOST

WINSTON CHURCHILL

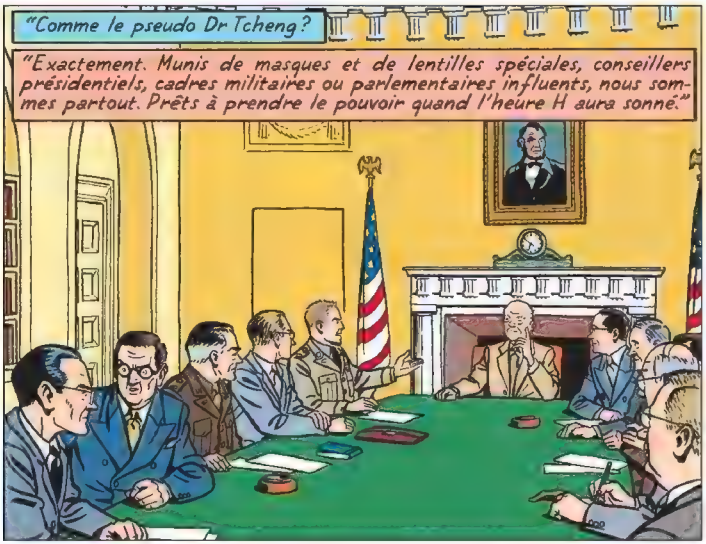
Dans *La Marque jaune* (1956), Londres devient le terrain de jeu d'un malfaiteur. Après le vol spectaculaire de la couronne d'Angleterre, le bandit enlève trois personnalités au nez et à la barbe de la police, avant de brouiller le signal de la BBC. C'en est trop pour le chef du gouvernement britannique, qui réunit en urgence des membres de Scotland Yard et le capitaine Blake. Mine sévère, tenue impeccable et, surtout, le célèbre cigare à la main : il est difficile de ne pas reconnaître Winston Churchill (1874-1965) ! Premier ministre de 1940 à 1945, sa détermination à combattre le régime nazi l'a hissé au rang des plus grands hommes d'Etat du XX^{e} siècle. Nommé une seconde fois à ce poste en 1951, il démissionnera quatre ans plus tard pour se retirer de la vie publique.

Diable ! voilà un procédé auquel les citoyens de ce pays ne sont guère accoutumés !... Mais bah ! à circonstances exceptionnelles, mesures exceptionnelles !... Allez-y, je vous couvre, mais... réussissez ou je ne donne pas un penny de mon gouvernement !!...


Lawrence avait été un brillant étudiant. Pendant quatre ans, il avait étoffé ses connaissances en langues étrangères et participé durant des stages d'été à des fouilles archéologiques dans tout le Proche et le Moyen-Orient.
C'est là qu'il découvrit que les services de renseignements britanniques utilisaient les équipes d'archéologues, entre autres, pour espionner la construction du chemin de fer ennemi qui devait relier Berlin à Bagdad...

LAWRENCE D'ARABIE

«Lawrence d'Arabie est mort !» En ce 19 mai 1935, la une du *Oxford Mail* tétanise le capitaine Blake : l'homme dont il a provoqué l'accident de moto sur ordre du MI5 n'était autre que Thomas Edward Lawrence (1888-1935), le héros de la révolte arabe de 1916-1918 et son idole d'enfance ! Dans la réalité, l'archéologue avait été recruté, en 1914, par les services de renseignements en raison de ses liens avec les populations du Moyen-Orient. Sa mission : aider le fils du chérif de La Mecque à se soulever contre l'Empire ottoman. Chute de Jérusalem, entrée triomphante à Damas... Lawrence racontera ses aventures dans *Les Sept Piliers de la sagesse*. Cette autobiographie ne sera publiée en intégralité que cinquante ans après sa mort... Cela aurait-il un lien avec l'ouvrage que Blake tente de cacher dans *Le Serment des cinq lords* (2012) ?


"Comme le pseudo Dr Tcheng?
"Exactement. Munis de masques et de lentilles spéciales, conseillers présidentiels, cadres militaires ou parlementaires influents, nous sommes partout. Prêts à prendre le pouvoir quand l'heure H aura sonné."

DWIGHT DAVID EISENHOWER

En 1954, en déplacement aux Etats-Unis pour une mystérieuse affaire de rayons lumineux, Blake et Mortimer réalisent qu'ils font face à une menace de grande ampleur : des hommes venus du futur cherchent à voler des armes atomiques dans le but de coloniser la planète. Pour mener à bien leur plan, ils ont infiltré les plus hautes sphères du pouvoir, y compris l'entourage du président. A la tête d'une réunion de cabinet, Dwight David Eisenhower (1890-1969) en personne apparaît ainsi dans ***L'Etrange rendez-vous*** (2001). Grand artisan de la victoire des Alliés sur les nazis, il est devenu, en 1953, le 34e président américain. Sous son mandat, les rapports diplomatiques entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne s'inscrivent dans le cadre de la *Special Relationship*, relation privilégiée entre les deux puissances. Mais ils ont débuté par un accroc : avant même son investiture, Eisenhower avait fait savoir à Winston Churchill qu'il ne serait pas convié à son entretien avec Staline sur la guerre de Corée.

PAUL MCCARTNEY

«Désolé, m'sieur. Je suis d'Allerton et je ne connais personne ici !» Guitare sur le dos, veste blanche, le timide et propret jeune homme qui s'adresse au professeur Mortimer, dans **La Machination Voronov** (2000), a un petit air familier. Et pour cause : il s'agit du célèbre Paul McCartney ! Autour d'eux, la foule se presse pour profiter de la fête paroissiale de Saint Peter's Church, dans la banlieue de Liverpool. Et c'est bien là, que le 6 juillet 1957, le futur bassiste des Beatles rencontra son alter ego, John Lennon. Entre 1960 et 1969, les deux musiciens signeront plus de 200 chansons ensemble.

JOHN LENNON

Alors que Mortimer fend la foule, le jeune Paul, fasciné, reste en arrêt devant la scène. «*Come, little darling...*», chante un homme en chemise à carreaux. Il a 16 ans, il s'appelle John Lennon et joue avec son groupe, les Quarrymen. Paul McCartney rejoindra cette formation qui, en 1960, prendra le nom de Beatles. La légende est née... Sous le nez de Mortimer qui, occupé à suivre une nouvelle piste, n'y prête pas attention.

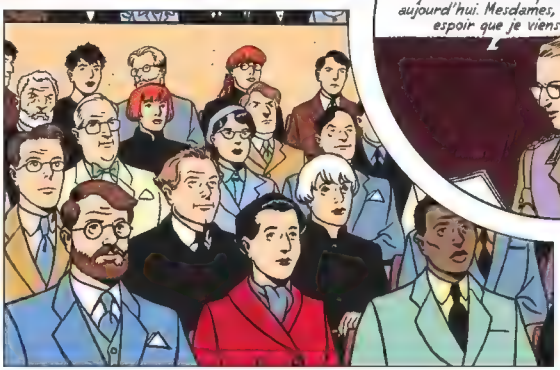
WILFRID RHODES FREEMAN

Dans *Le Serment des cinq lords* (2012) le capitaine Blake se souvient de ses jeunes années. Au cours de sa formation de pilote de chasse à la Royal Air Force, il a rencontré «l'Air Vice-Marshal W. R. Freeman» (1888-1953). Peu étonnant vu l'importance de l'homme au sein de l'institution. Nommé responsable du réarmement de la force aérienne en 1936, il est à l'origine de choix qui s'avéreront décisifs pour les Alliés lors de la Seconde Guerre mondiale. Parmi eux, la production du Spitfire, le chasseur rapide qui assurera la victoire britannique lors de la bataille d'Angleterre. Mais aussi celle du Mosquito, un chasseur-bombardier pour lequel le militaire devra batailler contre le ministère de l'Air, peu convaincu par le concept. Il réussira finalement à convaincre les autorités, ce qui vaudra au Mosquito le surnom de «Freeman's Folly».

Le Commandant du Staff College, l'Air Vice-Marshal W.R. Freeman, me présenta à un homme, que tous les militaires prenaient pour un fantôme et surnommaient "K" : le fameux Vernon Kell !

VERNON KELL

Une poignée de main inoubliable... Par l'intermédiaire de Freeman, Blake rencontre «K», un homme aux petites lunettes rondes que «tous les militaires prenaient pour un fantôme». Un maître du contre-espionnage en vérité ! Sir Vernon George Waldegrave Kell (1873-1942) a fondé, en 1909, le MI5, agence responsable de la sécurité intérieure du Royaume-Uni. Il est resté trente et un ans à la tête de ce service de renseignement, avant d'être remercié par Churchill en 1940.

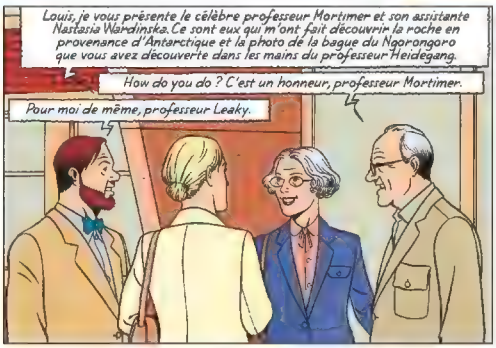

... la technique ne suffit pas à créer une civilisation. Pour qu'elle soit un élément de progrès, elle exige un développement parallèle de nos conceptions morales, de notre volonté de réaliser ensemble un effort constructif. Telle est, Mesdames, Messieurs, la grande idée qui a inspiré le peuple belge en conviant le monde à fraterniser à l'exposition que nous inaugurons aujourd'hui. Mesdames, Messieurs, avec l'immense espoir que je viens de vous exprimer...

LE ROI BAUDOUIN

Difficile affaire que celle des *Sarcophages du 6e continent* (2003). Blake et Mortimer s'efforcent de sauver l'Exposition universelle de Bruxelles de 1958 que le maléfique empereur indien Açoka cherche à saboter. Mais grâce aux deux compères, l'intrigant est mis hors d'état de nuire et l'exposition peut avoir lieu comme prévu. Dans la dernière page du double album, le discours d'inauguration est prononcé par le roi des Belges, Baudouin Ier (1930-1993). L'événement s'est effectivement déroulé le 17 avril 1958, en présence des représentants de cinquante et une nations. Pour le jeune roi, couronné en 1951, cette allocution était l'occasion d'affirmer la grandeur de la Belgique et de ses colonies africaines, notamment le Congo.

LE MAHATMA GANDHI

En 2003, l'album *Les Sarcophages du 6e continent* décrit la rencontre des deux héros : à Bombay, dans les années 1930, le jeune Mortimer vient en aide à un autre Britannique, Francis Blake, agressé par un extrémiste. C'est alors que fait irruption «un drôle de petit bonhomme» dont la seule présence suffit à dissiper les tru-blions. Il affirme aux deux héros qu'ils sont les bienvenus dans son pays «en tant que visiteurs, pas en tant que conquérants». Des propos fidèles à la position du Mahatma Gandhi (1869-1948) : fervent défenseur de l'indépendance de l'Inde, il prônait la non-violence pour parvenir à ses fins. Chef spirituel et politique de l'Inde, il obtint gain de cause, en 1947, avec l'indépendance de son pays, avant d'être assassiné un an plus tard par un nationaliste hindou.


Louis, je vous présente le célèbre professeur Mortimer et son assistante Nastasia Wardinska. Ce sont eux qui m'ont fait découvrir la roche en provenance d'Antarctique et la photo de la bague du Ngorongoro que vous avez découverte dans les mains du professeur Heidegang.
How do you do ? C'est un honneur, professeur Mortimer.
Pour moi de même, professeur Leaky.

LOUIS LEAKEY

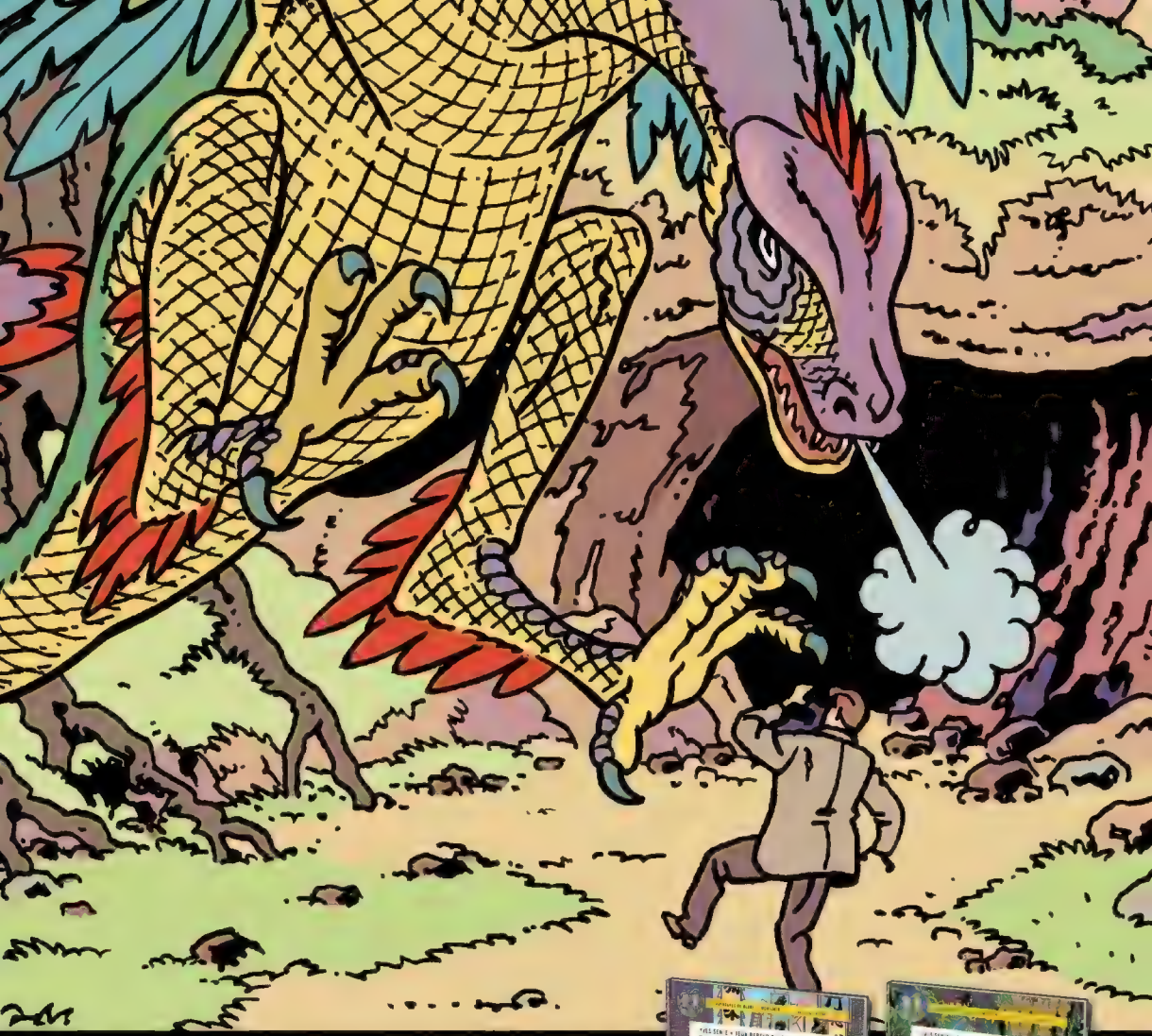
Sacré veinard ce professeur Mortimer ! L'affaire du *Sanctuaire du Gondwana* (2008) le met sur la route de Louis Leaky (1903-1972) en personne, l'un des plus grands paléontologues du XXe siècle. Celui-ci est à Londres pour étudier un bijou aux motifs mystérieux découvert au pied du volcan Ngorongoro, en actuelle Tanzanie, par un archéologue allemand. En réalité, au moment où se déroule cette aventure, en 1958, Leaky passe la majeure partie de son temps en Afrique orientale britannique, colonie correspondant à l'actuel Kenya. Attaché à cette terre, où il est né, il est un fervent partisan de son indépendance. Et dès que celle-ci est acquise, en 1963, le scientifique prend la nationalité kenyane. Ses découvertes, notamment dans la vallée du Grand Rift, ont révolutionné la paléontologie : l'espèce humaine était non seulement plus ancienne qu'on ne l'avait cru, mais son évolution s'était principalement déroulée en Afrique. Leaky fut aussi le codécouvreur de l'espèce *Homo habilis* en 1961.

ELIZABETH II D'ANGLETERRE

Cérémonie dans *La Machination Voronov*, parade des Life Guards dans *L'Onde Septimus*... Les apparitions d'Elizabeth II sont associées à sa fonction principale de représentation. Fille de George VI, la princesse apparaît publiquement pour la première fois en 1943. Elle a alors 16 ans et doit définitivement faire une croix sur son anonymat. D'autant plus après la mort de son père en 1952 et son couronnement à Westminster. Comme dans la bande dessinée, ses apparitions sont désormais ponctuées de «*God Save the Queen*» et autre «*Welcome to the Queen*». Régnant sur le Royaume-Uni et les Etats du Commonwealth depuis soixante-sept ans, Elizabeth II a connu quatorze Premiers ministres.

... après des années de guerre, de destruction, après les sinistres méfaits de la Marque Jaune ; alors que chacun profite d'une sérénité enfin retrouvée...

FIN



RETOUR À LA GRANDE AVENTURE POUR BLAKE ET MORTIMER !

Un diptyque pour tous les amoureux de la «ligne claire».

Suite et fin de l'aventure le 22 novembre 2019

BLAKE ET MORTIMER

© 2019 - Éditions Blake & Mortimer / studio Jacobs (Dargaud-Lombard S.A.)

CAHIER SPÉCIAL

BLAKE ET MORTIMER, DES HÉROS *SO BRITISH* DEPUIS 1946

Près de soixante-quinze ans après leur «naissance», l'intrépide capitaine et le génial professeur p. 108 rencontrent un immense succès à travers de nouveaux albums. A l'occasion de la sortie, en novembre prochain, du tome II de *La Vallée des Immortels*, Yves Sente, le scénariste «repreneur», dévoile les coulisses de son travail p. 110, et, en exclusivité, les dessinateurs Peter Van Dongen et Teun Berserik nous offrent quelques croquis et planches inédits p. 116. Enfin, nous revenons sur l'histoire de l'homme à l'origine de toute cette aventure : Edgar P. Jacobs, un proche d'Hergé fasciné par la science, l'histoire et les civilisations p. 100.

Cheveux gominés, fine moustache… Avec ses airs d'aristocrate britannique, Jacobs, comme son double de dessin (à droite), évoque moins Blake ou Mortimer qu'Olrik, le grand méchant de la saga

EDGAR P. JACOBS, le maestro du 9e art

Malgré une œuvre réduite d'à peine une dizaine d'albums, le père de *Blake et Mortimer* est aujourd'hui reconnu comme un géant de la bande dessinée. Portrait d'un auteur tourmenté, dont l'imaginaire fascine plus que jamais les lecteurs.

La première case de *La Marque jaune* (1953) a fait rêver plusieurs générations de lecteurs, transportés au cœur d'une Angleterre fantasmée par les mots d'Edgar P. Jacobs. «Big Ben vient de sonner une heure du matin. Londres, la gigantesque capitale de l'Empire britannique, s'étend, vaste comme une province, sous la pluie qui tombe obstinément depuis la veille. Sur le fond du ciel sombre, la Tour de Londres, cœur de la «City», découpe sa dure silhouette médiévale...» Pour bon nombre d'enfants et d'adolescents, l'énigme du vol de la couronne impériale, révélée à la troisième page, se doublait d'un mystère : celui de la nationalité de l'auteur de cette bande dessinée. A en juger par sa photo, présentée en quatrième de couverture des albums publiés à partir des années 1960, ce Jacobs ne pouvait être qu'anglais, ou du moins citoyen britannique. Son visage allongé à la Basil Rathbone, l'interprète au cinéma de Sherlock Holmes, son costume pied-de-poule, son nœud papillon, son prénom, tout dénotait en lui une anglicité bon teint. «La consonance de cette signature, ajoutée à la nationalité de Blake et de Mortimer, me laissait penser, comme à bien d'autres lecteurs, qu'il s'agissait d'un dessinateur britannique», se souvient Gérard Lenne dans un essai passionnant, *Blake, Jacobs et Mortimer* (éd. Ramsay, 1988).

ÉLÈVE MÉDIOCRE, SAUF EN HISTOIRE

Il s'agissait pourtant d'une fausse piste. La réalité devait se révéler moins exotique : l'auteur de la fameuse bande dessinée était belge – presque français, donc. Un voisin, en quelque sorte, né à Bruxelles en 1904. Jacobs s'amusait à jouer un rôle afin de mieux brouiller les cartes, ce qui n'a rien d'étonnant pour l'amateur de spectacles qu'il a toujours été. Dans *Un opéra de papier*, ses Mémoires publiés en 1981 par Gallimard, il précise qu'il a vu le jour «au centre d'un triangle formé par le Conservatoire, les musées d'art ancien et moderne et l'Académie royale des beaux-arts», comme si un destin facétieux lui avait assigné une voie toute tracée au service de l'art. Elève médiocre, le jeune Edgard – avec deux «d» – s'enthousiasme pour les cours d'histoire, qu'il découvre en classe de cinquième. Et pour le dessin, qu'il pratique ●●●

••• depuis toujours, avec d'autant plus de ferveur que ses parents lui interdisent de jouer dehors. «Je me suis instinctivement défoulé sur le dessin, seul moyen dont je disposais pour libérer mon énergie vitale et extérioriser mes sentiments», poursuit Jacobs. Il noircit ses cahiers de personnages célèbres et caresse le projet ambitieux de retranscrire les grands événements de l'Histoire universelle. Il n'ira jamais plus loin que le frontispice, mais l'intention est là. C'est décidé, il sera peintre d'Histoire ou rien. Et voilà comment Edgard Félix Pierre Jacobs convainc ses parents de le laisser intégrer, à 16 ans, l'Académie royale des beaux-arts, où il découvre les grands maîtres de la peinture, de Brueghel à Clouet et de Dürer à Holbein, ainsi que l'illustrateur britannique Arthur Rackham.

Rêvant d'une carrière lyrique, le baryton Jacobs joue les figurants à partir des années 1920, à Bruxelles et à Lille.

DEUX MAÎTRES : H. G. WELLS ET JULES VERNE

Edgard n'entre pas seul à l'Académie, où il fait figure de «contestataire romantique», comme il se définit lui-même, vêtu d'une grande cape et reconnaissable à sa longue chevelure. Il est admis en compagnie d'un copain d'adolescence, Jacques Van Melkebeke. Un gamin déluré à l'esprit vif, originaire du quartier populaire bruxellois des Marolles, qui partage avec lui la maîtrise du dessin, le sens de l'humour et le goût de la fiction. L'influence de «l'ami Jacques», comme le désigne Jacobs dans ses Mémoires, sera déterminante. C'est lui qui lui fait découvrir le Britannique H. G. Wells, dont les romans deviennent les livres de chevet d'Edgard. En 1946, celui-ci illustrera l'un des plus célèbres textes de Wells, *La Guerre des mondes*, dans l'hebdomadaire *Tintin*. «L'ami Jacques» se trouve à l'origine de deux rencontres déterminantes pour Jacobs : celle de Jacques Laudy, qui inspirera le personnage de Blake, et celle d'Hergé. Il servira aussi de modèle au moment de définir la silhouette du professeur Mortimer.

Dessiner ne constitue pas l'unique centre d'intérêt d'Edgard P. Jacobs. «D'aussi loin que je m'en souvienne, j'ai été tiraillé entre deux vocations : la musique et le dessin», rappelle-t-il dans son autobiographie. En 1917, il a assisté à une représentation du *Faust*, de Charles Gounod. Il confesse avoir ressenti un véritable «éblouissement» en découvrant la force d'évocation de l'opéra. «J'y retrouvais le pouvoir envoûtant de la musique, la puissance de l'action dramatique, la séduction de la danse, la splendeur des décors et des costumes, la magie de la lumière. (...) Bref, je me retrouvais désormais avec deux passions sur les bras : le dessin et la musique !» L'intensité dramatique, les décors, les costumes, la lumière... Cette révélation annonce l'univers de *Blake et Mortimer* et la conception propre à Jacobs de la bande dessinée, traitée à la manière d'un véritable opéra sur papier, tout en poses hiératiques, en coups de théâtre et en grandiloquence.

Mais Edgard a beau être passé par l'Académie des beaux-arts, ses premiers pas dans la vie professionnelle sont aussi ingrats que peu rémunérateurs. Il s'essaie à la publicité, au dessin de bijoux, à la retouche photographique, le tout sans grande conviction. Les temps sont difficiles pour les apprentis artistes en mal de reconnaissance. Pourquoi ne pas en profiter pour se consacrer à son autre passion ? Doté d'une belle voix de baryton, il se fait embaucher comme figurant au Théâtre de la Monnaie, à Bruxelles. Puis, en 1922, il devient choriste au théâtre bruxellois l'Alhambra, dans la revue du Casino de Paris menée par Mistinguett. Edgard se rêve alors en chanteur d'opéra. Il obtient un premier prix d'excellence de chant. La gloire semble à portée de voix. En 1931, le voilà engagé à l'Opéra de Lille, où il se produit aux côtés des plus grands noms de son temps. Jusqu'à ce que la stricte application d'une loi française limitant le nombre d'artistes étrangers l'oblige à retourner en Belgique, et avant que la guerre ne sonne définitivement le glas de ses espérances vocales.

DE *FLASH GORDON* AU *RAYON U*

Edgard doit tout recommencer à zéro. «C'est ainsi que, contraint par les événements... et aussi par une étrange fatalité, je me vis bientôt forcé de reprendre le crayon», écrit-il. En 1941, sur le conseil de Jacques Laudy, il présente ses dessins à Jean Dratz, directeur artistique de l'hebdomadaire belge *Bravo !* Il débute par des illustrations, puis se voit confier la reprise de *Flash Gordon*, la saga de science-fiction d'Alex Raymond, dont le stock de pages arrive à épuisement alors que les communications avec les éditeurs américains sont interrompues à cause de la guerre. Jacobs ne connaît rien à la bande dessinée, mais il n'a jamais perdu le contact avec le dessin. Durant ses quelques années de chanteur, il a travaillé comme dessinateur pour les catalogues des Grands Magasins de la Bourse. Une expérience qui lui a donné le goût du détail juste, dont il saura faire usage dans les aventures de *Blake et Mortimer*. Il a aussi dessiné quantité de costumes de scène, de maquillages •••

AVANT D'ÊTRE UN AUTEUR, IL S'ESSAIE À LA PUBLICITÉ, À **L'ILLUSTRATION** ET AU DÉCOR DE THÉÂTRE

En 1947, pour le journal *Tintin*, Jacobs illustre *La Guerre des mondes*, de H. G. Wells (en haut, à gauche). Vers 1940, il réalise l'illustration du catalogue de *La Mode masculine* (en haut, à droite), préfigurant les costumes cintrés de Blake et Olrik. Il collabore jusqu'en 1946 à la revue belge *Bravo !*, pour laquelle il réalise notamment des illustrations de nouvelles et de contes (ci-dessus, à droite).

DESESPERE, L'INFORTUNE MARDUK CHERCHE A SE GLISSER DANS UNE ANFRACTUOSITE DE LA ROCHE.
TROP TARD ! LE DEMON DES AIRS EST SUR LUI, ET...

AVENTURE, FANTASTIQUE ET EXOTISME : POUR SA **PREMIÈRE BANDE DESSINÉE**, JACOBS FRAPPE FORT

Pour le journal *Bravo !* Jacobs signe, en 1943, *Le Rayon U*, un space opera très inspiré de *Flash Gordon*. Un héros anglais blond et moustachu, un courageux serviteur indien, un espion diabolique... Tout annonce ici les futures aventures de Blake et Mortimer, des décors et costumes futuristes, que Jacobs recyclera pour *L'Enigme de l'Atlantide* (1955), jusqu'à l'apparition des ptérodactyles, qui évoquent le voyage dans le temps du *Piège diabolique* (1960).

SES INFLUENCES ? LA LIGNE CLAIRE AUTANT QUE LES **COMICS AMÉRICAINS**

••• et de décors pour les différents spectacles auxquels il a participé. On en retrouvera la trace dans *L'Enigme de l'Atlantide* (1970). Dans la série *Flash Gordon*, rebaptisée *Gordon l'intrépide*, Jacobs n'utilise pas de bulles. Il place sous chaque image un texte mêlant dialogues et description de l'action, annonçant ainsi les célèbres «récitatifs» de la saga des fameux détectives.

En 1943, toujours dans *Bravo !*, il dessine une série de son invention, *Le Rayon U*. Une histoire de science-fiction, nourrie de l'influence de Jules Verne, du *Monde perdu*, d'Arthur Conan Doyle (1912), mais aussi du cinéma expressionniste allemand de Fritz Lang et de F. W. Murnau, autre source d'inspiration majeure. Précédé d'un prologue à la H. G. Wells, le récit met en scène plusieurs ingrédients que l'auteur utilisera dans *Blake et Mortimer*, des dangers de la science à l'archéologie en passant par les dinosaures. Trois des personnages, lord Calder, Dagon et Adji, préfigurent Blake, Olrik et Nasir. Un univers personnel se met ainsi en place, rehaussé par une maîtrise de la couleur qui impressionne Hergé et l'incite à recruter Jacobs pour la colorisation des albums de *Tintin*, en 1944. Celui-ci ne se contentera pas d'un rôle de coloriste, et certaines scènes des *Sept Boules de cristal* comme du *Temple du Soleil* doivent beaucoup à son imaginaire foisonnant.

ANGLOPHILE OR NOT ANGLOPHILE ?

Les aléas de l'existence auront décidément joué un rôle décisif dans la carrière d'Edgar (avec un seul «d») P. Jacobs – une signature on ne peut plus anglo-saxonne qu'il utilise depuis la publication du *Rayon U* dans *Bravo !* Chanteur contrarié devenu dessinateur professionnel malgré lui, converti sans l'avoir cherché à la cause de la bande dessinée, il est embarqué dans l'aventure de l'hebdomadaire *Tintin*. Mais alors qu'il prévoyait de mettre en scène une épopée médiévale intitulée *Roland le Hardi*, les responsables du journal lui commandent une histoire contemporaine, arguant de la présence dans le sommaire d'un trop grand nombre de séries historiques.

Pour croquer le personnage de Blake, Jacobs s'était inspiré de l'un des fondateurs de l'hebdomadaire *Tintin*, son ami Jacques Laudy

Discipliné, Jacobs propose *Le Secret de l'Espadon*. La planche inaugurale est publiée dans le premier numéro, daté du 26 septembre 1946. La Seconde Guerre mondiale vient de s'achever, mais Jacobs imagine déjà un autre conflit planétaire, orchestré par le sinistre Basam-Damdu, nouvel avatar du «péril jaune». Olrik, figure magistrale de «méchant», entre en scène dès la première planche, bientôt suivi par les deux héros. La dernière case montre Blake et Mortimer dans les ruines encore fumantes de Londres. L'empire asiatique a perdu, la liberté a triomphé. *L'Espadon* pose les fondements de l'univers «jacobsien» et de sa vision du monde, teintée de pessimisme, de conservatisme et de crainte pour l'avenir de la civilisation, dont l'Angleterre s'affirme à ses yeux comme le garant le plus efficace. L'Angleterre et pas les Etats-Unis, quasiment absents de la saga, alors même qu'ils deviennent, en 1945, la nouvelle puissance dominante. Une Angleterre pétrie d'une bonne conscience colonialiste qui s'incarne dans le sort réservé à Nasir, lequel passera du rôle de valeureux soldat dans *Le Secret de l'Espadon* à celui de domestique au service des héros dans les albums suivants.

Dans *L'Espadon*, Jacobs affirme aussi sa préférence pour un graphisme bien éloigné de cette «ligne claire» à laquelle on l'associe souvent – à tort. Il est plutôt un adepte des jeux d'ombres et des atmosphères en clair-obscur. Et s'il cède à la tentation d'un trait épuré, dans *Le Mystère de la Grande Pyramide* (première publication en 1950) ou *L'Enigme de l'Atlantide* (1955), c'est pour se conformer au souhait d'Hergé, directeur artistique du journal *Tintin*. Dans le catalogue de l'exposition «ScientiFiction», organisée à Paris par le musée des Arts et Métiers jusqu'en janvier 2020, le dessinateur François Schuiten explique justement que Jacobs a résisté à ce style graphique, tandis que Thierry Bellefroid, l'un des deux commissaires, le définit comme «l'enfant d'une bande dessinée américaine qui aurait frayé avec la ligne claire».

Ce rôle de gardien de la civilisation confié à la puissance britannique fait-il

L'artiste au travail, à la fin des années 1970. «Il faut avoir vu le dessinateur Jacobs en pleine action pour se rendre compte de l'application infinie qu'il apporte à ses travaux», disait Hergé, son maître et ami.

BIO EXPRESS

1904 Naissance à Bruxelles.

1922 Après son service militaire, il étudie l'art vocal et intègre l'Opéra de Lille.

1942 On lui conseille de collaborer à *Bravo !*, un magazine pour la jeunesse.

1946 Il fait partie de l'équipe du nouveau journal *Tintin*, pour lequel il signe la première aventure de Blake et Mortimer, *Le Secret de l'Espadon*.

1955 Hergé lui fait un clin d'œil en le «momifiant» dans la version couleur des *Cigares du Pharaon*.

1962 La commission sur les publications pour la jeunesse interdit la vente du *Piège diabolique* («trop de violence»).

1977 Il publie son dernier album, *Les 3 Formules du professeur Satō (t. I)*.

1987 Mort à Lasne. Trois ans plus tard, les éditions Blake et Mortimer reprendront ses personnages pour de nouvelles aventures.

pour autant de Jacobs un authentique amoureux de l'Angleterre ? «En dépit des apparences, Edgar n'a jamais été ce qu'on peut appeler un anglophile, n'ayant fait jusque-là que partager le goût de son ami Jacques pour la littérature d'un pays dont il ne parle même pas la langue», affirment Benoît Mouchart et François Rivière, les auteurs de *La Damnation d'Edgar P. Jacobs*, une biographie publiée en 2003 au Seuil. Cependant, alors que ses deux héros auront plus souvent visité Paris et la région parisienne, de *S.O.S. Météores* (1958) et *Le Piège diabolique* (1960) à *L'Affaire du collier* (1965), il reste que Jacobs a érigé, avec *La Marque jaune*, un superbe monument graphique à la gloire d'une vision de Londres devenue mythique – même si les décors de la poursuite à travers les docks lui ont été inspirés par le port fluvial de Bruxelles. Et les *«By Jove !»*, *«Damned !»* et autres *«Heavens !»* sont devenus les symboles d'une série qui, pour de nombreux lecteurs, exhale un indiscutable parfum british. Trop exotique pour son époque ? Les ventes sont correctes, mais loin de celles de *Tintin*, *Lucky Luke* ou *Astérix*.

«CETTE SATANÉE BANDE DESSINÉE !»

Pour Edgar, l'histoire finira mal. Diminué physiquement, anéanti par la disparition de son épouse Jeanne en 1977, contrarié par des relations difficiles avec son éditeur, il laissera son œuvre inachevée en ne donnant pas de suite à l'album *Les 3 Formules du professeur Satō*, publié en album dix ans avant sa disparition. La conclusion de son autobiographie révèle un auteur désabusé, qui résume sa vie d'adulte par une phrase pétrie d'amertume : «En ce qui me concerne, le bilan final se solde, grosso modo, par plus de soixante années de quête alimentaire, dont trente-six exclusivement consacrées à cette satanée bande dessinée !» A ce moment-là, Jacobs est loin de se douter que Blake et Mortimer reprendront du service, moins de dix ans après sa mort, et connaîtront un succès que ses propres publications n'avaient jamais approché, avec 500 000 exemplaires en moyenne par album. Mais ceci, comme aurait dit Rudyard Kipling, dont l'esprit plane au-dessus du *Secret de l'Espadon*, est une autre histoire... ■

CHRISTOPHE QUILLIEN

NOS HÉROS AU SERVICE

L'un est à la tête du MI5, l'autre excelle dans la physique nucléaire. Un duo d'aventuriers

BLAKE

L'inflexible agent secret

Ce pur produit des services d'espionnage de sa Majesté est un fervent défenseur de l'impérialisme britannique.

Lorsqu'il rencontre pour la première fois son compagnon de route Philip Mortimer à Bombay, dans *Les Sarcophages du 6e continent* (album paru en 2003), le jeune Blake explique avec le plus grand stoïcisme «défendre nos valeurs et notre civilisation au sein de notre armée». Une phrase qui résume à elle seule la **FIBRE PATRIOTIQUE** de Francis Blake. Ce Gallois, fils d'un colonel des Royal Welsh Fusiliers et d'une juge de paix, passe sa jeunesse dans le cadre cosy d'une famille bourgeoise britannique puis au sein du prestigieux collège d'Eton, près de Windsor, qui a vu défiler sur ses bancs dix-neuf Premiers ministres mais aussi des diplomates et des ambassadeurs de l'Angleterre coloniale. Fasciné par le parcours de l'officier Lawrence d'Arabie – comme on l'apprend dans *Le Serment des cinq lords* (2012) –, Blake a lui aussi le goût de l'aventure pour défendre les intérêts de l'Union Jack dans le monde. Capitaine de la Royal Air Force, ses exploits pendant la Seconde Guerre mondiale – il parvient à déjouer une attaque suicide contre le parlement anglais dans *Le Bâton de Plutarque* (2014) – lui valent d'être promu colonel par le roi George VI et décoré de la Distinguished Service Order, de la Military Cross, de la Saint George Medal et de la Victoria Cross.

Incarnation du flegme et de la courtoisie britanniques, ce héros discipliné devient ensuite **CHEF DU MI5**, le service de renseignement intérieur du Royaume-Uni. Une promotion qui lui permettra de vivre ses plus vibrantes aventures en luttant, par exemple, contre le bloc soviétique dans *SOS Météores* (1959), variation sur le thème de la course aux armes secrètes, puis dans *La Machination Voronov* (2000) où le vil Olrik est à la solde du KGB. Mais c'est lors d'une Troisième Guerre mondiale fictive contre l'Empire jaune, dans *Le Secret de l'Espadon* (1946), que Francis Blake incarne le mieux cet **ESPRIT DE RÉSISTANCE** *so british*. Sur les ruines de Londres, il déclare à son ami Mortimer : «Nous rebâtirons. Et une fois encore, la civilisation aura eu le dernier mot !» Toujours cette volonté de défendre les valeurs de la Grande-Bretagne du début des années 1950. Celles d'un empire arrivé à son crépuscule. ■

Dans ses croquis, Jacobs laissait vagabonder son crayon au gré de son imagination. Ici, dans les années 1950, les deux héros échappent de peu à une tentative d'assassinat.

DE LA COURONNE

complémentaires qui revisitent l'Histoire avec une élégance de gentlemen.

MORTIMER

Le scientifique humaniste

D'un tempérament explosif, il incarne un autre visage de la Grande Bretagne. Progressiste, il reste ouvert sur le monde.

C'est un enfant du colonialisme. Philip Angus Mortimer est né à Shimla, dans les Indes britanniques, où son père, écossais, tenait garnison comme médecin-major de l'armée de Sa Majesté. De son enfance sur les contreforts de l'Himalaya, il conserve un amour de l'exotisme. Envoyé en Occident, il décroche une bardée de diplômes scientifiques à Glasgow puis aux Etats-Unis. De **BRILLANTES ÉTUDES** qui ne lui font jamais oublier son pays d'adoption. Dans *Les Sarcophages du 6e continent*, ce solide gaillard, de retour en Inde, voit ses certitudes ébranlées par sa rencontre avec Gandhi, initiateur de la révolte pacifiste qui contribuera à l'indépendance du pays en 1947. Moment crucial qui lui ouvre les yeux sur la face cachée de l'impérialisme : *Bye Jove !* s'exclame-t-il («Mon Dieu !»). Il passe outre les codes coloniaux en tombant sous le charme d'une princesse indienne et en se liant d'amitié avec Ahmed Nasir, un soldat du Baloutchistan, province du Pakistan.

Chercheur en physique nucléaire, il devient un héros dans *Le Secret de l'Espadon* en mettant au point un avion amphibie qui donne la victoire au monde libre au cours de la Troisième Guerre mondiale, mais il n'est jamais aveuglé par son succès et garde ses distances avec l'Empire britannique. Ne travaillant pas de manière officielle pour les services secrets, Mortimer est guidé par son **GOÛT POUR L'AILLEURS**, nous permettant ainsi de découvrir un panorama des territoires de la Couronne, de l'Antarctique à Oman en passant par l'Asie. Flâneur autant qu'explorateur, il s'ébahit volontiers devant le spectacle des rues de Hongkong (*La Vallée des Immortels*, 2018) ou du Caire (*Le Mystère de la Grande Pyramide*, 1954). Et cet **AMATEUR DE SPORTS VIRILS** (boxe, karaté…) et de whisky prend un malin plaisir à s'improviser archéologue en Egypte, comme le britannique Howard Carter l'avait fait avant lui en 1922. Mortimer, un personnage de carte postale coloniale ? Oui, mais toujours conscient des limites de l'impérialisme. Il croit en une unification harmonieuse des territoires : l'essence du Commonwealth. ■

MATHILDE SAEZ

UN ENTRETIEN AVEC LE SCÉNARISTE DE *BLAKE ET MORTIMER*

J'ÉCRIS LES ALBUMS QUE J'AURAIS AIMÉ LIRE

Comment reprendre le flambeau de cette œuvre sans la dénaturer ? Depuis 2000, Yves Sente redonne vie à Blake, Mortimer, Nasir et Olrik pour de nouvelles aventures largement plébiscitées par le public. Dans *La Vallée des Immortels* (tome II) il nous entraîne au cœur d'une Chine déchirée entre communistes et nationalistes. Rencontre.

PROPOS RECUEILLIS PAR FRÉDÉRIC GRANIER.
PHOTOS DE JOANNA TARLET GAUTEUR / SIGNATURES.

Yves Sente

Né à Bruxelles en 1964, ce passionné de BD et de géopolitique entre aux éditions Le Lombard en 1991 en tant que rédacteur en chef. Parallèlement, il entame une carrière de scénariste avec un épisode inédit de *Blake et Mortimer*, *La Machination Voronov* (2000). Il a signé, depuis, huit autres albums de la saga.

GEO Histoire : Quel est votre premier souvenir lié à *Blake et Mortimer* ?

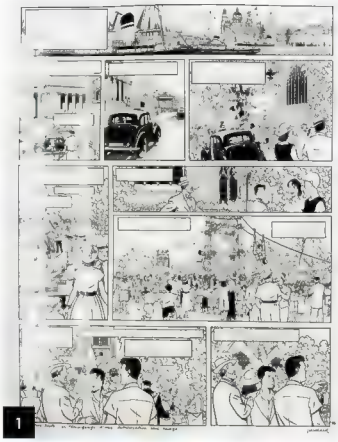
Yves Sente : Au risque de ne pas être très original, ce fut la découverte de *La Marque jaune*. Quand j'avais 12 ans, j'écumais chaque week-end toutes les bibliothèques du quartier. La couverture de l'album, l'une des plus sublimes de l'histoire du neuvième art, m'avait attiré. J'avoue avoir été un peu décontenancé à la lecture. D'abord, parce que les personnages avaient l'âge de mon père, ce qui n'était pas courant. En général, dans la BD franco-belge, les héros étaient plutôt des gamins, comme Tintin ou Spirou. Là, c'était des «vieux» ! Ensuite, parce que je n'ai pas réussi à finir l'album d'une traite. J'avais tellement à lire, c'était si dense... Au bout de vingt-cinq pages, je me suis endormi, et j'ai recommencé le lendemain. Mais surtout, je me souviens d'avoir eu peur. Il y avait des scènes de nuit, des ambiances beaucoup plus terrifiantes que ce que je lisais d'habitude. Cette bande dessinée était différente des autres. Le trait était réaliste. Mais ce n'était pas *Ric Hochet*, ni *Michel Vaillant*... J'étais face à quelque chose d'unique.

En 1990, trois ans après la mort de Jacobs, Bob de Moor finalise le deuxième tome des *3 Formules du professeur Satō*. Certains crient au sacrilège...

C'était la première fois qu'une série franco-belge de cette envergure était reprise après la mort de son auteur et, effectivement, certains ont parlé d'hérésie. Mais il faut séparer deux choses. L'œuvre de Jacobs, qui est fermée : on sait où elle commence et on sait où elle finit. Personne n'y changera une virgule, un dessin, une case, une couverture... Rien. Et de l'autre, la prolongation de cette œuvre par d'autres artistes. Ce n'est pas parce qu'on imagine une suite qu'on touche au corpus original. Je me souviens de ma frustration, enfant, de savoir qu'il n'y aurait pas de nouvelles aventures de Tintin. Quand on est enfant, on ne comprend pas. Parce qu'on n'est pas attaché à une œuvre ou à un auteur, on est attaché au personnage. Et celui-ci fait partie de notre vie. Si on nous dit que ses aventures s'arrêtent, il nous manque. C'est pourquoi, quand je conçois un *Blake et Mortimer*, je prolonge un plaisir d'enfance. Je réalise l'album «en plus» que j'aurais aimé lire.

En 2000, vous signez votre première aventure de *Blake et Mortimer* : *La Machination Voronov*. Comment êtes-vous passé de directeur de collection au Lombard à scénariste ?

Sur un coup de poker. Avant mes études, je dessinais beaucoup, je publiais dans un magazine pour gagner un peu d'argent de poche. Mais pour moi, la BD restait un hobby. Et donc j'ai suivi des études de droit, de sciences politiques... De toute façon, dans ma famille, il n'était pas question de mener une vie d'artiste. Lorsque je suis rentré au Lombard en tant que rédacteur en chef, en 1991, je me suis dis que j'allais y rester deux ou trois ans, espérant me lancer plus tard dans une carrière diplomatique. Finalement, j'y suis resté, trop heureux de travailler avec les trois quarts des auteurs qui m'avaient tant fait rêver... En 1993, Dargaud [qui fait partie de Média-Participations, le groupe qui détient les éditions Le Lombard] rachète *Blake et Mortimer*. Trois ans plus tard est commercialisé *L'Affaire Francis Blake*, premier album totalement inédit, avec Ted Benoit au dessin et Jean Van Hamme au scénario. Je trouve le résultat formidable... et je ne suis pas le seul, puisqu'on compte 600 000 exemplaires vendus ! Les lecteurs attendent alors la suite, mais Ted fait un blocage, peut-être à cause de cet énorme succès. Les éditions Dargaud, qui ont déboursé des millions pour racheter les droits et commencent à s'impatienter, cherchent un assistant pour épau-



1

4

JE SUIS DEVENU **SCÉNARISTE** DE LA SÉRIE SUR... UN COUP DE POKER

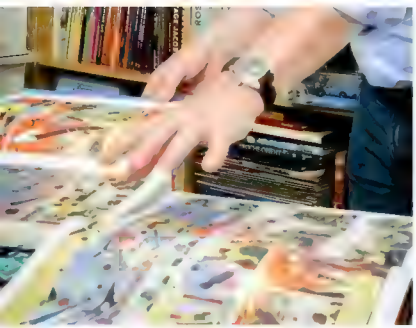
1. Yves Sente a imaginé que Mortimer se rendait à Woolton, en 1957, le jour où Lennon rencontra McCartney (*La Machination Voronov*).
2, 4 et **5.** Statuettes, miniatures, goodies... Le bureau d'Yves Sente à Bruxelles est une caverne aux trésors.
3. Entre les albums éparpillés, un numéro de *GEO Histoire* annoté.
6. Un carnet de croquis d'André Juillard, qui a dessiné huit albums écrits par Yves Sente.

ler Ted. Ils me demandent si je ne connais pas, parmi mes auteurs, un dessinateur capable de pratiquer la ligne claire. Pour réaliser ce «test», plutôt que d'utiliser le scénario déjà écrit par Jean Van Hamme, je me dis que je vais écrire deux pages moi-même...

Quel était le sujet de ces deux pages d'essai ?

Comme vous pouvez le voir, je suis un grand fan des Beatles [dans le salon est accroché un portrait de Paul McCartney réalisé par son épouse Linda en 1967]. J'étais alors plongé dans le livre de Jim O'Donnell, *Le jour où John rencontra Paul* (éd. Michel Lafon, 1996), qui raconte en détail ce 6 juillet 1957, lorsque les deux adolescents se sont croisés pour la première fois lors d'une fête à Liverpool. Je décide d'intégrer Mortimer à cette histoire, et le résultat me plaît tant que je le développe jusqu'à aboutir à un synopsis complet. Lors d'une réunion à Paris, Didier Christmann, le directeur éditorial de Dargaud, m'annonce qu'ils ont renoncé à trouver un assistant pour Ted, qui insiste pour travailler seul. «Je crois que la seule chose à faire serait de monter une nouvelle équipe», suggère-t-il, un peu désespéré. Je tente ma chance : «Ah, mais tu sais que j'ai reçu un scénario, justement ? Ça pourrait t'intéresser de le lire... Le nom de l'auteur ne te dira rien, c'est un inconnu...», lui dis-je en bluffant. Dix jours plus tard, il m'annonce que Claude de Saint Vincent, le directeur général de Média-Participations, est emballé par l'histoire. Et voilà comment je suis devenu auteur de bande dessinée, en tandem avec le dessinateur André Juillard [qui remplace Ted Benoit]. *La Machination Voronov* sort, et rencontre le même succès que *L'Affaire Francis Blake*. Je n'ai pas quitté la série depuis. Après vingt ans, j'ai abandonné mes fonctions au Lombard pour me consacrer pleinement à ●●●

Dans sa jolie maison d'Uccle, une commune de Bruxelles où vivent de nombreux auteurs de BD belges, Yves Sente reçoit *GEO Histoire* et revient sur deux décennies de travail pour cette série.



••• l'écriture, pour des *one-shot* comme *La Vengeance du comte Skarbek*, avec Grzegorz Rosinski ou *Cinq branches de coton noir*, avec Steve Cuzor, puis lorsque Jean Van Hamme m'a proposé de reprendre *Thorgal* et *XIII*.

Dès le début, vous avez choisi, comme Jacobs, de mêler histoire et science-fiction… Cela fait-il partie de l'ADN de la saga ?

Ce n'est pas une obligation, car dans *Blake et Mortimer*, tout est possible. Prenez *L'Enigme de l'Atlantide* (1955) : il n'y a pas de base historique. Jacobs évoque certes un peu les écrits de Platon sur la fondation de cette cité mythique, mais le reste relève de la pure fantaisie. Pour ma part, je suis un mordu d'Histoire, et je préfère m'appuyer sur des événements réels. Je suis sûr d'une chose : si le récit n'est pas fondé sur une documentation solide, qu'elle soit historique ou géographique, alors plus rien ne tient debout. Le travail sur le diptyque de *La Vallée des Immortels* (2018-2019), qui se déroule à Hongkong et en Chine en 1949, a nécessité un travail de titan. Tous les bâtiments de l'époque ont été rasés pour bâtir des buildings et il a fallu mettre la main sur de vieilles photographies, des documents rares… C'est seulement une fois qu'on a convaincu le cerveau du lecteur de l'authenticité de cet univers qu'on peut développer la fiction et se permettre des extravagances. Lorsque je préparais *Le Testament de William S.* (2016), j'ai découvert qu'il existait plus de 80 théories sur la personnalité réelle de Shakespeare. Je me suis dit qu'il fallait que je trouve une voie qui n'avait pas encore été exploitée, et j'ai opté pour celle du double personnage. Mais pour faire passer cette piste, il a fallu se documenter durant des mois sur ce qui est déjà avéré, les théories existantes… Quand l'album est sorti, *Le Figaro* a sollicité un spécialiste de Shakespeare qui a conclu que l'histoire tenait la route. C'est l'une de mes plus grandes fiertés !

Dans *La Machination Voronov*, on arpente les égouts de Moscou ; dans *Les Sarcophages*, on visite l'Exposition universelle de 1958… Quelles sources utilisez-vous ?

Beaucoup de revues. Regardez cet exemplaire de *GEO Histoire*, ça va vous faire plaisir [il montre le numéro sur les Celtes, abondamment annoté]. Les rencontres aussi sont très utiles. Je travaille avec Iouri Jigounov, le dessinateur actuel de *XIII*, qui est d'origine russe, et que j'avais édité quand il avait commencé la série *Alpha*. Pour *La Machination Voronov*, c'est lui qui a signé toutes les inscriptions en cyrillique. Il m'a aussi indiqué que les égouts étaient encore truffés de tags d'opposants, datant de l'époque stalinienne. Jamais je n'aurais pensé inclure des inscriptions «mort à Staline» s'il n'avait pas été là ! Ce genre de détail donne du sel à l'histoire et à sa vraisemblance.

La saga *Blake et Mortimer* raconte-t-elle, à sa manière, l'histoire de l'Angleterre ?

Aujourd'hui, oui. A l'époque de Jacobs, non. Il n'y a qu'un seul de ses albums qui se passe sur l'île britannique, même s'il s'agit du plus iconique, *La Marque jaune*. Pour Jacobs, l'Angleterre relevait davantage de l'alibi : il aimait surtout l'aspect «british», racé et

classieux des gentlemen. Quand on regarde ses dessins de mode réalisés à la fin des années 1930, on se rend compte qu'il avait surtout envie de mettre en scène des personnes élégantes. Et je pense que c'est ce qui l'a guidé vers cette culture. C'est un penchant qu'ont beaucoup de Belges, et notamment de Bruxellois, qui sont autant attirés par Londres que par Paris. André Juillard, lui, ce qui l'intéresse, c'est d'ancrer pleinement les récits dans les décors anglais. D'ailleurs, la prochaine aventure de Blake et Mortimer que nous préparons se déroulera en Cornouailles, à l'extrémité sud-ouest de l'île. Les ruines du château d'Arthur à Tintagel, les légendes d'Excalibur... Il y a matière à produire un bel album !

Comment avez-vous procédé pour «raccrocher» vos scénarios à ceux de Jacobs ?

Dès le premier album de la saga, *Le Secret de l'Espadon*, Jacobs prenait le parti de mettre en scène une Troisième Guerre mondiale, déclenchée par Basam-Damdu à la tête de «l'Empire jaune». Mais Van Hamme comme moi avons préféré nous écarter du principe de l'uchronie pour nous concentrer sur les années 1950 et les événements réels. Il a fallu malgré tout raccrocher les nouveaux albums à ceux de Jacobs, et je m'en suis chargé dans le scénario du *Bâton de Plutarque*, qui se termine une heure avant le début de *L'Espadon*. J'explique en filigrane comment on est passé de la fin de la Seconde («Deuxième», chez Jacobs !) Guerre mondiale à la Troisième. Les lecteurs se sont aussi toujours demandé ce qui se passait entre la défaite de Basam-Damdu [dans le dernier tome du *Secret de l'Espadon*] et le début du *Mystère de la Grande Pyramide* : Nasir, qui était militaire, se retrouve subitement domestique personnel de Mortimer. On pouvait aussi se demander comment Olrik avait survécu au bombardement final... Toutes ces questions, je les ai traitées dans *La Vallée des Immortels*, qui débute quelques secondes après la dernière case de *L'Espadon*, lorsque le palais impérial du tyran est attaqué, et que Londres n'est plus qu'un champ de ruines. Notre travail de scénaristes «repreneurs» ne consiste pas seulement à respecter un certain nombre de faits historiques que traversent les récits de nos héros, mais aussi à apporter une «crédibilité a posteriori» à des histoires qui n'avaient pas toujours de liens cohérents entre elles. Ce jeu de «reconstruction» est apprécié par les lecteurs, comme Jean et moi l'avons constaté lors des dédicaces. Mais attention à ne pas commettre d'incohérence vis-à-vis de l'œuvre originale ! Sinon, la satisfaction de nos lecteurs pourrait se muer en lynchage en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire ou le dessiner...

Vous avez souvent fait apparaître des personnages réels. Peut-on s'attendre à d'autres «guest-stars» dans les prochains albums ?

Sans doute, mais ces apparitions surprises viennent au moment de l'écriture finale, jamais dans le scénario initial. Dans *Les Sarcophages du 6e continent*, qui retrace la jeunesse de Mortimer, j'ai eu l'idée de faire apparaître Gandhi, mais de manière quasi subliminale. Il a fallu que je vérifie dans sa biographie pour être sûr qu'il n'était pas en prison à ce moment-là, et qu'il eût été possible qu'il croise les deux héros à Bombay. Mais cela relève plus du clin d'œil que d'un élément déterminant pour l'histoire, comme ces références que j'aime glisser pour le lecteur averti. Dans *La Machination Voronov*, lorsque le colonel Olrik enlève la fillette à Liverpool, il reprend mot pour mot la phrase du docteur Müller qui pousse Abdallah dans *Tintin au pays de l'or noir* : «Ouste ! Grimpe là-dedans, toi ! Et fiche-moi la paix !» Il en va de même pour les apparitions de «célébrités» comme pour les «*private jokes*» : ce n'est pas bien grave si personne ne les remarque.

JAMAIS EDGAR P. JACOBS N'AURAIT IMAGINÉ UN PAREIL **SUCCÈS** POUR SES DEUX HÉROS

Du vivant de Jacobs, la série, bien que très respectée, n'a jamais touché un large public comme *Tintin* ou *Astérix*. Pourquoi connaît-elle aujourd'hui un tel succès ?

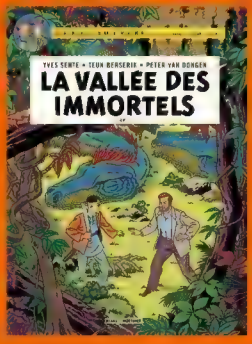
Le laps de temps entre le décès de Jacobs en 1987 et la reprise en 1996 a permis à la série de devenir mythique, comme peut l'être l'œuvre d'Hergé. Son retour a sans doute été facilité par le fait que Van Hamme était en pleine gloire à ce moment-là. On assiste aussi aujourd'hui à une surproduction inquiétante sur le marché de la bande dessinée, et je pense que, dans ce contexte, les aventures de Blake et Mortimer demeurent un repère, comme une valeur sûre. Le lectorat a largement dépassé le cadre des nostalgiques : on touche un public de plus en plus jeune et renouvelé. Une chose est sûre : on n'en a pas fini avec Philip et Francis... ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
FRÉDÉRIC GRANIER

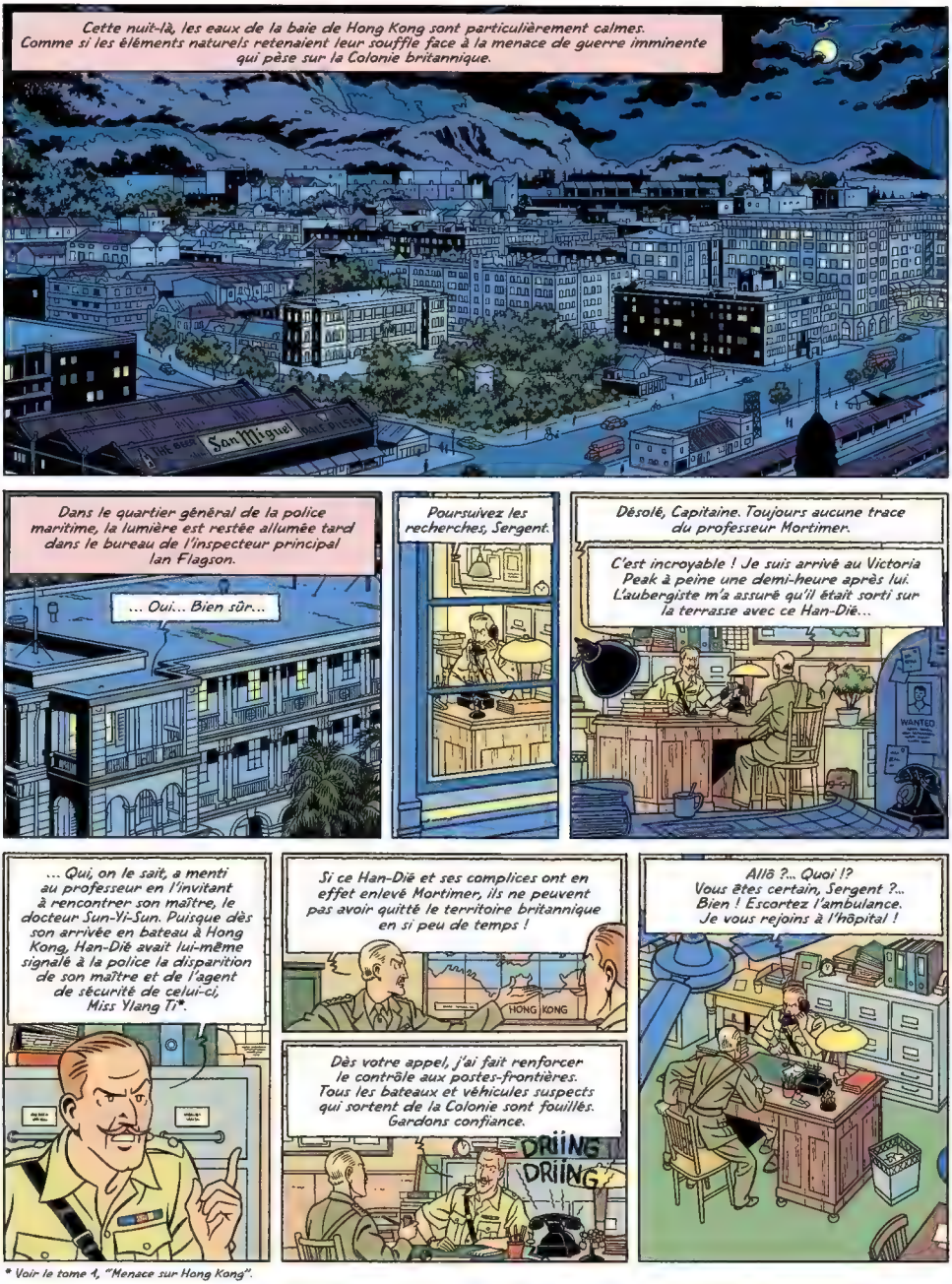
EN EXCLUSIVITÉ

"LA VALLÉE DES IMMORTELS"

TOME II



Depuis nouvelles pillent la scène de terre. Où *La Vallée des Immortels*, les flics sont à cran : Blake reussira-t-il à tirer son ami des griffes du gang Xi-Li ? Les deux amis parviendront-ils à sauver Hongkong, menacé de destruction par l'étrange ingénieur Chase, qui n'est autre que le colonel Olrik ? Fin du suspense le 22 novembre 2017 avec la parution du second opus de l'aventure, *Le Millième Bras du Mékong*. Et on peut compter sur Yves Sente pour mener cette intrigue de main de maître. Pour ce neuvième album de la série, le scénariste distille ce savant mélange qui depuis *La Machination Voronov*, en 2016, a fait son succès : un récit parfaitement huilé, fertile en rebondissements, reposant sur une trame historique solide. Comme pour le précédent volume, l'aventure des deux flegmatiques héros est servie par la ligne claire des dessinateurs Peter Van Dongen et Teun Berserik. Xi-Li y cherche en vain le secret de l'immortalité : nous Blake et Mortimer, eux, l'ont trouvé ! En avant-première, voici les premières images de la BD.


Cette nuit-là, les eaux de la baie de Hong Kong sont particulièrement calmes. Comme si les éléments naturels retenaient leur souffle face à la menace de guerre imminente qui pèse sur la Colonie britannique.
San Miguel
Dans le quartier général de la police maritime, la lumière est restée allumée tard dans le bureau de l'inspecteur principal Ian Flagson.
... Oui... Bien sûr...
Poursuivez les recherches, Sergent.
Désolé, Capitaine. Toujours aucune trace du professeur Mortimer.
C'est incroyable ! Je suis arrivé au Victoria Peak à peine une demi-heure après lui. L'aubergiste m'a assuré qu'il était sorti sur la terrasse avec ce Han-Dië...
WANTED
... Qui, on le sait, a menti au professeur en l'invitant à rencontrer son maître, le docteur Sun-Yi-Sun. Puisque dès son arrivée en bateau à Hong Kong, Han-Dië avait lui-même signalé à la police la disparition de son maître et de l'agent de sécurité de celui-ci, Miss Ylang Ti*.
Si ce Han-Dië et ses complices ont en effet enlevé Mortimer, ils ne peuvent pas avoir quitté le territoire britannique en si peu de temps !
HONG KONG
Dès votre appel, j'ai fait renforcer le contrôle aux postes-frontières. Tous les bateaux et véhicules suspects qui sortent de la Colonie sont fouillés. Gardons confiance.
DRIING
DRIING
Allô ?... Quoi !? Vous êtes certain, Sergent ?... Bien ! Escortez l'ambulance. Je vous rejoins à l'hôpital !

* Voir le tome 1, "Menace sur Hong Kong".

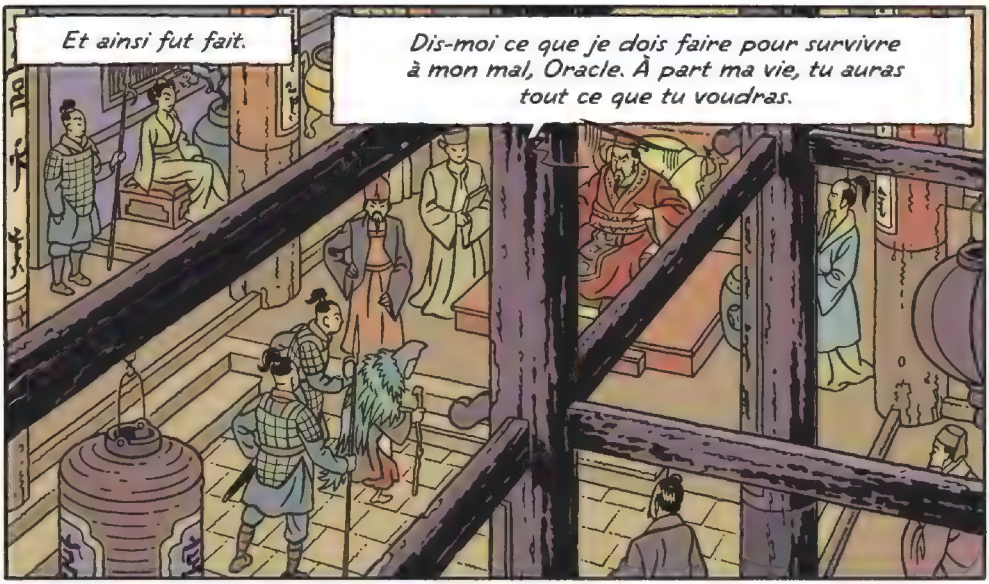
L'album débute à Hongkong, colonie britannique, en 1949, quelques heures après la disparition du professeur Mortimer à la fin du tome I.

EN EXCLUSIVITÉ
LES PREMIÈRES IMAGES

Donc, à la fin du premier texte, Sho avait raconté comment, en 221 av. J.-C., Ying Zheng, le roi de Qin, avait réussi à battre les derniers des six royaumes ennemis grâce à la découverte de l'arbalète mise au point par le jeune marchand Gong Shou...
Au cours de cette année, Gong Shou, devenu général, termina de réorganiser l'armée du roi... et tomba amoureux d'une servante du palais. Dès lors, il voulut impressionner son élue.
Il fit part au Premier ministre Li Si qu'il était prêt à prendre la place d'héritier du trône qui avait été promise à celui qui sauverait le royaume.

La lecture d'un manuscrit ancien ouvre sur des flash-backs dans la Chine du IIIe siècle av. J.-C.

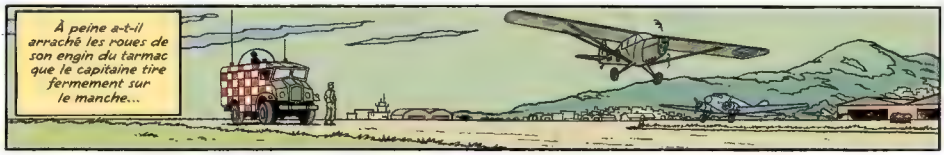
Pour célébrer ce nouvel élan, l'Empereur lança des travaux gigantesques : la Grande Muraille, le Palais Epang... et un immense mausolée !



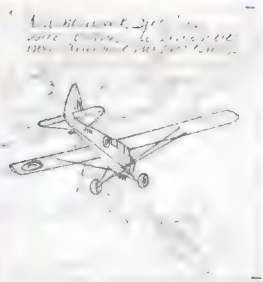
Personnage de l'album, Shi Huangdi (en rouge, au centre de l'image) fut réellement le premier empereur de Chine, entre 221 et 210 av. J.-C.

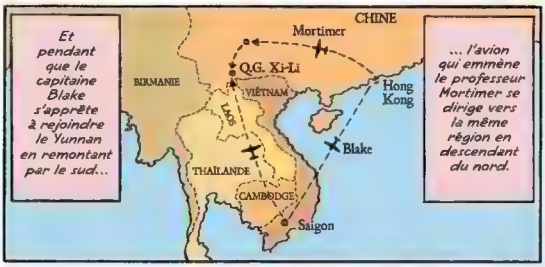
ESSENTIEL POUR LE SCÉNARISTE : LE RESPECT DES **FAITS HISTORIQUES,** QUI STRUCTURENT CETTE AVENTURE

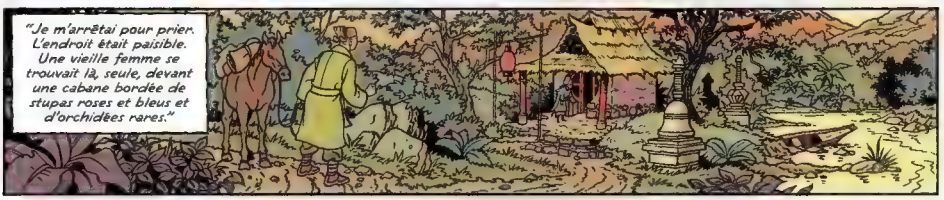
Après avoir unifié la Chine en 221 av. J.-C., Shi Huangdi ordonna la construction de la Grande Muraille afin de protéger sa frontière nord.

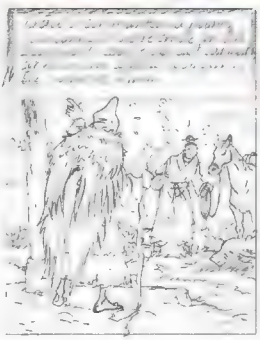


Puisque nous ne pouvons pas survoler le territoire chinois, nous ferons d'abord halte chez nos alliés, à Saigon, pour refaire le plein avant de remonter au nord du Laos. Nous passerons à pied la frontière chinoise du Xishuangbanna.






"Je m'arrêtai pour prier. L'endroit était paisible. Une vieille femme se trouvait là, seule, devant une cabane bordée de stupas roses et bleus et d'orchidées rares."



Tu es Sho et je connais ton crime. Tu as fait assassiner ce jeune marchand qui était venu de loin pour aider l'Empereur à vaincre ses ennemis. Toi et tes maîtres lui avez volé son droit à devenir l'héritier de l'Empire.

Xi-Li possède un texte écrit par une lointaine aïeule qui aurait été la femme d'un certain Gong Shou. Celui-ci l'aurait mise enceinte avant d'être assassiné sur l'ordre de l'Empereur...

Les péripéties de Blake et de l'agent nationaliste chinois Ylang Ti d'un côté, l'énigme historique que tente de résoudre Mortimer de l'autre... Les coups de théâtre se succèdent et gardent le lecteur en haleine !

EN EXCLUSIVITÉ
LES PREMIÈRES IMAGES

Les dessinateurs se sont amusés avec les codes des légendes chinoises, comme pour ce dragon, crayonné puis mis en couleurs.

Ha ! Ha ! Ha ! Ha !
Haaaaa !
D'un bond, Jiu-Piu sauta sur l'encolure du monstre et l'animal s'envola vers le sud-ouest, le bruit de ses grandes ailes se fondant dans le rire dément de l'oracle.

NOS DEUX HÉROS SONT PRIS DANS LA **TOURMENTE** D'UNE CRISE GÉOPOLITIQUE

Cet article du *Times* faisant état de tensions à la frontière de Hongkong rappelle étrangement l'actuelle présence militaire des Chinois aux abords du territoire.

South China Morning Post
La Chine nationaliste n'est plus
Proclamation de la République populaire de Ch
Asian Tribune
THE TIMES
Tensions à Hong Kong !
Les chars chinois et britanniques s'observent de chaque côté de la frontière
LE CÉLÈBRE CAPITAINE FRANCIS BLAKE QUITTE LA FORCE AÉRIENNE DE LA COLONIE
Trafic d'antiquités volées entre l'Asie, le Moyen Orient et l'Europe. Les forces de police internationales unissent leurs efforts.
The Daily Mirror
L'ARMÉE DU SEIGNEUR DE LA GUERRE XI-LI EN DÉROUTE
L'autoproclamé général et les membres de son état-major sont donnés pour morts
China Mail
HALLUCINANTE BATAILLE AÉRIENNE DANS LE CIEL DE HONG KONG !

Près de
30%
de réduction !

DÉCOUVREZ TOUT

GEO HISTOIRE
IL Y A 500 ANS...
LES GRANDES HEURES DE LA
RENAISSANCE
EN FRANCE
L'ACTU DE L'HISTOIRE : EN IRAN, LA RÉVOLUTION DES MOLLÉ
GEO HISTOIRE
ANTILLES
QUATRE SIÈCLES D'HISTOIRE DES CARAÏBES FRANÇAISES
L'ACTU DE L'HISTOIRE : LES PHOTOS OUBLIÉES DE TIANANMEN (1989)
GEO HISTOIRE
ROME
L'ACTU DE L'HISTOIRE : RETOUR À STALINGRAD, VILLE MARTYRE

1 an - 6 numéros

TOUS LES DEUX MOIS, REVIVEZ LES GRANDS ÉVÉNEMENTS DE L'HISTOIRE !

Connaître le passé pour mieux comprendre le présent, GEO Histoire vous invite à revisiter l'histoire avec l'excellence journalistique de GEO.
Photos d'époque, récits inédits, documents d'archives exclusifs, entretiens avec de grands personnages... Plongez au cœur des sujets et **découvrez l'intensité de notre histoire.**

L'UNIVERS GEO !

1 an - 12 numéros

NOTRE MISSION : VOUS PERMETTRE DE VOIR LE MONDE AUTREMENT

Vous rêvez d'évasion ? Vous souhaitez mieux comprendre le monde et ses enjeux ? Découvrez chaque mois GEO, un magazine qui offre un nouveau regard sur la Terre et qui satisfait votre envie de découverte et d'ailleurs.

BON D'ABONNEMENT

À compléter et à retourner sous enveloppe affranchie à :
GEO HISTOIRE - Service abonnements - 62066 ARRAS Cedex 9

☑ **OUI, JE M'ABONNE À GEO HISTOIRE ET GEO**

1 JE CHOISIS MON OFFRE

■ **OFFRE LIBERTÉ**(1) (18 nos / an)
GEO HISTOIRE + GEO
7€/mois au lieu de ~~10€25~~*.
OFFRE
› **0€** aujourd'hui
› **Sans frais** supplémentaire
› Payez en **petites mensualités**
à tout moment par simple

OFFRE COMPTANT(2) (1 an / 18 nos)
GEO HISTOIRE + GEO 90€ au lieu de ~~123€~~*
Je règle mon abonnement ci-dessous.

Je préfère m'abonner à **GEO HISTOIRE SEUL**(2) (1 an / 6 nos)
pour **35€** au lieu de ~~45€~~*

2 JE M'ABONNE — **-5%** supplémentaires en vous abonnant en ligne

En ligne sur prismashop.fr + *simple* + *rapide* et + *sécurisé*

ETAPE 1 RENDEZ-VOUS DIRECTEMENT SUR LE SITE WWW.PRISMASHOP.FR

ETAPE 2 CLIQUEZ SUR « CLÉ PRISMASHOP » — Clé Prismashop

ETAPE 3
SAISISSEZ LA CLÉ PRISMASHOP INDIQUÉE CI-DESSOUS
GHIDNN47
Me réabonner | Clé Prismashop
Commandez en reportant ci-dessous le code qui figure sur votre coupon ou magazine.
Clé Prismashop
Voir l'offre
Paiement sécurisé en ligne VISA PayPal

Par téléphone **0 826 963 964** Service 0,20 € / min + prix appel

Par chèque à l'ordre de GEO Histoire en complétant les informations ci-dessous :

Mes coordonnées (obligatoire**) : ☐ Mme ☐ M.
Nom :
Prénom :
Adresse :
Code postal :
Ville :

* Prix de vente au numéro. ** informations obligatoires, à défaut votre abonnement ne pourra être mise en place. (1) Offre Durée indéterminée . Je peux résilier cet abonnement à durée indéterminée à tout moment par appel ou par courrier au service clients (voir CGV du site prismashop.fr, les prélèvements seront aussitôt arrêtés. Le prix de l'abonnement est susceptible d'augmenter à date anniversaire. Vous en serez bien sur informé préalablement par écrit et aurez la possibilité de résilier cet abonnement à tout moment. (2) Offre Durée Déterminée Engagement d'une durée ferme. Après enregistrement de mon abonnement, je serai prélevé en une fois du montant de l'abonnement annuel. Photos non contractuelles. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France métropolitaine. Délai de livraison du 1er numéro : 8 semaines environ après enregistrement du règlement, dans la limite des stocks disponibles. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique par le Groupe Prisma Media à des fins d'abonnement à nos services de presse, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi informatique et liberté du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation du traitement, de portabilité des données qui vous concernent, ainsi qu'un droit d'opposition au traitement pour des motifs légitimes, en écrivant au Data Protection Officer du Groupe Prisma Media au 13 rue Henri Barbusse 92230 Gennevilliers ou par email à dpo@prismamedia.com. Dans le cadre de la gestion de votre abonnement ou si vous avez accepté la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prisma Média, vos données sont susceptibles d'être transférées hors de l'Union Européenne. Ces transferts sont encadrés conformément à la réglementation en vigueur, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par la signature de Clauses Contractuelles types de la Commission Européenne.

CLÉ PRISMASHOP
GHIDNN47

Après un tournoi, deux participants, arborant les symboles de la royauté, distribuent des couronnes de fleurs à la foule.

Le livre d'images du **dernier roi chevalier**

Au début du XVIe siècle, Maximilien Ier (1459-1519), empereur du Saint Empire romain germanique, commanda une série de miniatures le mettant en scène. Elles constituent aujourd'hui un inestimable témoignage sur les tournois. Grâce aux éditions Taschen, ces illustrations sont pour la première fois accessibles au public.

L'empereur Maximilien, en 1519, sous le pinceau d'Albrecht Dürer.

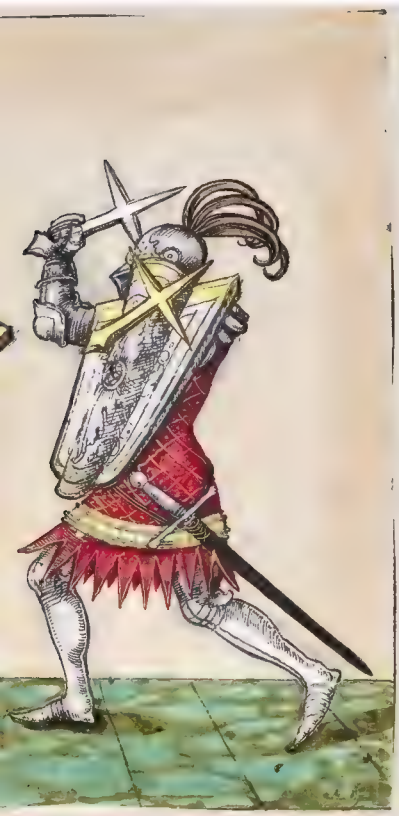
LA JOUTE DE PAIX Elle se pratiquait avec des armes «courtoises» dont la pointe était émoussée et en forme de crochet. Le but n'était pas de blesser, mais de marquer des points en brisant le maximum de lances sur l'armure de l'adversaire. Ici, il s'agit d'un combat «à l'italienne» : les chevaliers chargeaient de part et d'autre d'une palissade en bois, la lice.

LA JOUTE DE GUERRE Plus dangereuse que la précédente, elle se jouait avec des armes réelles. Sur cette image, les deux chevaliers utilisent des targes dites «volantes et futées». Ces petits boucliers se fixaient sur le devant de l'armure. Lorsque la lance frappait le centre de la targe, celle-ci se disloquait en projetant des lames de métal.

MUSIQUE ET DÉGUISEMENTS Tel était le principe des festivités qui marquaient la fin des joutes. Ces «momeries» étaient réservées aux proches du souverain et à quelques invités de marque. Jugées dépravées par l'Eglise, elles ont été peu décrites. Les 64 miniatures du *Livre des tournois de Maximilien Ier* en offrent un des rares témoignages.

UN FESTIVAL D'ACROBATIES Pour impressionner les nobles dames, pirouettes et farandoles étaient au programme des réjouissances. Quant aux costumes, ils s'inspiraient de ceux des cours étrangères : italienne (en haut à droite), ottomane (en bas à gauche)... Dans tous les cas, les hommes dissimulaient leur visage derrière un masque ou un voile.

LES COMBATS À PIED Ils exigeaient une grande adresse, notamment en raison de la variété des armes qu'il fallait maîtriser. L'ouvrage en présente une douzaine. Ici, de gauche à droite, le marteau d'armes, très utilisé au Moyen Age, et dont l'extrémité pointue pouvait percer la cuirasse ; l'épée et la hache ; et le fauchard, avec sa lame munie d'éperons.



3.

Au XVI[e] siècle, de nombreux auteurs illustrèrent aussi les tournois sans jamais atteindre la précision du *Freydal*. Ici, un extrait du *De Arte Athletica II*,

de l'allemand Paul Hector Mair (1542).

Au Kunsthistorisches Museum, le musée d'Histoire de l'art de Vienne, repose un trésor caché : 255 miniatures, si précieuses et si fragiles que, depuis 1880, elles sont conservées à l'abri des regards. Elles composent un livre de tournois dont la réalisation fut supervisée par Maximilien Ier entre 1512 et 1515. Chaque image décrit l'épopée chevaleresque d'un jeune noble nommé Freydal, qui n'est autre qu'une représentation allégorique de l'empereur lui-même. Pour conquérir le cœur d'une dame et lui prouver sa force et sa bravoure, l'intrépide héros court de joutes en combats. On le voit à pied ou à cheval, dans son armure, son casque hérissé de cimiers extravagants, affrontant d'autres gentilshommes...

Chacune de ces illustrations s'inspire d'un combat réel mené par Maximilien. Couronnement, mariages, traités ou rencontres diplomatiques, chaque événement de son existence était ponctué par l'un de ces rassemblements festifs. En cela, l'héritier des Habsbourg fut un précurseur car, avant lui, les joutes n'avaient pas cours dans l'Empire germanique. Ces entraînements militaires étaient nés dans le nord de la France au XIe siècle. Au fil du temps, leurs règles se complexifièrent jusqu'à en faire, au XIVe siècle, une pratique sportive codifiée et un moyen de distinction sociale pour les jeunes nobles. Ces compétitions se doublaient également de références à la légende arthurienne et, plus généralement, à la littérature courtoise : fidélité, honneur, allégeance du chevalier à sa dame... Jusqu'à devenir ce que Stefan Krause, directeur de l'Arsenal impérial du musée et auteur de la préface du livre, nomme le «théâtre de la chevalerie».

C'est à la cour de Bourgogne, à l'occasion de son mariage, en 1477, avec Marie, fille de Charles le Téméraire et héritière du duché, que l'empereur découvrit ces combats ritualisés. Dès lors il les adopta, remettant au goût du jour d'anciennes pratiques, en inventant de nouvelles, perfectionnant armes et armures... Une passion du jeu et de l'idéal chevaleresque, mais aussi une habile manœuvre politique. Celui qui allait étendre son influence sur toute l'Europe et assurer à sa dynastie la domination d'un vaste empire jusqu'en 1919 l'avait bien compris : rien de tel qu'un bon divertissement pour renforcer ses réseaux et son pouvoir !

VALÉRIE KUBIAK

LA BIBLE DES TOURNOIS

Conservé dans les chambres fortes du musée d'Histoire de l'art de Vienne, ce recueil de 255 miniatures enluminées d'or et d'argent est édité pour la première fois. Un témoignage inédit sur les tournois au XVIe siècle, présenté par Stefan Krause, l'un des directeurs du musée.

Freydal - Medieval Games, éd. Taschen, 448 pages, 150 €.

Un camp de prisonniers autrichiens en Russie après une offensive de l'armée du tsar en 1916

EXPOSITION

DERRIÈRE LES BARBELÉS DE LA GRANDE GUERRE

Le Mémorial de Verdun revient sur le rude – et parfois terrible – parcours des prisonniers de 14-18, de leur capture à leur remise en liberté. Une page d'histoire méconnue et poignante.

Sept millions de soldats, toutes nationalités confondues, ont été capturés en 14-18. Un nombre de prisonniers de guerre jamais atteint. Cette passionnante exposition, composée d'une centaine de photographies, carnets de notes, dessins et archives du CICR (Comité international de la Croix-Rouge) plonge le visiteur dans les camps de prisonniers situés le plus souvent à des centaines de kilomètres des lignes de front. La première salle est un long corridor où sont projetés des clichés de soldats captifs allemands, français ou britanniques prêts à partir, le regard inquiet, vers l'inconnu des camps. «Dès septembre 1914, le traitement des prisonniers fait l'objet de vives polémiques entre belligérants. Les uns et les autres s'accusent de maltraitance envers leurs captifs. Il fallait montrer que le barbare, c'était l'autre», explique l'historien François Cochet, conseiller de la Mission du centenaire de la Grande Guerre.

Les deuxième et troisième galeries, consacrées à la vie au sein de ces prisons à ciel ouvert, sont les plus saisissantes. On y découvre des camps bien différents. Les photographies de vastes baraquements en bois, comme celui de Holzminden en Allemagne, côtoient celles de petits «pénitenciers», comme ce camp arabe de prisonniers ottomans dont les tentes sont perdues dans l'immensité du désert de la péninsule arabique. Mais qu'ils soient incarcérés dans des camps en toile, en torchis, ou d'anciennes forteresses, les prisonniers connaissaient tous le même isolement, la douleur de l'éloignement familial et, pour certains, la faim et la violence, comme en témoignent de nombreux carnets de notes. Aucune convention internationale ne prévoyant les conditions de détention, ces dernières se sont avérées différentes d'un pays à l'autre. Ainsi, les prisonniers roumains ont-ils été maltraités en Allemagne – un mort sur trois – car considérés comme des traîtres ayant dû combattre pour le Kaiser. «Le taux de mortalité dépassait les 17 % dans les camps russes et n'était "que" de 5 % en France», raconte François Cochet. Les officiers, eux, éprouvaient souvent le «syndrome du barbelé», la dépression de l'inaction, renforcée par la honte d'avoir été capturé.

Et la libération ? Des images d'archives montrent, dans la dernière salle, que si les derniers Français rentrèrent chez eux en février 1919, les captifs allemands sont pour la plupart restés en France jusqu'au début de 1920. Et sur le front d'Orient, certains prisonniers macédoniens furent obligés, eux, de patienter jusqu'en... 1922. Des ombres silencieuses qui ont traversé le conflit sans y être remarquées. ■

DAVID PEYRAT

«Sept millions ! Les soldats prisonniers dans la Grande Guerre», au Mémorial de Verdun. Jusqu'au 20 décembre 2019.

BEAU LIVRE

AU CŒUR DU NOUVEAU MONDE

En 1590, un éditeur recensa les merveilles de l'Amérique dans un recueil qui fascina l'Occident.

C'est grâce aux gravures de Théodore de Bry que les Européens découvrirent leurs cousins du Nouveau Monde... En 1590, l'éditeur flamand publia le premier tome d'*America*, collection de textes et d'images sur les peuples de «Virginie» (actuelle Caroline du Nord), bientôt enrichie de volumes sur la Floride, l'Amérique centrale ou la Patagonie. D'emblée, le succès fut phénoménal ! Installé à Francfort, de Bry n'avait pourtant jamais mis les pieds sur ce continent, découvert un siècle plus tôt, mais il s'inspira des récits qu'en avaient fait les premiers aventuriers comme Thomas Harriot, Francis Drake et Walter Raleigh. L'éditeur Taschen rassemble aujourd'hui les neuf volumes réalisés jusqu'en 1602 dans un superbe ouvrage. Les gravures sur cuivre inspirées des aquarelles et estampes des plus grands artistes de l'époque ne dévoilent pas seulement des cartes au tracé encore hasardeux ou des scènes folkloriques. Elles relatent aussi l'histoire de la rencontre entre deux civilisations que tout oppose : du premier voyage de Christophe Colomb en 1492 aux scènes de batailles entre les Amérindiens et les Espagnols, menés par Pizzaro, se battant pour la ville de Cuzco en 1536. On comprend pourquoi les textes et images d'*America* ont marqué la vision européenne du Nouveau Monde : somptueuses et spectaculaires, ces pages se regardent et se lisent comme un grand roman d'aventures, certes parfois naïf dans ses représentations (les indigènes de Virginie prennent des poses de statues grecques) mais qui ne cherchent pas à masquer la violence comme les paradoxes des conquêtes. Un chef-d'œuvre artistique de la littérature de voyage. ■

FRÉDÉRIC GRANIER

America, de Théodore de Bry, édité par Michiel Van Groesen et Larry E. Tise, éd. Taschen, 100 €.

«Les indigènes américains autour d'un repas» (extrait du premier volume).

MONOGRAPHIE

SI LYON M'ÉTAIT CONTÉ

Qu'on se rassure, cet ouvrage s'adresse autant aux Lyonnais qu'aux autres tant il fait vivre avec passion le destin hors norme de cette ville rhodanienne dont la richesse architecturale lui a valu d'entrer au patrimoine mondial en 1998. Dans une approche chronologique équilibrée, l'historien Jean Etévenaux ne survole pas les périodes antérieures au rattachement de Lyon au royaume de France en 1312. Soucieux de comprendre les origines latine et germanique de la cité, il consacre ses meilleures pages à la période romaine – lorsque Lugdunum était la capitale de la Gaule, qui vit naître l'empereur Claude (10 avant J.-C. - 54 après J.-C.) – et à son passé associé au Saint-Empire romain germanique, du X^e^ au XIV^e^ siècle.

Dans un style quasi-romanesque, il embrasse ainsi – dans le moindre détail – cette époque faste où la cité, appartenant au Saint-Empire, restait malgré tout autonome. Autrement dit, administrée par un archevêché contrôlant le commerce environnant. Un pouvoir religieux et économique que lorgnaient le proche comté de Savoie, la papauté et quatre diocèses du royaume de France Mâcon, Langres, Chalon-sur-Saône et Autun. Ces derniers influenceront la décision du roi Philippe le Bel d'annexer Lyon en 1312. Si les 700 ans de son histoire française sont plus attendus, ils n'en demeurent pas moins éclairants sur son attachement à cultiver la différence avec la capitale. D. P.

Les Grandes Heures de Lyon, de Jean Etévenaux, éd. Perrin, 27 €.

ESSAI

LA GENÈSE DES TYRANS

Le journaliste et essayiste Olivier Guez part d'un constat : «Au milieu des années 1930, plus de la moitié des Etats européens étaient dirigés par des despotes.» Certes, la dictature n'est pas un phénomène nouveau. Parmi les plus anciens tyrans, on songe notamment à Pisistrate dans la Grèce du VIe siècle avant J.-C., aux empereurs romains Caligula ou Néron au Ier siècle... Mais jamais ils ne furent aussi nombreux qu'au XXe siècle. Une réalité que l'auteur, dans sa préface, attribue à la structure de l'Etat moderne : une organisation centralisée, la maîtrise des communications et du complexe militaro-industriel... Un «appareil tentaculaire» qui, aux mains d'un despote, est capable de déchaîner une violence sans précédents.

Le chaos de la Première Guerre mondiale et la crise économique des années 1930 furent le terreau sur lequel s'épanouirent ces autocrates. Puis vinrent d'autres déclencheurs, comme la décolonisation...

Olivier Guez a rassemblé vingt-deux historiens, intellectuels et journalistes, qui disèquent chacun l'accession au pouvoir d'un dictateur. Avec toujours les mêmes ressorts : séduire avec «du kitsch et des exhibitions spectaculaires», susciter l'espoir, museler la presse et les opposants et, pour finir, assassiner... Une genèse de l'autoritarisme qui éclaire le monde présent. Qu'en sera-t-il du XXIe siècle ? ■

VALÉRIE KUBIAK

Le Siècle des dictateurs, sous la direction d'Olivier Guez, éd. Perrin/Le Point, 22 €.

DVD

1943 : OPÉRATION «SWALLOW»

Un film retrace le sabotage qui empêcha les nazis de fabriquer la bombe A. Saisissant.

Hitler aurait-il gagné la guerre s'il avait eu la bombe ? Une chose est sûre : le IIIe Reich fut quasiment en capacité de produire une arme atomique. En juin 1940, après une campagne éclair, la Wehrmacht envahit la Norvège et prit possession de l'usine hydro-électrique de Vemork, au sud du pays. Ici se fabriquait «l'eau lourde», dont les atomes d'hydrogène étaient remplacés par des atomes de deutérium, et qui s'avérait indispensable comme «ralentisseur» pour réaliser une fission nucléaire. En 1943, l'état-major anglo-américain décida de saboter l'usine: six Norvégiens furent parachutés dans la région avec pour mission de détruire toutes les chambres à électrolyse...

Baptisée «Swallow», cette opération, peu connue du grand public mais capitale pour la victoire des Alliés, a inspiré deux longs-métrages. Si les amateurs de 7e Art connaissent *Les Héros de Télémark*, réalisé à la mode hollywoodienne par Anthony Mann en 1965, *La Bataille de l'eau lourde*, produit en 1948, était depuis tombé dans l'oubli. Bien plus conforme à la réalité historique, cette production franco-norvégienne ressort aujourd'hui dans une copie entièrement restaurée. L'occasion de découvrir un film étonnant qui alterne des images d'archives avec des scènes jouées par les véritables protagonistes de l'histoire, notamment les membres du commando mais aussi le physicien et chimiste français Frédéric Joliot-Curie, qui dès 1939, mit tout en œuvre pour éviter que le précieux composant ne tombe dans les mains des nazis. Ici, pas d'effet spectaculaire, mais une intrigue rondement menée et documentée (d'après un reportage du journaliste et résistant Jean Marin paru dans *France* en 1946) qui ravira les passionnés de «guerres secrètes» tout comme les amateurs de curiosités cinéphiliques. **F. G.**

La Bataille de l'eau lourde, de J. Dréville, éd. Montparnasse, 15 €.

Alliant archives et fiction, ce film franco-norvégien remporta un grand succès à sa sortie en 1948

Sophie Lloyd (x2)

Enchâssé tel un joyau à l'intérieur du château de Fontainebleau, le Théâtre impérial, construit sous Napoléon III, a retrouvé de sa superbe.

PATRIMOINE

À FONTAINEBLEAU, LE THÉÂTRE IMPÉRIAL REMIS EN SCÈNE

Symbole du raffinement bourgeois sous le Second Empire, cet écrin luxueux ouvre pour la première fois ses portes au public après douze ans de restauration. Une réussite !

Ornements dorés, soieries capitonnées, lustres étincelant, extravagances tapissières sur les sièges et les murs... Le spectacle est éblouissant. Le Théâtre impérial du château de Fontainebleau, situé dans l'aile Louis XV, rouvre ses portes après douze ans de restauration et... presque un siècle et demi d'oubli. Inauguré en 1857, ce bijou architectural avait été commandé par Napoléon III pour satisfaire un «caprice» de l'impératrice Eugénie, fascinée par la reine Marie-Antoinette. L'architecte Hector Lefuel imagina cette salle en forme d'ellipse rappelant le Petit Théâtre de Versailles puis s'attela à la tâche pendant dix-huit mois, entre 1853 et 1854. Peu utilisé, cet amphithéâtre doré ouvrit ses portes une dizaine de fois, entre 1857 et 1868, pour des spectacles donnés devant quelque 400 courtisans. «C'est un lieu d'un luxe absolu, figé dans le temps», décrit Vincent Cochet, conservateur en chef du château. Après la chute du Second Empire en 1870, la salle baissa définitivement le rideau laissant le temps faire son œuvre dévastatrice.

Aujourd'hui, 80 % des matériaux d'origine ont été conservés et les tentures et tapis abîmés ont été restaurés à l'identique. Le lustre central en bronze ciselé, qui s'était effondré dans les années 1920, a lui aussi retrouvé de sa superbe. Mais la machine à remonter le temps a des limites. Si cet écrin est désormais accessible à la visite, incluant le Musée chinois de l'impératrice, le cabinet de travail de Napoléon III et le salon des Laques d'Eugénie, il accueillera en revanche peu de représentations. Sauvé de l'oubli, ce vestige du Second Empire n'en reste pas moins fragile. **D. P.**

Renseignements et réservations pour visiter le théâtre impérial au château de Fontainebleau : 01 60 71 50 70.

GUIDE

LA FRANCE EN TOUTE LIBERTÉ

Quelle est la meilleure période pour skier en Haute-Savoie ? Quelles sont les fêtes estivales dans le Morbihan ? Quelle est la destination idéale pour un séjour bien-être ? Beau livre autant que guide pratique, ce GEOBook est un outil utile pour choisir et préparer ses vacances en France. Mer ou montagne, randonnée ou farniente, ville ou forêt, pour un week-end ou des grandes vacances... Mille idées de séjours sont proposées ici.

Tous les départements et territoires d'outre-mer sont répertoriés, avec des informations pratiques et des activités à découvrir sur place. Festivals, pêche au bord d'un lac ou d'une rivière, ski alpin, plongée, voile... Ainsi, en Guadeloupe, il sera possible d'approcher baleines à bosse, cachalot ou dauphins de janvier à avril, non loin de la plage de Malendure, ou encore de pratiquer le kitesurf sur les rivages de Saint-François ou Saint-Anne. En Corse du Sud, les mélomanes ne manqueront pas Jazz in Aiacciu (Ajaccio), en juin, ou Sorru in Musica (festival de musique classique dans les villages de la haute vallée du Liamone), en juillet.

Grâce à des tableaux simples, il est facile de choisir son séjour en fonction de la distance, de la durée des vacances, du budget, de la météo et des centres d'intérêt (hôtel de légende, séjour écoresponsable, escapade méditation...). De quoi créer un voyage sur mesure, qui répond à toutes les attentes... tout en évitant les mauvaises surprises une fois arrivé à destination. ■

1000 idées de séjours en France, coll. GEOBook, édition Prisma, 29,95 €. Disponible en librairie.

BEAU LIVRE

Le bienfait des arbres

Se plonger en pleine nature, au plus près des arbres, en apprécier la beauté au cours de promenades en forêt, capter leur énergie bienfaisante... C'est ce que propose ce livre, s'appuyant sur les techniques de la sophrologie. Quels échanges s'opèrent entre l'homme et les géants verts ? Pourquoi notre lien avec eux est-il si essentiel ? L'ouvrage répond à toutes ces questions et propose, dans la seconde partie, cinquante-deux balades sensorielles, inspirantes et ludiques, à la découverte des seigneurs du monde végétal.

Quand les arbres nous inspirent, éd. GEO, 29,95€. Disponible en librairie.

COFFRETS

Déconnectez-vous !

Envie de nature et de repos le temps d'un week-end ? GEO et Dakotabox vous proposent une sélection de demeures de caractère, de chambres d'hôtes et d'espaces détente dans les plus beaux endroits de France. Un large panel de coffrets s'offre à vous : *Déconnexion trois jours, Séjour spa et délices, Escapade relax en duo, Soif d'insolite trois jours, Aventure en pleine nature*... Partez vivre de nouvelles expériences dans des endroits uniques, avec la personne de votre choix ! De délicieux moments à partager en toute sérénité.

Rendez-vous en magasin ou sur www.dakotabox.fr. Coffrets de 49,90 € à 279,90 €.

GEO

L'ABONNEMENT À GEO HISTOIRE

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

Service abonnement GEO, 62066 Arras Cedex 9. Téléphone : 0 808 809 063 Service gratuit + prix appel

Pour s'abonner sur Internet, connectez-vous sur geohi.club. Anciens numéros : geohi.club (cliquez sur «achetez un numéro en numérique») ou sur l'appli GEO le mag (iOS ou Android). *Abonnement 6 numéros GEO Histoire (1 an) : 41,40 €. Abonnement 12 numéros GEO (1 an) + 6 numéros GEO Histoire (1 an) : 112, 20 €.*

RÉDACTION DE GEO HISTOIRE

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex. Standard : **01 73 05 45 45** (pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom).

Rédacteur en chef : Eric Meyer.
Secrétariat : Dounia Hadri (6061).
Rédacteur en chef adjoint : Jean-Luc Coatalem (6073).
Directrice artistique : Delphine Denis (4873)
Chefs de service : Clément Imbert (7472), Frédéric Granier (4576), David Peyrat (5859), Sandrine Trouvelot (4877).
Premier secrétaire de rédaction : François Chauvin (6162).
Service maquette : Thibaut Deschamps (4795), Béatrice Gaulier (5943), Christelle Martin (6059), Dominique Salfati (6084), chefs de studio, Patricia Lavaquerie (4740), première maquettiste.
Service photo : Claire Brault (5950) et Agnès Dessuant (6021), chefs de service, Fay Torres-Yap (E.-U.).
Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (6110).
geo.fr et réseaux sociaux : Claire Frayssinet, chef de service (5365), Thibault Cealic, responsable vidéo (50-27), Emeline Ferard (5306) et Léia Santacroce (4738), rédactrices, Elodie Montréer, cadreuse-monteuse (6536), Marianne Cousseran, social media manager (4594), Claire Brossillon, community manager (6079).

Ont contribué à la réalisation de ce numéro :
Jean-Jacques Allevi, Pierre Antilogus, Daniel Couvreur, Anne Daubrée, Christèle Dedebant, Jean-Baptiste Michel, Ingrid Perbal, Jules Prévost, Francisque Oeschger, Marc Ouhannon, Christophe Quillien, Mathilde Saez. Chef de service : Valérie Kubiak. Secrétaires de rédaction : Valérie Doux et Bénédicte Nansot. Rédactrices graphistes : Alice Checcaglini et Justine Legrand. Rédactrice photo : Miriam Rousseau.

Fabrication : Stéphane Roussiès (6340), Mélanie Moitié (4759).

Magazine édité par PRISMA MEDIA

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex. Société en nom collectif au capital de 3 000 000 €, d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH. Les principaux associés sont Média Communication S.A.S. et Gruner und Jahr Communication GmbH.

Directeur de la publication : Rolf Heinz.
Directrice exécutive Pôle Premium : Gwendoline Michaelis.
Directrice marketing et business développement : Dorothée Fluckiger.
Chef de groupe : Hélène Coin.
Directrice des événements et licences : Julie Le Floch-Dordain.
Directeur exécutif Prisma Media Solutions : Philipp Schmidt (5188).
Directrice exécutive adjointe PMS : Anouk Kool (4949).
Directeur délégué PMS Premium : Thierry Dauré (6449).
Brand solutions director : Arnaud Maillard (4981).
Automobile & luxe brand solutions director : Dominique Bellanger (4528).
Account director : Florence Pirault (4981).
Senior account managers : Evelyne Allain Tholy (6424), Sylvie Culerrier Breton (6422).
Trading managers : Tom Mesnil (4881), Virginie Viot (4529).
Directrice exécutive adjointe innovation : Virgine Lubot (6448).
Directrice déléguée créative room : Viviane Rouvier (5110).
Directeur délégué data room : Jérôme de Lempdes (4679).
Planning manager : Rachel Eyango (4639).
Assistante commerciale : Catherine Pintus (6461).
Directeur délégué insight room : Charles Jouvin (5328).
Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen (5338).
Directeur marketing client : Laurent Grolée (6025).
Directrice de la fabrication et de la vente au numéro : Sylvaine Cortada (5465).
Direction des ventes : Bruno Recurt (5676). Secrétariat : 5674.

Impression : MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh, Allemagne. Provenance du papier : Finlande. Taux de fibres recyclées : 0 %. Eutrophisation : P_{tot} 0,005 kg/To de papier.
© Prisma Média 2019.
Dépôt légal : septembre 2019. Diffusion Presstalis - ISSN : 1956-7855. Création : janvier 2012. Numéro de Commission paritaire : 0422 K 89010.

PEFC PEFC/04-31-1033

GEO

CROISIÈRE DÉCOUVERTE

En partenariat avec PONANT

CROISIÈRE EXPÉDITION GEO

AVENTURE EN PATAGONIE

Votre magazine GEO, en partenariat avec PONANT, vous convie à une croisière expédition exceptionnelle de 13 jours à la découverte de la Patagonie. De Talcahuano à Ushuaia, le long des côtes argentines et chiliennes, une succession de paysages sublimes.

Lors de vos sorties en zodiacs accompagnés de l'équipe de guides-naturalistes, vous pourrez observer mammifères marins et oiseaux emblématiques : baleines à bosse, manchots de Magellan, caracaras, condors... La première escale sera dans le village très authentique de Quemchi, sur l'île verdoyante de Chiloé. Puis, vous partirez explorer le village de Tortel, suspendu au-dessus de l'eau, avec ses mythiques passerelles de bois qui servent de ruelles. Votre périple se poursuivra avec une navigation au cœur des fjords et canaux chiliens, là où la nature offre des spectacles inoubliables, tels que les glaciers de Garibaldi, El Brujo, Pie XI. Vous doublerez enfin le mythique cap Horn, avant de débarquer à Ushuaia, la ville du bout du monde. Magie et émotions garanties tout au long de cet itinéraire.

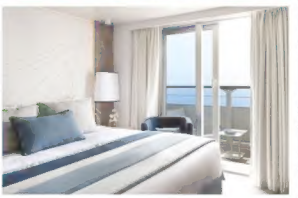
Avec GEO, mieux pratiquer la photo et comprendre l'image

Effectuer une croisière GEO, c'est accéder au meilleur savoir-faire en matière de photo et de reportage. Qui mieux que GEO en effet peut vous proposer cette expérience unique ? Ainsi, si vous le souhaitez, vous pourrez participer à nos activités à bord tout au long de votre croisière : ateliers photos, conseils d'Olivier Touron, photographe professionnel, concours photo ouvert à tous.

ERIC MEYER
Rédacteur en chef de GEO

OLIVIER TOURON
Photographe

Réalisation d'un mini magazine GEO
orchestré par Eric Meyer, rédacteur en Chef de GEO et entièrement réalisé à bord par vous-mêmes (hors fabrication). Un très beau et enrichissant souvenir de croisière !



EXPÉDITION 5 ÉTOILES AVEC PONANT

À bord d'un luxueux yacht de 92 cabines et suites seulement, profitez, en toute intimité, du service discret d'un équipage français, des délices d'une table raffinée et d'inoubliables moments de détente. Vivez l'expérience unique d'une Expédition 5 étoiles à bord du navire *Le Soléal*, alliant élégance et authenticité de la découverte.

— CROISIÈRE GEO —

TALCAHUANO (CHILI) - USHUAIA (ARGENTINE)
13 jours - 12 nuits
du 22 octobre 2020
au 3 novembre 2020

à partir de
6 010 €(1) **par personne**

Contactez votre agent de voyage ou le **09 77 41 48 01**

(1) Tarif Ponant Bonus par personne sur la base d'une occupation double, sujet à évolution, vols domestiques en classe économique Santiago / Concepción - Ushuaia / Santiago inclus sous réserve de disponibilités, transferts inclus sous réserve de disponibilités, taxes portuaires et aériennes incluses. Plus d'informations dans la rubrique « Nos mentions légales » sur www.ponant.com. Droits réservés PONANT. Document et photos non contractuels. Crédits photos: © PONANT - Lorraine Turci - François Lefebvre / Ekaterina Pokrovsky.

GEO HISTOIRE

By Jove ! A l'occasion de la sortie de *La Vallée des Immortels* (tome II), un album réalisé par Yves Sente, Teun Berserik et Peter Van Dongen, GEO Histoire remonte le temps en compagnie du tandem le plus célèbre du 9e art. Mystères des pyramides, création de Scotland Yard, course à l'armement, péril nucléaire, guerre froide... Pour imaginer les aventures de l'agent secret et du chercheur en physique nucléaire, Edgar P. Jacobs et les auteurs qui ont repris la saga se sont inspirés de moments-clés de l'Histoire, décryptés dans ce numéro collector *so british*.